

DAVID VACHÉ

21207002

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3
Mémoire de Master 2e année (Lettres Modernes ENEAD)

LE DÉPOSSÉDÉ

L'Écrivain face à la révolution vidéo : l'exemple de Marc-Édouard Nabe

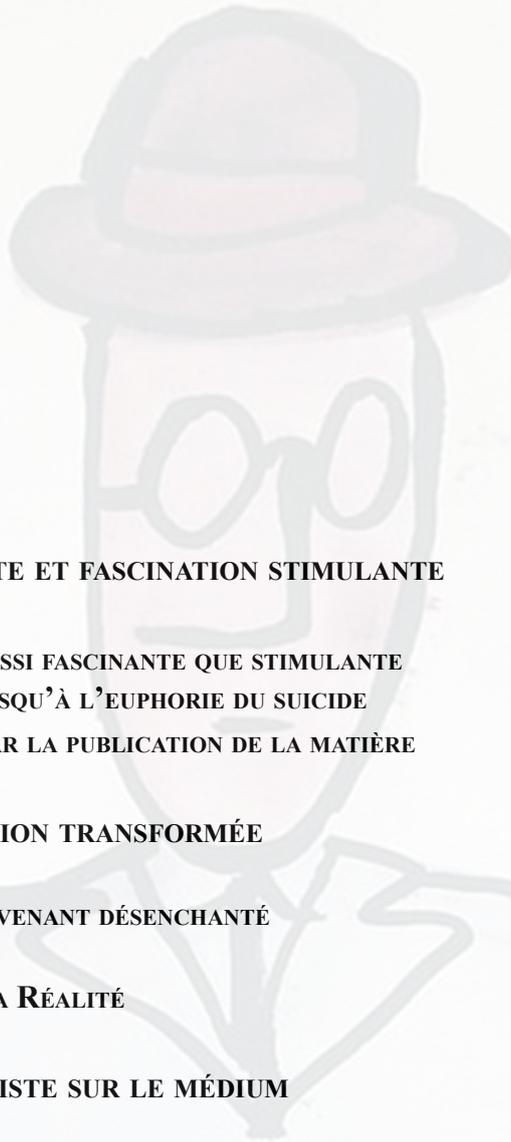
Sous la direction de M. Alain Schaffner
Septembre 2019

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur de mémoire, M. Alain Schaffner, pour l'originalité dont il a su faire preuve.

Je remercie également Docteur Marty pour son aide incommensurable ainsi que Jean-Baptiste Caron, Julien Vesper et Marc-Édouard Nabe.

TABLE DES MATIÈRES



INTRODUCTION	1
I. DÉCOUVERTE PÉNÉTRANTE ET FASCINATION STIMULANTE	
1. UNE DÉCOUVERTE AUSSI FASCINANTE QUE STIMULANTE	11
2. UNE STIMULATION JUSQU'À L'EUPHORIE DU SUICIDE	28
3. LA RÉSURRECTION PAR LA PUBLICATION DE LA MATIÈRE	44
II. RÉBELLION ET UTILISATION TRANSFORMÉE	
1. L'EXPÉRIENCE DU REVENANT DÉSENCHANTÉ	50
2. DE LA BOUE À L'OR	64
3. LA BATAILLE POUR LA RÉALITÉ	76
III. DOMINATION DE L'ARTISTE SUR LE MÉDIUM	
1. LES <i>ÉCLATS DE NABE</i>	90
2. LA LIBERTÉ TOTALE ET LE DON DE SOI ABSOLU	119
CONCLUSION	130
BIBLIOGRAPHIE	140

Toute cette histoire a commencé par une émission de télé. Avec moi, tout commence souvent par une émission de télé... Au commencement était la Télé ?
Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, p. 19

Maintenant, pour rendre ses mots sacrés, il faut les dire à la télé, nouvel instrument du Verbe.
Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, p. 105

INTRODUCTION

Marc-Édouard Nabe, c'est le nom de l'auteur contemporain le moins académique et universitaire du monde des lettres, cet univers dont il a été longtemps, quand ce qui était imprimé sur du papier faisait encore trembler dans les étages des immeubles parisiens, « l'enfant terrible » – comme on le disait rapidement – ; c'est le pseudonyme d'Alain Zannini, celui qui porte ce nom de plume parfois oublié, souvent faussement, dans tous les cas gênant, tu, censuré carrément, non seulement parce que sa plume a été trempée dans un acide sulfureux, tendre, radical, pornographique, humoristique, polémique, politique, artistique donc, et qu'on ne pardonne jamais au présent les trouvailles et ce qu'on dit être les excès des artistes, mais surtout parce que ce volcan nabien qui explosait aux yeux de ceux qui ouvraient les livres s'écoulait dorénavant, parce qu'il a commencé sa carrière à la fin du xx^e siècle, également aux yeux des autres, curieux, ceux du grand public, ceux rivés sur l'écran nouveau, celui de la vidéo, de la télévision et très vite, plus vite qu'on ne l'a vu venir, d'Internet. Être un écrivain craint, discuté, détesté, ignoré, admiré pour ses écrits, c'est déjà une chose. Être un écrivain qui fait ressentir toutes ces émotions, aussi fortes, également, et parfois uniquement, par son existence médiatique, physique, orale, télévisée, vidéo, imagée, c'en est une autre, ajoutée, écrasante, inédite. Nabe est probablement l'auteur dont la carrière littéraire a le plus habilement et le plus exactement surfé sur l'apparition du monde nouveau, celui ringardisant la fameuse société du spectacle, celui dont les rois et les reines auront été les chaînes de télévisions et sont, dès aujourd'hui et jusqu'à demain encore, les réseaux sociaux qui projettent en photos, gifs et vidéos, des flux d'images incessants, omniprésents. C'était pourtant là le rôle de l'écrivain, ce rôle proustien, ou célinien (j'ose espérer que l'Université a compris que non, aimer les deux n'était pas incompatible, et que la tendresse faussement homosexuelle, alambiquée, sublime de Marcel, était toute parallèle à la brutalité souriante, sombre, soyeuse, tonitruante et faussement virile de Louis-Ferdinand), ce rôle d'œil sur Terre, autant dire de prophète, de grand missionnaire sacrificiel de l'omniscience subjective : il en allait aux artistes de montrer la vie, de la sublimer et de la transformer pour la faire

voir enfin. Mais notre époque a écrasé, pense-t-elle !, cette vérité éternelle sous son talon tout taché, comme des chewing-gums indécrottables, d'images infinies, de vidéos plus rapides que le temps. La vie est dorénavant montrée plus que jamais, à chaque instant, pour chaque seconde, et à chaque angle de rue.

C'est un bouleversement humain qui ne pouvait être deviné, ou plutôt qui ne pouvait l'être que par d'immenses génies. André Suarès, lui, dans une prophétie invraisemblable, a vu venir cette révolution d'aussi loin que 1928, et sûrement même avant déjà :

« Il est possible que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre. Si l'homme tourne décidément à l'automate, s'il lui arrive de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran, ce terme finira par ne plus lire. Toutes sortes de machines y suppléeront : il se laissera manier l'esprit par un système de visions parlantes ; la couleur le rythme, le relief, mille moyens de remplacer l'effort et l'attention morte, de combler le vide ou la paresse de la recherche et de l'imagination particulière ; tout y sera, moins l'esprit. Cette loi est celle du troupeau.¹ »

Mais la naissance de la télévision va aussi être pour les écrivains, et en particulier ceux qui, comme Nabe, désirent recouvrir la vie et ingérer tout l'art existant, un vecteur extraordinaire de découvertes nouvelles. Nabe va se visser sur le crane, peut-être plus notoirement que tous ses rivaux, une casquette d'archéologue artistique, et la télévision d'abord, puis Internet, avec Youtube par exemple ensuite, vont être non seulement des révolutions mais des sources de jouissances infinies pour lui avec la possibilité seulement fantasmée auparavant de voir ses idoles bouger, souvent en direct, de fouiller des archives de mouvements, de voix, de danses, de films... Autant de matière à transformer en écriture.

Parce que Nabe, c'est cela, c'est une radicalité mise tout au service de la littérature et parfois au détriment de sa propre personne sociale, c'est l'envie absolutiste de creuser sans cesse chaque souterrain, chaque cave, chaque tombe même. La télévision, Nabe l'a vue comme un nouveau Goliath à braver, à attaquer, frondeur : ce qui intéresse Nabe, souvent, c'est le pouvoir, et comment, par la beauté et la littérature, le dominer. Or, la vidéo, c'est devenu le plus grand des pouvoirs. Quand Bourdieu disait dans ses conférences que la télévision avait une nouvelle sorte de monopole sur la formation des cerveaux d'une partie très importante de la population, il signifiait autant qu'il s'agissait du médium premier, total, pour ne pas dire totalitaire, donc celui avec lequel collaborer, ou plutôt celui à attaquer, qu'il ne déplorait en réalité l'écroulement comme impuissant de la littérature que l'imaginaire intellectuel collectif a pourtant toujours considéré comme étant le vecteur ultime du savoir et de l'éducation. Nabe, lui, issu d'une génération qui a été la première à vraiment grandir dans un monde où l'image et la télévision étaient installées, a vite voulu d'une part dépasser, parce que c'était déjà bien ingéré, les trouvailles, avec le temps assez basiques, de Debord dans la *Société du Spectacle* sur l'œuvre d'art et sur le livre en tant que nouveaux objets de consommation, de pessimiste marchandisation du langage, et d'autre part éviter l'intégration trop complète de ces nouveaux médiums comme des

1 André Suarès, *Art du livre*, Paris, Louis-Jou, 1928

jeux carriéristes à disposition dans lesquels on peut soit se glisser pour en profiter soit s'y jeter comme un faux kamikaze pour espérer le pervertir. Nabe l'a souvent écrit, il pense littérairement comme un terroriste pense politiquement. Il s'agissait donc d'aller au combat et de mener la bataille des médias, et d'en passer par toutes les étapes : la découverte, l'analyse, la fascination, le rejet, la peur, l'affrontement, la haine, et puis l'accalmie, la bravade, la domination, et peut-être même la victoire. Pour lui, le monde visuel médiatique est un ogre tel, totalitaire, qu'il ringardise totalement les vieilles tartes à la crème à la sauce Orwell 1984, et qui demande, par sa réalité prenante, à être bien regardé :

« Ce qui pourrait se cacher des médias pendant cinquante ans sera récupéré in extremis. Reconnu juste avant de mourir, juste de quoi lui gâcher sa mort, lui ravir son nuage de maudit au paradis des Purs ! La société médiatique est si forte qu'elle peut même se passer d'images pour clouer un réticent. Il ne se montre pas mais elle le montre en train de ne pas se montrer.² »

Nabe tape dans le mille ! En effet, plus rien ne sert de se cacher, puisque la cachette serait filmée, épiée, moquée. Et même ceux qui ont pensé y échapper, parfois inconsciemment parce que d'un monde qui ignorait tout de la vidéo, se font parfois rattraper, et alors les larmes de toute la planète coulent. C'est ce qui est arrivé à Proust. On fantasmait beaucoup Proust, sa voix inconnue à la radio, alors qu'il y donnait des interviews, jusqu'à sa figure, sa silhouette mouvante, inconnue, seulement décrite, ici et là, tantôt par sa chère Céleste, tantôt par Paul Morand, mais jamais visible, incarnée. « La télé, c'est l'incarnation.³ », écrivait Nabe. Proust a été exhumé à l'hiver 2017, plus vivant que jamais, par un chercheur canadien. On le voit descendre les marches de l'église de la Madeleine, il y est parfaitement et totalement Proust, jusqu'à l'habillement décalé et au petit chapeau : tous les pixels flous du monde ne sauraient altérer cette réalité : Proust s'est incarné pour la première fois, pour le plus grand plaisir ému de tous, ou plutôt dans l'indifférence générale ! Eh oui, Proust qui descend les marches d'une église, ce n'est même pas vraiment encore de la télévision, ça reste Proust, c'est-à-dire un écrivain du début du xx^e siècle, si peu réellement lu en France, et qui ne fait ici que marcher, et personne ne voit que tout est là, que c'est plus fort que de la télévision. Moi, j'en ai été bouleversé. Marc-Édouard Nabe que j'avais eu au téléphone dès qu'on a découvert l'image, aussi. Qui d'autre ?

Ce qui est en effet intéressant c'est que tous les écrivains, puisque c'est leur cas qui nous interroge principalement, n'ont pas eu à se frotter à la bête télévisuelle. S'il arrive que soient déterrées des images comme celles de Proust, ou de John Cowper Powys (retrouvées par une jeune amie, Amélie Derome), la majorité des géants de la littérature restent sans incarnation autre que photographique quand on a de la chance. Impossible de connaître les traits réels de Molière, d'Homère, de Cervantès, ou le corps en mouvement de Shakespeare, de Balzac ou de Rimbaud... Pour certains, ça n'a pas freiné la mythologie qui s'est construite autour de leur physique : Rimbaud en tête de gondole. Son portrait

2 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1992, p. 110

3 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 455

par Carjat est collé dans des millions de chambres d'adolescents autour du monde, il est tagué dans les quartiers « cools » des grandes villes et les rimbaldiens l'adorent tant ils ont le sentiment qu'il correspond à leur idée étriquée de leur petit ange voyageur. Il n'y a qu'à se remémorer l'accueil reçu par les nouvelles photos d'Arthur apparaissant enfin adulte, peau tantôt toute bronzée tantôt recouverte au-dessus de la lèvre d'une petite moustache... Les « fans » en étaient dégoutés ! Il y a même eu une vague de complotisme étrange menée par Yann Moix avec pour sujet le physique même de Rimbaud. Ce texte de 2010 titré « Cet homme n'est pas Rimbaud » est encore disponible sur le site de *La règle du jeu* :

« Je suis désolé mais prouvez-le (...) Sur la photo de Rimbaud, Rimbaud ne se ressemble pas (...) Ces paupières tombantes, ce n'est pas Rimbaud. Cette implantation de cheveux, qu'on vend spectaculairement comme la preuve ultime, tellement absolue, vraiment définitive, elle n'est pas rimbaldienne : nous voyons, sur la photo inédite, un pauvre bougre un peu idiot, bouche un peu bée, au regard sans intelligence, et je veux bien croire que Rimbaud était tout ce que vous voudrez qu'il fût (tout le monde lui vole sa vie depuis cent ans), mais il n'était pas celui qu'on voit sur la photo (...) En attendant, ce ne sera pas Rimbaud pour moi. »

On y est ! Le chantage à la preuve, quand elles sont déjà toutes données, adoré des complotistes de notre époque qui ne cessent de pleurer par exemple pour qu'on leur « prouve » la réalité du 11-Septembre ou du voyage sur la lune, arrive dès la première phrase : Moix, écrivain, est dépassé par la réalité même la plus banale : quelques minuscules photos. Ce Rimbaud ne correspond pas à son idée de Rimbaud. Son physique ne lui va pas... Zut, alors ! Rimbaud dépossédé de son corps ! Trop moche pour être Rimbaud ! Moix l'a dit et ses milliers (si on peut dire) de lecteurs suivront. Toute l'œuvre de Rimbaud, au centre normalement de sa mythologie, tous ses vers, tout son génie, son travail insensé sur la langue, tout écroulé et oublié parce que sa moustache serait mal peignée... Alors qu'il essaie de justifier son choc, son déni, sa posture, Yann Moix termine le texte aussi mal qu'il l'a débuté : il admet tout, il admet qu'il se donne à lui-même le pouvoir de tuer Rimbaud une seconde fois, et de nier la réalité. On est pile dans le sujet : la télévision permet (croit-on) de tuer ce genre de quiproquo et les écrivains n'ont dorénavant plus la chance, ou ici la malchance, d'être niés dans leur propre corps, ils y sont soumis même, forcés de se traîner avec, de se représenter avec, d'écraser leurs livres avec. Rimbaud serait-il Rimbaud aux yeux des Moix et des adolescents de lycée si on pouvait le voir parler et bouger, des heures durant, face à un Thierry Ardisson de l'époque ? Si on pouvait le voir rire, bafouiller, se tromper, perdre le fil, s'énerver, même ? Auraient-ils été capables de retrouver son génie, qui aurait été visible d'une façon ou d'une autre c'est une évidence, si son physique ne leur paraissait pas convenir aux ondes du « Bateau Ivre » ? Même les auteurs du milieu du siècle, disons d'un Morand pour aller jusqu'à un Sollers, n'avaient pas non plus à danser avec une télévision aussi puissante et visible qu'elle ne le deviendra.

La télévision est là cependant et « il ne s'agit pas de "refuser" les médias. Encore une "dignité" bien lâche... La plupart des écrivains ne travaillent pas sur la matière médiatique même dans leurs livres, ils se gardent bien de vouloir attaquer les médias.⁴ » C'est bien la spécificité de Nabe... Plus que d'écrire sur la télévision ou de participer aux émissions de télévision, il en a fait un axe de travail total, auquel il donne une importance considérable : pour lui, il faut penser la télévision pas forcément comme sujet littéraire au sein d'un livre ou d'un petit roman mais comme entité englobante, qui doit forcer l'artiste à repenser son travail même, à écrire différemment, à remodeler son rapport à la réalité, à son corps, à la fiction, à l'instantané et à l'intimité. La télévision pour Nabe doit, puisqu'elle existe, infiltrer l'œuvre totalement et l'artiste doit saisir le médium et y entrer encore plus profondément pour le comprendre, le recracher et même le pervertir en le dominant. Il y a du Pasolini dans la démarche d'analyse critique, du Houellebecq dans l'utilisation simple, symbolique, romanesque, mais la posture nabienne vis-à-vis de sa propre présence corporelle médiatique n'a rien à voir avec celle de ses rivaux, d'autres écrivains de sa génération, ni même avec celle de certains de ses modèles. Certains jouaient, en se créant un personnage, d'autres ont quasiment collaboré, en s'y faisant engager comme employés... Nabe, lui, a fait siennes toutes ces idées, pour inventer de nouvelles choses ; aussi, sa littérature d'un narcissisme assumé total, radical, d'une mégalomanie si puissante qu'elle parvient parfois à en tordre le destin général pour coller au sien, lui fait approcher beaucoup de sujets avec un œil unique, le sien, par rapport à lui-même, tout son travail réside, dans une idée, si on veut faire facile, christique, dans l'acte de faire de lui-même le réceptacle d'une certaine objectivité de la vie, d'une certaine vérité. Nabe, c'est ça, c'est l'envie, par le travail, à force de travail, de parvenir à un placement dans la vie qui rendrait ce qui lui arrive personnellement systématiquement symbolique et possible à universaliser. Son rapport à la télévision, son amour, son rejet, sa fascination, son envie de la dominer, peut aussi se comprendre par sa biographie personnelle et son expérience des médias. Nabe est à part, qu'on l'aime ou non.

C'est parce qu'il est à ce point à part dans le paysage littéraire contemporain qu'il est l'auteur qui m'a le plus intéressé dans ma jeunesse, et le seul vivant que l'envie de fréquenter, pour grandir et apprendre, a pu me traverser l'esprit. Et j'ai réussi. Sa notoriété très paradoxale, et son âge parfait pour cette connexion, m'ont permis de le rencontrer, d'en faire non seulement et humblement un mentor, mais même, j'ose l'écrire, un ami. Il n'avait jamais réellement mentoré qui que ce soit auparavant, en tous les cas officiellement, puisqu'il n'est pas difficile, quand on s'y intéresse, de trouver son influence considérable (et souvent, dans l'ingratitude, niée) dans la littérature du XXI^e siècle. Trop jeune, trop pris, trop passionné, trop médiatique, trop entouré, trop tout. Je pense que beaucoup de jeunes artistes ont imaginé pouvoir avoir cette chance un jour, parce qu'on le sait, la littérature a ce pouvoir illusoire de faire croire au lecteur que l'auteur qu'il lit, parce qu'il se sent rassuré, moins seul, et croit lire ses propres idées développées, devient automatiquement comme un frère ou un père. J'ai forcé le destin ! Il m'a aidé à me lancer

4 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 103

en littérature, m'a appris énormément, et a patronné par ses conseils ma revue littéraire qui a commencé à me faire connaître à Paris. Bénédiction et boulet, fierté et mauvaise réputation : tout à la fois, et peu importe, ce n'est pas le sujet. Le sujet, cependant, c'est le travail universitaire sur Nabe que j'ai déjà entamé l'an dernier, déjà dans cette structure, et déjà avec le même directeur de recherche. J'avais obtenu une note très honorable pour un travail déjà original, et le principal reproche qui m'avait été fait, avec une grande justesse d'ailleurs, ça avait été que mon rapport à l'auteur travaillé, donc à Nabe, n'était pas clair, et que d'une page à l'autre on ne savait pas si je le connaissais intimement ou si j'étais juste très bien renseigné. Il est vrai que j'avais essayé de brouiller les cartes, pensant que cela pourrait se retourner contre moi. Mon professeur m'avait dit que le travail aurait gagné à être plus clair sur la question puisque ça aurait pu me permettre d'aller plus loin sur certaines questions en évitant de me forcer non à cacher mais à maquiller la vérité littéraire et analytique sous des couches de couleurs bienséantes et universitaires. L'erreur est réparée, et la situation clarifiée : je connais donc très bien Marc-Édouard Nabe, je le fréquente quasiment quotidiennement depuis cinq ans – moins dernièrement parce que je prends mon envol et qu'il s'est exilé. C'est précisément l'une des raisons pour lesquelles j'ai trouvé intéressant d'en faire mon sujet de master !

C'est une situation inédite, ou au moins rare, que de pouvoir non seulement étudier officiellement un auteur sur qui rien n'a été fait, c'est-à-dire donc d'être en position de déblayeur, d'explorateur, de pionnier, disons-le, mais c'est encore plus particulier quand l'auteur de l'étude a un tel accès au sujet. C'est un défi également, celui non de la neutralité, mais de la justesse. D'abord, donc, c'est parce que rien n'a été fait sur le travail de Nabe dans le cadre universitaire que j'ai trouvé cela important de m'y attaquer : d'abord une première fois l'an dernier, et cette année dans la continuité. Il faut l'admettre, je suis beaucoup moins un chercheur que quelqu'un qui trouve. C'est comme cela, par exemple, que j'ai pu trouver « miraculeusement » un poème inédit d'Apollinaire pour ouvrir un numéro de ma revue littéraire, et c'est de la même manière que je vois le reste de mes activités, scolaires comprises, en ouvrant des portes, en partageant mes idées et mes trouvailles. Sur un sujet totalement vierge et ouvert, je peux donc me lancer, m'engouffrer, avec bien entendu tout de même la connaissance d'une certaine rigueur attendue par la structure universitaire qui délimite un cadre, un schéma, auquel nous sommes tous plus ou moins soumis. Travailler sur un sujet contemporain, sur quelqu'un de vivant, me semble aujourd'hui primordial. C'est trop facile de n'offrir son temps qu'aux morts. Travailler sur un vivant et son rapport à la modernité la plus vive, c'est encore mieux. Et puis, la deuxième raison qui m'a convaincu de me pencher sur ce sujet, au-delà de ma conversation avec mon directeur de recherche, c'est mon lien privé avec l'auteur. Loin de me paraître être un défaut ou une mauvaise médaille, j'ai pensé que c'était une force, une rareté à chérir, une ouverture à exploiter, un courage à avoir pour oser affronter la réalité et offrir aux autres, aux futurs lecteurs, à la science, à la recherche, les petites pièces que cette situation peut me permettre de délivrer.

Pour autant, j'ai travaillé tout normalement, sans triche, sans raccourcis, à ma façon. Je crois que le public, et les élèves pour être plus précis, ont tort de craindre la note, le diplôme, l'établissement, la structure, et de penser qu'il faut s'oublier dans une sorte de mensonge scolaire, cadencé, sans vie, essayer de feinter pour gratter des points, faire ce qui est attendu comme si qui que ce soit attendait quoi que ce soit. Je préfère rester fidèle à mon esprit, et à celui du sujet étudié, parce que c'est alors que peuvent surgir les trouvailles, les vérités, les profondeurs : l'Université mérite mieux qu'une collection de travaux scolaires, identiques, types, apeurés. Et puis porter cette opinion m'arrange en ce que je ne suis pas capable, ou difficilement, d'écrire autrement que comme l'écriture me vient naturellement ; penser avec l'esprit d'un autre est possible mais je n'aime pas mentir. Ainsi, j'ai tout de même été studieux, je me suis plongé avant tout, et quasiment essentiellement, dans les ouvrages de Marc-Édouard Nabe lui-même. Il y en a trente, avec des centaines et des milliers d'articles autour, de textes en journaux, de tracts, de revues : c'est une œuvre conséquente, et sur laquelle il n'existe quasiment aucune littérature sérieuse. C'est un travail gigantesque en soi, dont j'ai déjà prouvé l'intérêt en première année de Master, et qui se suffit quasiment à lui-même. J'ai pressé tous ses livres comme des citrons pour en retirer tout ce qui concernait mon sujet, m'écroulant alors sous des centaines de pages de citations à travailler. J'ai retranscrit également des vidéos rares, j'ai eu accès à des interviews ou à des vidéos introuvables et pas encore publiées (en aidant Nabe à travailler sur la publication d'un deuxième tome des *Coups d'épée dans l'eau*, recueil de prestations médiatiques retranscrites), et je n'hésite pas à m'en servir et à en citer dans cette étude. Cependant, j'ai bien senti, pour donner le change, qu'il fallait pour ce second mémoire, consentir à jouer aussi de la comparaison, de la mise en parallèle, ou en croisement, entre le parcours du cas étudié et d'autres écrivains, d'autres tentations : alors j'ai fouillé en périphérie de Nabe, que ce soit dans ses rivaux, si on peut dire, contemporains, Houellebecq, son ancien voisin et némésis de destin, en premier lieu, et puis aussi Muray le cliché récupéré par les conservateurs étranges, tarte à la crème intellectuelle, ou encore Christine Angot et Yann Moix pour leur rapport à la télévision, et enfin plus loin, chez des écrivains proches de Nabe, concernés par la pensée médiatique : Céline, Pasolini pour qui « tout ce qui apparaît, dans le petit écran et en amont du petit écran, toute la préparation et l'organisation du l'emballage protecteur de l'information – est *vulgaire*.⁵ », Schuhl même... Mais ne mentons pas : le sujet, c'est bien l'exemple de Marc-Édouard Nabe, si symbolique, dans la grande question du rapport des écrivains face au défi nouveau de l'avènement du numérique et en particulier de la vidéo, la télévision d'abord, puis sur Internet.

C'est à ces questions je vais m'efforcer de répondre : comment l'écrivain Marc-Édouard Nabe a-t-il géré l'existence et la puissance de ces entités inévitables ? En quoi son parcours est-il particulier ? Et surtout en quoi ses choix et ses destins médiatiques et littéraires sont-ils parlants pour la littérature elle-même ?

5 Pier Paolo Pasolini, « Contre la télévision », *Contre la télévision et autres textes sur la politique et la société*, Besançon : Les solitaires intempestifs, 2003, p. 40

D'abord, il s'agira de voir comment Nabe, particulièrement dans la première partie de sa vie et de sa carrière a découvert la télévision pour immédiatement transformer cet apprentissage en fascination. Non seulement il va s'y frotter avant même de devenir Marc-Édouard Nabe et de publier quoi que ce soit, notamment par l'intermédiaire des émissions de Polac, mais surtout, grâce à son entreprise unique de Journal Intime, il va pouvoir, chaque jour, noter ce qu'il y voit, décrire les émissions et les analyser en profondeur, quotidiennement, et puis surtout divaguer, prolonger, réfléchir. La télévision devient un vecteur littéraire, une sorte d'alliée qui encourage à penser, à écrire, à travailler, et sans être naïf sur le contenu philosophique proposé, Nabe va être, sinon enthousiasmé, au moins stimulé par cette machine qui grossit, contrairement à bien d'autres, et peut-être même la plupart des autres écrivains importants de sa génération, Muray notamment, qui vont se suffire de prendre la télévision en otage de leurs thèmes déjà connus pour les développer à la façon, comme dirait Nabe, de mauvais chœurs de soloistes jazz qui, par facilité, utiliseraient toujours les mêmes grilles et les mêmes gimmicks : consommation, société du spectacle, moqueries, mépris, etc. Nabe s'échappe de ce piège, jusqu'à, finalement, la sortie enfin de son premier ouvrage, le début de sa carrière littéraire et son mythique passage à *Apostrophes*, début et fin de tout, immense moment de sa carrière vécu par le Journal Intime puis analysé bien après encore dans d'autres livres : c'est tout un monde qui s'est bati et écroulé en deux heures d'antenne. Nabe, dont la pensée est si personnelle, si intime, ne va pas être de ceux qui dégonflent leurs problèmes, et de ce boulet qu'il se sent traîner, il va faire une montagne, un Enfer et une bénédiction à la fois, et puis la fondation, peut-être, de sa pensée médiatique. De la naissance au suicide jusqu'à la renaissance pour la postérité ! Cette renaissance va passer, entre autres, mais précisément, par la publication d'un ouvrage, premier du genre, et totalement en cohérence avec son écriture : *Coups d'épée dans l'eau*. C'est un pavé impressionnant avec un dessin de Gédé en couverture qui est un recueil de retranscriptions d'entretiens donnés par Marc-Édouard Nabe dans les médias et majoritairement à la télévision. Nabe récupère sa langue médiatique pour la faire devenir littéraire, ou plutôt il fait comprendre au monde que pour lui la télévision n'était de toute façon, déjà, rien d'autre qu'une occasion, un peu comme lorsqu'on arrive à glisser un article dans un grand journal, de faire passer ses textes, quand bien même ces textes seraient improvisés, et à l'oral. C'est quelque chose, cette oralité, cette envie de récupérer toute sa prose, même naturelle, médiatique, orale, conversationnelle, pour la mettre en livre, que Nabe continuera de travailler toute sa vie et de plus en plus. La finalité, c'est le livre. Nabe cherche donc à faire pénétrer de la littérature pure directement sur les plateaux de télévision ! Il le disait déjà chez Pivot, lors de son premier *Apostrophes*, quand il expliquait que tout ce cirque n'était pour lui qu'un « brouillon ». Il ne mentait pas et l'a prouvé.

Mais la littérature de Nabe, non contente d'être entrée subtilement directement dans l'écran de télévision, va aussi permettre au chemin inverse d'exister : la télévision va envahir le travail littéraire de Nabe. Il ne s'agira alors plus de passer à la télévision et d'en tirer de l'art, mais de mettre de la télévision, de façon nouvelle, dans son art,

artistiquement, d'écrire la télévision et l'image. C'est d'abord l'expérience d'une sorte de revenant triste, remonté, défiant : Nabe écrit carrément un pamphlet, *Rideau*, tout contre l'ogre médiatique, et il se sert de son vécu, à travers son *Journal Intime*, pour livrer tout le cauchemar que lui fait dorénavant ressentir la télévision : terminés la stimulation et l'enchantement curieux. Nabe assume sa fameuse subjectivité, jusqu'au malaise, n'est-ce pas, et décide de faire de son cas un cas d'école – des cadavres. Et puis, comme Baudelaire qui transformait la boue (Nabe aurait écrit « la merde ») en or, Marc-Édouard Nabe va immédiatement, comme toujours, sortir de la détresse et de la haine médiatiques par le haut en utilisant toute cette matière : il va transposer, notamment, son vécu réel médiatique en symboles littéraires, en scènes de fiction dans ses romans, pour se sauver et sauver de son passé les beautés qu'il croyait avoir perdues sur les plateaux et devant les caméras. Dans *Je suis mort* ou dans *Le Bonheur*, Nabe se libère, et par cette libération qui lui retrousses automatiquement les manches, son esprit batailleur renaît de cendres qui ne s'étaient jamais vraiment consumées. Enfin, Nabe va sentir que de ce parcours doit naître de nouveau un combat, une bataille : celle pour la réalité. Alors qu'il voit de tristes personnages comme Alain Soral ou Dieudonné pervertir les esprits par la vidéo, et qu'il comprend la défiance que le peuple développe, à tort et à raison, envers les médias traditionnels, Nabe sent poindre une crise de la confiance, une crise de la vision, de la vision par rapport à la réalité : un voile se pose sur la réalité, et par son travail, sa biographie, par tout ce qu'il est, il prend sur ses épaules, pense-t-il, la responsabilité d'essayer de redonner un sens au Présent, de retourner l'image comme il faut, et de faire voir de dessous ce qu'est la télévision, que ce soit avec une *Lueur d'espoir*, par exemple, livre qui s'ouvre par une longue séquence qui mélange la Bible et le journal télévisé, ou dans son dernier gros ouvrage, *Les Porcs*, dans lequel Nabe s'attaque frontalement au fléau de l'époque, le complotisme, et où il se sert de ce que la télévision déverse dans les esprits et de sa connaissance de la machinerie télévisuelle pour l'exploiter et la combattre comme ça n'avait jamais été fait littérairement. Nabe dévoile les images d'Épinal de l'époque comme il le faisait en jouant, quand il était enfant, sur les dessins mythiques de ces devinettes illusoires.

Mais essayer de limiter les dégâts possiblement causés par la télévision, s'en servir pour créer, la décortiquer littérairement, y aller faire des prestations à retranscrire, tout cela ne suffit pas à la quête de Marc-Édouard Nabe. Il lui faut, c'est une obsession chez lui, et je l'avais d'ailleurs déjà démontré dans mon mémoire de l'an passé qui analysait le rapport entre sa peinture et son écriture, il lui faut donc, systématiquement dominer, pervertir le médium. Que ça puisse être les matériaux utilisés pour peindre, l'utilisation de la page et de la typographie dans ses romans, et tant d'autres choses, Nabe cherche, innove. Il lui fallait comprendre et ingérer la vidéo pour trouver sa forme, celle qu'il considérerait révolutionnaire et surtout totalement cohérente avec son œuvre et exactement à son image. Il lui a été beaucoup reproché, aux abords des années 2010, et alors qu'il publiait l'un de ses plus grands livres, *L'Homme qui arrêta d'écrire* (grande fresque d'époque d'ailleurs très riche sur la question qui nous intéresse), que le Renaudot a failli récompenser, de

ne pas s'être véritablement mis à Internet et surtout à la vidéo – Nabe, avec son site « *alainzannini.com* » possédait pourtant le site le plus complet et fourni sur un écrivain, probablement dans le monde. Monsieur écrivait, pardon... Nabe a laissé les autres, les Onfray et les Soral, s'asseoir sur des canapés et débâter devant la caméra. Pour lui, ce n'était pas bon. Ce n'était pas « ça ». Et puis finalement, Nabe a trouvé. Et c'est d'autant plus intéressant de traiter cette évolution puisque je crois humblement en avoir été, à ses côtés, un des principaux architectes. Nabe a compris que la télévision perdait du terrain face à Internet, et enfin il a trouvé des formes, nouvelles, qui lui convenaient, qui ne tombaient pas dans la publicité, la promotion, la vitrine, mais qui étaient des œuvres en elles-mêmes, comme des livres, ou des prolongements de ses livres et donc de lui-même, des œuvres qui pourraient lui permettre de transcender l'image, de continuer son travail de transparence, son *Journal Intime* qu'il avait cessé par exemple. Nabe s'est mis à se filmer, et à utiliser l'image, et la vidéo pour lui-même, totalement. Principalement par sa chaîne Youtube qu'il a appelée *Éclats de Nabe*. Ce sont des centaines de films, que j'ai quasiment tous filmés, et tous réalisés et montés, sous la supervision de l'acteur principal : Nabe. Ce sont des façons de filmer, de monter, de se montrer, totalement nouvelles, radicales, absolues, une façon de voir un artiste, un écrivain en action, inédite aussi bien pour les fans que pour les inconnus. Mais il a également utilisé la vidéo et la technologie comme manière de vaincre la censure, en ouvrant par exemple une gazette virtuelle, ou en créant une série de vidéo *In progress* dans laquelle il se passe totalement de la télévision pour s'expliquer, pour approfondir son œuvre littéraire, et là encore il refuse de se limiter à l'entretien face caméra, facile, mou, il cherche dans la postproduction, le montage, le son, le sens, comme on construit un ouvrage. Là, encore, j'étais aux manettes avec lui. Enfin, tout ce savoir-faire nouveau, cette main qu'il a réussi, plus que tous les autres écrivains de sa génération, à mettre sur la technologie, sur la caméra, sur Internet, en partie grâce à son entourage excessivement jeune, il l'a finalement, comme tout, intégré dans sa littérature, dans son écriture : avec ses magazines *Patience*, par exemple, avec son ouvrage très récent sur les Gilets Jaunes, Nabe revient à son cheval de bataille favori : le conquête de la réalité. Il a retourné le problème dans tous les sens pour finalement se rendre compte que la réponse était toujours la même : c'est pour la réalité qu'il veut se battre, et l'image ne doit pas n'être qu'un adversaire, mais peut être un allié et même un moyen : ainsi, Nabe va utiliser la photographie, ou plutôt la capture d'écran de vidéos, pour créer une œuvre concrète ; Nabe va utiliser des moments de télévisions pour les retranscrire entièrement, et les mélanger à des captures d'émissions, le tout au milieu de rajouts de sa propre plume, d'images inédites de vidéos Internet, parfois extrêmement choquantes pour faire ouvrir les yeux, pour essayer d'inventer un journalisme nouveau, fouillé, très numérique dans la méthode, mais sur papier. Nabe semble avoir enfin gagné sa bataille et totalement intégré à son travail même tout ce que la vidéo pouvait avoir de littéraire. Jamais il ne pense à autre chose qu'à la littérature, qu'à ses livres, et jamais il ne travaille sur un sujet, ici la vidéo et la télévision, sans le creuser jusqu'à en trouver l'essence même, l'essence littéraire : en faire des complices simples comme beaucoup trop d'auteurs, des

gadgets, des outils à glisser dans les romans, des termes à placer pour faire moderne, sans changer la structure, la façon d'écrire, l'histoire, l'enjeu, ça ne l'intéresse pas : pour lui, la vidéo a été une révolution et il fallait alors la traiter comme telle, et devenir soi-même un révolutionnaire, aussi bien du médium en question, que de son propre travail à repenser de fond en comble. Pour mener à bien sa révolte, Nabe s'est souvenu de ses fondamentaux : se donner, entièrement, totalement, « se mettre à nu », enfin, en rendant ses lettres de noblesse à cette expression éculée.

I. DÉCOUVERTE PÉNÉTRANTE ET FASCINATION STIMULANTE

1. Une découverte aussi fascinante que stimulante

« La télévision est aussi une fabuleuse caverne d'Ali Baba de médiocrité, et moi j'ai besoin de la médiocrité. Ça me stimule. Je vois tout. J'ouvre mon téléviseur et je découvre tous les jours plus de trésors. Il y a quelque chose de religieux dans ma fascination. Je communie avec la télévision. Je reçois les grandes émissions d'abrutissement-spectacle comme des messes, et chaque bêtise fond dans ma bouche comme une hostie. Chaque fois que je la regarde, c'est comme si je priais. La télé a remplacé la Bible. Voir la télé comme la nouvelle Bible. C'est très important. Ne pas cesser de l'interroger, y décrypter les sens secrets, la lire comme un rouleau de signes secrets.⁶ »

Marc-Édouard Nabe n'a pas eu besoin d'attendre d'être Marc-Édouard Nabe pour s'intéresser littérairement à la télévision. Dès le premier tome de son *Journal Intime*, *Nabe's Dream*, paru en mai 1991, et racontant sa vie au tout début de son parcours d'écrivain, avant même sa première publication de livre et avant son passage de 1985 à *Apostrophes*, on voit déjà un Nabe fasciné, ou en tout cas intéressé par ce médium qui envahit de plus en plus l'espace public et social. Nabe exploite la vidéo comme un chercheur, avec un spectre large dans l'utilisation du média : les manières dont il décrit ce qu'il voit sont variées.

D'abord, Nabe se sert de la télévision comme d'un support de pensée. C'est-à-dire que souvent, alors qu'il décrit ce qu'il voit sur l'écran ou ce qu'il entend être dit, très vite la description se retrouve accompagnée, puis totalement dépassée, par une analyse qui digresse de plus en plus. Des sujets triviaux de la télévision Nabe extrait immédiatement la matière littéraire et intellectuelle qu'il y trouve. La télévision se met à rythmer ses journées de jeune auteur :

« Lundi 18 juillet [1983]. - [...] Je fais de la vidéo toute la journée. L'efficacité, c'est la musique dans les images, les tranches napolitaines... Ma grand-mère sur Charlie Christian, Hélène dansant avec Duke, moi en train de dessiner un Christ sur fond de tam-tam... Enfin, beaucoup de choses dans lesquelles je pourrai puiser.⁷ »

Mais il est en réalité bien rare que la télévision ne fasse qu'office de fond sonore ; c'est une accompagnatrice, une sorte d'entremetteuse entre la réalité de l'actualité, les nouvelles les plus plates heure par heure, et l'esprit bouillonnant de l'auteur :

6 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 149

7 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 44

« Lundi 22 août [1983]. - [...] Le soir, encore la télévision ! Décidément ça ne passe pas : un meurtre très intéressant d'abord, celui d'un révolutionnaire philippin tué à sa descente d'avion. Particularité : le reportage est filmé de l'intérieur, si bien qu'on ne voit pas l'action mais les préparatifs, comme un acteur qui va entrer en scène ; atmosphère de loge inquiète, sourire de la victime, trac latent... et quinze secondes après, le type en lambeaux. Ce sont les coulisses de la mort. C'est cinématographiquement aussi passionnant qu'Orson Welles surpris deux heures après, devant une photo de Méliès, indigné par la conquête de la Lune, considérant l'opération de Nixon comme un véritable blasphème qui a ôté la magie d'un astre mythique pour l'habiller d'un drapeau sous des prétextes scientifiques qui n'intéressent strictement personne. Comme d'habitude, je suis totalement de son avis.⁸ »

Quel que soit le sujet exposé, le fait-divers le plus banal de l'histoire, Nabe arrive non seulement à y trouver une réflexion, mais en plus une réflexion qui le touche, qui renvoie à son univers, à ses passions, à ses marottes, et qui le pousse à les approfondir. D'un inconnu tué « à la guerre » comme il en existe malheureusement des milliers, Nabe en tire un rebond cinématographique, analytique, et atterrit non seulement dans les bras du grand Orson Welles mais même carrément sur la lune. Le visionnage de cette émission, et sa retranscription par Nabe dans son journal permet, des décennies plus tard, au lecteur d'en apprendre plus sur les goûts de l'écrivain, sur des anecdotes artistiques méconnues, et sur son avis politique sur un événement capital.

Par ailleurs, exactement comme je l'avais expliqué dans mon premier mémoire sur sa peinture intitulé *La main de Nabe*, il est habituel chez cet auteur qui ne fonctionne qu'en échos gigantesques et qui, plus que personne, parvient par la cohérence de son essence même à faire coïncider sa biographie à ses livres, ses goûts et intuitions à ses intérêts : d'un personnage évoqué dans le journal on pouvait en retrouver un tableau vingt ans plus tard ou bien, surtout, le contraire, un intérêt pictural de jeune homme pouvait se transférer en texte total plus tard (le Christ), Nabe, dès 1983, par l'intermédiaire de la télévision, introduit à son œuvre sa passion pour Charlie Chaplin :

« Lundi 12 septembre [1983]. - Toute la soirée je suis resté planté devant la vidéo pour revoir pour la trois cent cinquante millièmes fois *Les Temps modernes* où l'énergie de Paulette Godard et la grâce de Chaplin donnent l'idée la plus exacte de l'exaltation amoureuse possible entre un homme et une femme. Plus qu'un chef d'œuvre, ce film cosmiquement talent est un hymne au couple. Complicité et bonheur. Tous les amoureux qui s'y connaissent en sortiront pleins de souvenirs. Avec ma mégalo habituelle je peux même dire qu'il m'a semblé, tout au long du film, voir Charlot et Paulette jouer les rôles de Nabe et Hélène à l'époque de leur grande passion.⁹ »

Nabe se permet même le petit luxe dans cette citation de nous introduire à la mythologie qu'il saura créer de son couple avec Hélène en le comparant avec celui de Charlot : le couple Nabe-Hélène sera développé dans beaucoup d'ouvrages de l'auteur, du *Régale des vermines*, aux *Journaux Intimes*, en passant par *Alain Zannini* ou *Le Bonheur* dans lequel le personnage féminin principal et central de Nabe, Athenée Poilux

8 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 77

9 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 100

(anagramme du véritable nom d'Hélène) sera totalement inspirée de sa compagne réelle. Quand Nabe est seul, Chaplin, que Nabe peindra jusqu'à en faire exposer une toile dans le musée Suisse à l'honneur de l'acteur, est encore là :

« Jeudi 25 août [1983]. - [...] Retour en solitaire à Thiverval dans une maison désertée. C'est encore mieux. Je passe ma journée en rangements jusqu'au soir où je visionne enfin les émissions sur Chaplin qui sont passées cet été. Extraordinaires reportages qui me laissent en lambeaux : voir ces "chutes" oubliées, ces répétitions et séquences inédites des premiers Charlot - c'est-à-dire les meilleurs - me fait penser au travail d'un peintre en direct, le *Picasso* de Clouzot par exemple. D'ailleurs, Picasso et Chaplin, c'est le même type : toujours en état de rature, d'amélioration, de bousculade de son propre style. Comme Duke aussi, pareil : robinet d'idées ouvert par la grâce même. Ellington, Chaplin, Picasso : trois têtes pour une seule technique : *l'Improvisation acharnée.* »

Merci la télévision ; Nabe fasciné, subjugué, pense à sa propre littérature et s'offre des trouvailles sur ses sujets de prédilections !

Cependant, avec Nabe, et c'est ce qui fait la particularité de son *Journal Intime* et ce pourquoi son influence auprès de la jeunesse, dans cette fausse confidentialité, est aussi importante, tout retombe toujours sur ses pattes artistiques : Nabe cite, explique, fait découvrir, offre des anecdotes, des impressions, sur des peintres, des écrivains, des acteurs, et il se sert de sa plume comme d'un pinceau pour leur tirer les plus beaux portraits littéraires possibles :

« Jeudi 1er décembre [1983]. - Vu à la télévision le one-woman show de Zouc. Nous fûmes, Marcel et moi, parmi les premiers à courir l'applaudir au début des années 70. Beaucoup de sketches de ce soir étaient déjà très au point à cette époque, mais les nouveaux sont tout simplement géniaux. De toute cette race qu'on appelle les humoristes, et qui m'horripilent avec leurs sardoniques vanes politico-sociales, Zouc est vraiment "l'artiste" qui s'en détache. Une véritable actrice, close, unique, seule, avec ses propres références et son univers spécifique. Que c'est beau de la voir passer de l'imitation, ou plutôt de la transfiguration, d'un bébé à celle d'une infirmière, d'une mère de femme comme celle d'une petite fille ! ¹⁰»

« Samedi 3 décembre [1983]. - Vu à la télévision une émission ratée sur Rimbaud. Hélène et moi sommes émus au début en voyant les vues de notre Charleville si lourd de sens : le premier plan de la gare où nous nous sommes rencontrés lui serre même la gorge avant moi... Mais ce voyage ardennais est nul : édulcoration inadmissible, romantisme mou. Les biographeux passent toujours du gosse révolté contre sa mère au baroudeur arabe. Au milieu, rien. Tous les films sur Rimbaud évincent toujours l'activité poétique de l'horrible travailleur, son travail colossal sur la langue : c'est là que réside son importance. Occultation dégueulasse d'une aventure artistique au profit d'une histoire de pubère ivrogne qui joue au poète. Quelle difficulté pour retrouver la vraie couleur d'Arthur après ça ! Il n'y a que des maniaques comme moi pour résister à la répulsion rimbaldienne que provoque une semblable vulgarisation.¹¹ »

10 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 176

11 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 178

« Vu à la télévision », phrase qui va revenir tout au long des sept années d'écriture et de publication du journal de Nabe : bien souvent, tout commence par la télévision, et ces deux extraits illustrent deux facettes importantes et originales du travail de Nabe : d'abord par l'allusion à Zouc, artiste totalement oubliée, très peu médiatique et ignorée complètement par la jeune génération. Nabe l'immortalise en écrivant sur elle simplement au détour d'une émission de télévision et lui offre une seconde jeunesse grâce à la curiosité des lecteurs, en particulier des moins âgés. Et puis de Zouc, il passe à légèrement plus connu, Rimbaud, encore lui ! Il se sert d'une vulgaire émission qu'il dit être mauvaise pour s'envoler dans un petit solo dont il a le secret, piquant, pour appuyer sur l'argument qui lui tenait à cœur, et qui ne l'a jamais lâché je crois : l'absurdité du traitement de Rimbaud, devenu un fétiche physique, quasiment adolescent de type Leonardo Di Caprio (qui a joué Rimbaud...) dans *Titanic*, ou un cliché de parcours littéraire du génie qui chute et devient une sorte de commerçant rebelle, mercenaire, etc., en faisant bien attention à toujours oublier l'essentiel : son écriture. Au milieu de cette ouverture de pensée, Nabe intercale encore sa propre existence, comme s'il devait toujours la lier à ce qu'il voit, à ce qu'il vit, et même à ce que les autres, ses Dieux, ont vécu. Nabe, c'est l'écrivain fou d'art. Quand il dit qu'il « allume la télé une minute, juste le temps de voir (...) les flashes d'une planète à feu et à sang » et qu'il n'a « - fort heureusement - qu'un regard esthétique en politique », ce qui le « garde bien loin des contingences papillotantes de l'actualité irrattrapable !... Dans une époque comme la nôtre, il faut tout transporter sur une terrasse d'art. Plus que jamais la réflexion artistique, le repliement individuel sont cruciaux, salvateurs même, et seule une vision super politique à force d'être apolitique peut renforcer la rigueur sans la disperser.¹² », il ne peut pas faire plus limpide.

Parfois, ça l'aide même à écrire précisément certains projets :

« Vendredi 4 août 1989. - [...] Le soir, je regarde *Apostrophes*, un spécial Sade pour l'abolition des privilèges. Ah ! C'est trop beau... Encore mieux que ce que j'espérais pour écrire mon article.¹³ »

« Lundi 14 juillet 1986. - [...] Le soir, à la télévision, je regarde, avec un intérêt de mécanicien, la pièce de Feydeau *Le Dindon* dont la drôlerie virtuose apporte beaucoup à mon projet de cocumédie personnelle.¹⁴ »

Plus beau encore, quand on voit à quel point pour le jeune Nabe la télévision peut être une révélation, une stimulation, une grande émotion. Nabe montre que la télévision, comme Internet le deviendra, peut aussi être une source de découverte et d'émerveillement, dans ce qu'elle a de meilleure :

« Dimanche 1er septembre 1985. - Le soir, nous regardons en famille une émission de télé sur Billie Holiday. Remarquable moment où, pour la première fois, ils *découvrent* la plus grande chanteuse du monde. Hélène et moi (elle, la plus gênée) avons droit aux commentaires irréels de plouquerie de Belle-

12 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 161

13 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 3368

14 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 1703

Maman émettant des réverbères sur la voix de Lady Day, et de mon beau-frère qui, devant la figure de Lester apparaissant, se plaie le luxe d'une réflexion ardennaise sur la "laideur négroïde" du Président... Marie-France, agacée par la souriante et extatique réceptivité de sa sœur et son amant, fait semblant de ne pas écouter, sort du salon, et va jouer avec le chat... Je me demande parfois de quelle cuisse de Jupiter sort ma femme. L'ignorance n'est rien, ce qui est insupportable c'est *l'insensibilité*.¹⁵ »

Il fait d'ailleurs la même constatation dans son livre consacré à Billie Holiday, à la page 209, lorsqu'il écrit que « Tout à coup la télévision devient utile ». Il procède ensuite, sur quatre pages, à une description exhaustive, poétique et dans laquelle toute sa passion pour le Jazz saute aux yeux, de toute l'émission, des solos des musiciens, des lignes de chant de Billie, des mouvements de caméras... Dans un genre plus romanesque et peut-être moins heureux, ou plus ironique, mais non sans intérêt réel de la part de l'auteur, il existe cette séquence dans son roman *L'Homme qui arrêta d'écrire*, dans laquelle le narrateur et personnage principal, avatar d'un Nabe désespéré par l'écriture, se voit conseiller par un jeune acolyte branché de découvrir la série *24h chrono*. Le narrateur s'y intéresse, achète le coffret et nous offre donc une description et une analyse d'un œil d'artiste qui découvre les passions des nouvelles générations et les créations les plus modernes sur le plan vidéo :

« — C'est une série qu'il vous faut, reprend le vendeur qui fouille dans son bac. Rien de mieux qu'une série pour remplacer l'amour du cinéma. *Lost* c'est très bien. *Prison Break*, pas mal du tout. Mais le mieux, c'est encore *24 heures chrono*.

— *24 heures chrono*, c'est quoi ? (...)

Je lance le premier épisode de *24 heures chrono* dans le lecteur DVD et m'installe devant ma télé avec un tube de Pringles. Il me faut un petit moment pour me faire à cette lumière glauque, ces images saccadées, balayages et recadrages approximatifs. L'histoire commence à minuit et se termine à minuit le jour suivant. Qu'est ce que c'est mal filmé. Mal filmé mais selon quels critères ? Ceux d'un orsonwellesien, d'un pierpaolopasolinien, d'un jacquestatien de mon genre ? Ta gueule. De temps en temps l'écran se partage en plusieurs fenêtres pour montrer à quel point les choses se passent en même temps (...) Ça s'agite dans tous les sens. Beaucoup de rapports de force dans cette boîte. Ça pue la suspicion. Je croque dans mon troisième Pringles. Sans arrêt Bauer a le portable à l'oreille, il est en connexion, en permanence. Il bouge partout, on sent qu'il n'a pas que ça à faire, de se laisser filmer pour une série. Il a plus l'air d'être suivi par la caméra que de jouer la comédie pour elle. Mais qu'est ce qu'il est moche ! C'est un yankee à bajoues. Jack Bauer, on dirait un vieux Tintin boursoufflé, triste et grassouillet. Je regarde le nom de l'acteur : Kiefer Sutherland... Mais c'est le fils du Casanova de Fellini. Oui, je reconnais un vague air de famille dans la bouche. Et quelle dégénérescence, Donald Sutherland, son père avait une autre classe quand même, il avait même joué Gauguin dans un film je m'en souviens.¹⁶ »

Nabe, fidèle à lui-même, mélange tous les degrés de lecture : découverte sincère, description, analyse, références cinématographiques, puis digressions anecdotiques.

15 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 1218

16 Marc-Édouard Nabe, *L'Homme qui arrêta d'écrire*, Paris : antiédition, 2010, p. 97

« La fille de Jack, Kim, disparaît avec sa copine Janet. Sa mère est inquiète et part à sa recherche avec Allan York, le père de la copine. Pendant ce temps Jack Bauer est en prise avec des terroristes. Et puis on s'aperçoit que sa fille a été enlevée par des hommes de main. Pendant ce temps se prépare un attentat contre le sénateur qui risque de devenir président des Etats-Unis (...) Le chronomètre digital dévide le temps Il apparaît très souvent sur les images « Tic Tac, tic, tac, tic, tac ». Le vendeur de la FNAC ne m'avait pas menti, les personnages vivent dans l'histoire le même temps que leurs spectateurs, à la minute, à la seconde près. J'avoue que je me laisse prendre. Comme on sait que ça dure 24 heures, malgré le rythme, on a le temps de suivre les personnages plus que dans un feuilleton traditionnel, où l'histoire est resserrée artificiellement. Il n'y a aucun saut dans le temps, dans un sens comme dans l'autre. Et donc aucun flash-back. Le flash-back est remplacé par le téléphone, les gens s'appellent et se racontent ce qu'on n'a pas vu comme tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qui manque comme info pour le spectateur. C'est au présent de l'indicatif permanent. Le « présent perpétuel », comme dit le réalisateur sur le boîtier dont je lis la notice. On voit Jack Bauer avoir la barbe qui pousse d'heure en heure, et il n'a jamais le temps ni de boire, ni de dormir, ni de manger, ni de pisser, ou alors pendant la pub comme tout le monde, puisque le temps des pubs est décompté dans la version française... Ni surtout de recharger son portable qui fonctionne à plein régime ! Ses journées interminables me font penser à mon Journal Intime où je racontais ma trépidante journée aussi en temps réel, sans anticiper...¹⁷ »

Nabe décrit tout, minutieusement, et, systématiquement, glisse une pensée qui enveloppe son visionnage, et on comprend alors, une fois de plus, à quel point son intérêt est vivace, et il admet lui-même se laisser prendre, avec une fausse naïveté bien sûr, mais jusqu'à tout de même faire référence à son propre Journal Intime.

Mon relevé de citations qui pointe vers un Nabe devant son écran et qui par visionnage quelconque s'emballe à propos d'un écrivain, d'un fait politique ou d'un musicien est infini, sans parler de tous ses enthousiasmes sportifs (son amour du sport se dit trop peu) ; passons plutôt à une des autres façons dont Nabe, dès le début de son écriture, s'occupait de la télévision.

Nabe considérait les émissions de télévision également, et bien avant de l'avoir fait dans *Les Porcs*, comme des sujets d'études. La différence, c'est que dans *Les Porcs*, il s'agit majoritairement d'émissions dont Nabe raconte les coulisses, et quand ce n'est pas le cas c'est une analyse de connaisseur, et des mécanismes de la télévision, et de l'intimité mentale des invités, qu'il livre. Ici, il se contente, comme un énième exercice littéraire, de faire le rapport de ce qu'il voit à la télévision : il décrit, et commente, puis décrit à nouveau. Les occurrences sont excessivement nombreuses tout au long de son Journal, avec une préférence, il faut le dire, pour les émissions littéraires, artistiques ou politiques, même si le fait-divers ou l'animalier ont aussi ses faveurs :

« Vendredi 10 février [1984]. - La télévision de Pierre Guyotat, grand chauve plissé, timide et bafouilleur, me confirme l'impression que ses livres m'ont faite. C'était la brebis galeuse et muette de l'émission. Pivot lui arrache les

vers du nez : ce sont des alexandrins, bien évidemment. Guyotat se considère comme un “classique”, il refuse le côté expérimental de son magma... Bref, il vend très mal sa salade de malade : ahanant des *préparatifs* à des réponses sans intérêt... Le pathétique créateur incompris et incompréhensible... Ils marchent tous à l'épate du “sculpteur de mots”. Dominique Rolin soutient le combat !... Personne ne lève le lièvre du *Livre* (...) Le grand moment de cet *Apostrophes* a lieu lorsque Pivot demande à Guyotat de lire un extrait de son *Livre* (...) Il se lit en public et en direct. Pivot tente de l'interrompre, mais l'autre psalmodie en oubliant tout : il bouffe le temps. Pivot d'impatience. Guyotat glisse, entre deux “mots”, qu'il va finir bientôt, et en effet, bientôt, il se finit.¹⁸ »

L'auteur décrit, il n'a pas besoin de commenter trop en profondeur et traite les personnages dans l'écran comme ses propres personnages à qui il offre ses pages. *Apostrophes* était déjà présent dans les descriptions nabiennes même s'il est intéressant de noter que ce sera surtout dans les tomes suivants de son Journal, donc ceux qui suivront son propre et fameux passage dans l'émission de Bernard Pivot, que Nabe la commentera régulièrement et en longueur :

« Vendredi 8 avril 1988. - Le soir, *Apostrophes* reçoit Bohringer. Avec tout le staff Denoël derrière, au grand complet. Wallet s'est déplacé cette fois. Pivot sert la soupe au “voyou”, il le rattrape comme il sait le faire quand il veut. Après son numéro d'autodidacte authentique, l'auteur “viril” se voit comparé à Rimbaud !!! Un académicien bien ringard sur le plateau qui, pour avoir l'air dans le coup le concomplimente, et hop, le tour est joué... 30 000 à 40 000 exemplaires, les doigts épais dans son nez rouge d'alcoolique !... Je suis un peu grisâtre forcément de voir ça. Thierry Ardisson, sur l'autre chaîne, qui reçoit Sollers en me citant naturellement dans la conversation à propos de la soirée libertine (“... et puis il y avait Nabe qui lisait un extrait du *Cœur absolu...*”), me remet à peine de la bonne humeur sur le visage.¹⁹ »

Nabe comprend bien qu'un écrivain ne se suffit plus à écrire un livre et qu'il doit aussi le défendre à la télévision, alors, de plus en plus, il commente, en tant qu'écrivain, les passages d'autres écrivains, et il compare leurs prestations à la sienne. Parfois, il décrit avec une exhaustivité quasiment exagérée puisqu'il va jusqu'à réécrire tous les dialogues : Internet et le replay n'existaient pas, à l'époque. Nabe dépouille totalement littérairement les émissions littéraires de leur matière, et il le fait très souvent, par exemple, dans *Kamikaze* : page 2623 il décrit l'*Apostrophes* d'Alain Bonnand (6 mai 1988) ; page 2631, c'est au tour de celui de ses amis et mentors Hallier et Sollers, le 13 mai 1988 ; page 3074, le 27 janvier 1989, c'est une nouvelle description avec Sollers, Douglas, Séguéla, Garcin ; page 3368, c'est l'émission spéciale Sade ; pages 3558 et 3559 il décrit une émission de Patrick Sabatier avec Francis Lalanne qui lui permet de digresser sur la religion, Marseille et les larmes à la télévision ; page 3562, il décrit la fameuse émission de *Ciel, mon mardi !* avec le scandale révisionniste, qui le préoccupe donc déjà ; page 3600, le 2 mars 1990, c'est l'*Apostrophes* d'Alexandre Jardin qui y passe ; de la page 3619 à la 3620, c'est la même émission mais avec Hervé Guibert qui lui permet de parler

18 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 261
19 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2549

du Sida, de Foucault, et des clefs dans les romans ; tout le mois de mai 1990 est couvert de descriptions de télévision sur la profanation du cimetière de Carpentras... La liste est infinie.

Mais Nabe va plus loin que la description des passages des autres, que la stimulation personnelle fascinée et égoïste de l'artiste face à l'écran. Comme il le fera avec plus de maestria plus tard dans sa carrière, le jeune Nabe note déjà tout de son propre rapport corporel à la télévision, c'est-à-dire de ses propres passages : comment il s'y fait inviter, comment il s'y prépare, comment l'émission se déroule, et comment il analyse le fait de se revoir. C'est une façon supplémentaire pour lui de faire vivre son écriture et sa littérature autour du médium. On peut alors suivre le jeune Marc-Édouard, avant même son premier livre, se préparer doucement à exploser sur le plateau d'*Apostrophes*, notamment grâce à Polac. Nabe va être acteur de télévision puis spectateur de lui-même, le tout littérairement. D'abord, Nabe visionne en direct une des fameuses émissions *Droit de réponse* de Polac à la télévision. Il en voit le fonctionnement, il voit un certain nombre de ses connaissances sur le plateau faire leur numéro :

« Samedi 12 mai [1984]. - Aujourd'hui, c'est la centième de l'émission de Polac *Droit de réponse*. J'allume la télé et je vois comment ça se passe. Un studio plus grand que d'habitude, un grand gâteau, trois cents personnes que la caméra balaye... Je reconnais tout le monde. De Gainsbourg à Kristeva, de Dispot à Pauvert ! Gabrièle Lazure, Peyrefitte, Luchini, Kahn, Emilfork, Desproges !... Et Bob là trônant au milieu avec Catherine, grand manitou... Polac passe de groupe en groupe et intercale dans ses petites interviews des extraits des plus chaudes émissions. Je revois avec plaisir Choron s'énervé légitimement... Ah ! C'est trop con ! Si j'avais su, je téléphonais à Siné pour venir... Ils sont tous là ! Merde ! Une occasion formidable de jeter mes hameçons. Au bout d'une demi-heure d'hésitation j'arrive à convaincre Hélène de s'habiller illico... Elle m'engueule de ne pas y avoir pensé cet après-midi, de ne jamais rien organiser. Tant pis ! Pas une minute à perdre ! On fonce !²⁰ »

Nabe ne fait pas de différence entre le poste de télévision, ce qu'il diffuse, et son propre destin concret, présent, et même futur. Voir l'activité de l'autre côté de la caméra lui donne envie de traverser l'écran parce qu'il s'y projette lui-même, et les éventuels bénéfices que cela pourrait avoir sur sa future carrière, alors plutôt que de fantasmer, Nabe, exactement comme sa littérature en témoigne toujours, fait plier le destin et se débrouille pour que la réalité colle à ce qu'il s'en imagine : il se prépare et fonce sur le plateau. Là-bas, il décrit son plan, ni préparé ni aidé de pistons ici ou là, pour s'arranger des contacts et des télévisions à venir :

« Au bout de vingt minutes, on déboule aux Buttes-Chaumont (...) Une hôtesse de la cohorte de Catherine nous promet de venir nous chercher... Presque à la fin de l'émission, nous entrons enfin. On croise Arlette Laguiller, souriante comme une pucelle, et on survient dans la cohue. Ça continue à filmer, mais je crois que nous ne sommes dans le champ. La foule et dense. Gainsbourg me regarde en rigolant avec Bambou, complètement défoncée, qui ne reconnaît

20 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 419

même pas Hélène, son ancienne copine (1977)... La kermesse s'achève : beaucoup de convives se débinent. Pauvert a disparu, vexé par l'accueil de Cabu qui lui a reproché publiquement sa collaboration à *Magazine Hebdo*. Siné me reçoit très bien et me parle tout de suite de *Vertiges*. Ça sort lundi. Il faut que j'y travaille. Je lui file une copie de mon *Billet doux* et je vais embrasser Catherine. Elle est extrêmement chaleureuse. J'ai bien fait de venir. Nous allons saluer Sollers qui tient à me présenter Catherine (...)

— C'est elle, Marc-Edouard ! C'est Catherine qu'il faut voir ! Elle a tous les contacts possibles pour vous ! Tout Paris dans sa poche ! Plus que moi, pape dérisoire...

Catherine me prend ensuite à part et m'explique.

— Tu vas voir... On va faire plein de choses... On va aller doucement... Laisse-moi faire... Comme si on ne se connaissait pas ! Je sais que tu écris des trucs fantastiques... Si tu voyais comme ils viennent me brouter dans la main ! Ça me fait marrer... Alors nous, chut ! Motus et stratégie ! Appelle-moi mardi... Il y a bientôt une émission possible.

Je remercie le ciel de ma nature que les circonstances en soient ainsi. J'aurais pu, en deux ans, demander un piston à Bob ou à Catherine. Qu'elle ait entendu parler de moi par l'intermédiaire d'autres (surtout Sollers) est tout à mon honneur. Je suis patient, tenace, anti-intrigant : c'est toujours ça qu'on en pourra jamais me reprocher.²¹ »

L'Écrivain, l'homme qui écrit, prend le pouvoir sur le téléspectateur. Ce sont les personnages qui étaient dans l'écran qui deviennent spectateurs de Nabe qui déboule. Lui, il les regarde en chair et en os comme s'il n'y avait aucune différence. Ils ne sont pas plus incarnés l'écran disparu. En une ligne, nous passons dans les coulisses, celles de l'émission, celles de l'esprit de l'auteur, et celles du milieu éditorial. Trois ou quatre mois après cette soirée et la promesse de Catherine, la femme de Siné, va porter ses fruits : Nabe passe enfin à la télévision et il écrit tout :

« Samedi 22 septembre [1984]. C'est l'heure. On arrive aux Buttes-Chaumont. Ça fait vraiment "salle d'attente", grand lycée au jour du bac, hôpital glacial. Tout le monde se regarde en chiens de faïence autour d'un honnête buffet à l'intention des affamés. L'émission commence à vingt-trois heures. Je répète Druillet, Vuillemin, Philippe de Saint-Robert, le professeur Martinet, Hugo Pratt, Patrick Rambaud, Hector Obalk et Régis Jauffret, un copain de Lafesse... Polac nous salue tous. Catherine est affairée. On embarque d'abord les invités : Hélène suit le troupeau... Les "vedettes" sont ensuite installées à des places désignées, sur le plateau. Décor de vaisseau spatial. C'est la répétition. Polac fait un petit speech. Tout le monde essaie de se décontracter. On se croirait au service militaire. Je suis en face de Jean-Paul Le Pers, sur une petite table à la droite de Polac. Madame Nabe derrière lui juste dans la mire. Pour essayer les micros, chacun à leur tour de rôle doit dire une phrase. Les uns après les autres se présentent. Quand ça arrive à moi, je dis : "Tout condamné à mort aura la tête tranchée." Les cœurs battent sec. Les écrans annoncent la pub, puis la speakerine, puis enfin le générique...²² »

La scène ressemble à la précédente, sauf que cette fois-ci, Nabe sera acteur. Il sera là, en tant que Nabe. Terminées les télévisions où Nabe ne faisait qu'accompagner son père à la guitare pour des prestations de jazz. Nabe offre à voir plus que l'écran : ce qui s'y cache, jusqu'aux secrets des invités, leurs relations entre eux, les détails chronologiques...

21 Marc-Edouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 420

22 Marc-Edouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 609

Nabe, comme par intuition, qu'il transformera bientôt en véritable ouvrage (*Coups d'épée dans l'eau*), retranscrit quasiment la totalité de ce qui se déroule sur le plateau et que les téléspectateurs pouvaient, et même ce qu'ils ne pouvaient pas, voir :

« C'est parti. Papotages d'usage. Revue de presse. Explication du thème débile : "Astérix contre la Joconde"... Puis interview des jeunes lycéens sur leurs goûts. Intervention de Régis Jauffret. Puis Druillet. Ça ronronne depuis le départ. C'est là que je surviens. Debout apostrophant la cantonade.

— Quelle indigence ! Allons-y le neuvième art, le dixième, onzième, la B.D., le rock, la pub ! Finis la littérature, la peinture, le jazz ! Quoi de plus que le hard-rock ? Vive la kalachnikov ! Toute une tirade très approuvée par Polac qui se met immédiatement de mon côté. Il me présente tout de suite, une perche majestueuse.

— Marc-Édouard Nabe, vous écrivez un livre...

— C'est fait. Il sort le mois prochain chez Bernard Barrault, le seul éditeur courageux de France.

— Quel en est le titre ?

— *Au régal des vermines* !²³ »

Ça y est, l'auteur Marc-Édouard Nabe est officiellement né à la télévision. Il vient de lâcher le titre de son livre. Nabe retranscrit également les dialogues exacts des diverses interventions, comme pour faire comprendre ce qui est si souvent oublié : ce qui existe dans le poste de télévision existe dans la réalité, et les personnes qui parlent sont bien réelles, individuelles, toutes avec leurs intériorités qui doivent alors se rejoindre presque factivement. Nabe cherche à donner vie à la télévision, à la dépasser par la page qui prouverait alors qu'elle est peut-être plus fidèle à la réalité que l'image, comme si les mots, une fois digérés, écrits, pouvaient dépasser tous les autres sens du direct : la vue et l'ouïe, principalement. Ce qui, pour Nabe, semble faire exister un moment, c'est sa littérature plus que le moment lui-même.

« Rumeurs dans la salle comble. Mais c'est à Druillet que j'en veux surtout. A son invraisemblable vulgarité, ses bagouzes, son cuir noir, sa dégainée de sous-superhéros spatial. Je veux lui claquer le clapet sur Flaubert dont il est très fier d'avoir massacré *Salammbô*. Il s'énerve. Je lui balance : "Si Flaubert voyait tes illustrations, il te casserait la gueule. Lui qui écrivait pour *effacer les images*... Tu as pris *Salammbô* pour un scénario de B.D. !" (...) Le plus surprenant, c'est Vuillemin à qui la parole est donnée : sorte de travelo de Cro-Magnon, les cheveux en pièce montée dégringolante, peau de léopard, chemise de mousquetaire, chaînes partout et un air doux d'humble fillette botticellienne...

— Je suis d'accord avec le monsieur qui gueule là-bas. Je fais de la B.D. d'accord mais je reconnais que c'est de la soupe. Ça ne va pas loin. Quand je lis Barbey d'Aureville ou Shakespeare, je vois la différence...

Au bon moment, comme un couperet, je laisse tomber : "Il est très bien ce type-là !" Je ne le connaissais pas et il s'en ira très vite dès la fin de l'émission avec le pauvre Druillet, mais à la stupéfaction générale, c'est entre Vuillemin et moi que la complicité est le mieux passée sur le plateau (...) ²⁴ »

23 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 609

24 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 610

Ce passage aussi est intéressant en cela qu'il nous éclaire non seulement sur de futurs grands sujets de polémiques de l'auteur mais surtout parce qu'il nous laisse voir sa rencontre de laquelle naîtra une grande amitié productive, celle avec Vuillemin. Vuillemin collaborera beaucoup avec Nabe, que ce soit dans des journaux lancés par Nabe, ou pour illustrer carrément un ouvrage entier, comme il le fera pour les contes de Nabe publiés dans son livre *K.-O. et autres contes*. C'est également ensemble qu'ils participeront à un film sur le professeur Choron, leur mentor commun.

« En me retournant pour surprendre un regard encourageant de Catherine, je la vois me lancer un geste de “mollo mollo” qui me coupe les jambes. J'avais été jusque-là très bon, il ne fallait pas gâcher le boulot. J'ai un “livre à vendre” dans un mois me dira-t-elle à la fin. Assez violent pour séduire et pas trop pour me griller. Petit jeune homme radical en costume cravate. Gringalet sulfureux. Elle se montre ravie : “Tu as été grandiose.” (...) Congratulations dans tous les sens. J'ai la sensation d'avoir réussi l'impact (je le vois à tous les visages qui s'éclairent), mais le geste de Catherine ne m'a pas permis d'envahir *toute* l'émission. Pour une première fois, sans en avoir ni trop dit ni trop fait (j'ai perdu mon micro en pleine colère), j'estime la mission très honorablement remplie : je me réserve les grands jeux aux kermesses plus héroïques, pour le corps à corps avec mon livre. D'après Polac et Catherine, Pivot va fulminer de ne pas m'avoir découvert.²⁵ »

Nabe cherche une validation quant à sa prestation. Il la cherche auprès de celle qui a fait qu'il a été invité. C'est un élément qui ne peut qu'échapper au téléspectateur mais que l'honnêteté de la littérature de Nabe dévoile : son comportement lors de ce premier passage, et le calme relatif qu'il a su retrouver au cours de l'émission, il le doit à un regard. Euphorique, peut-être même naïf, Nabe est content de sa prestation, et est alors encouragé pour en faire vite une seconde qui sera encore plus passionnante puisqu'elle va permettre de constater non seulement une fois de plus les rouages des émissions depuis le cerveau d'un invité, et d'un invité écrivain, mais surtout le décalage possible entre le sentiment sur un plateau, la prestation qu'on pense faire, et le résultat à l'écran, le résultat dans l'imaginaire du public. Cette deuxième émission, elle sera de nouveau chez Polac, quelques mois après, sur le même plateau. Avant de décrire l'émission, Nabe écrit le coup de fil qu'il a avec Catherine, sa liaison vers la télévision. Elle le met en garde contre ses excès, ils discutent stratégie, rôle, comme un comédien et son coach. Nabe compte y annoncer son livre et y faire sonner du Bloy dont il prendra, en secret, un grand poster pour le sortir en direct. Et puis vint l'émission, la seconde, donc :

« Je commence à hurler sur le dissident, la fausse poésie, Borges qui attend depuis vingt-cinq ans le prix, Eluard qui n'est qu'un zéro, etc. Je chante même les quatre premiers vers de *Règlement*, ça c'est de la poésie ! Polac, goguenard, me fait rasseoir (...) J'interviens à chacune des énormités qui sortent de cette critique maladroite. Vexant et cynique, par petites lames amusantes, jusqu'à exploser encore. Évidemment, je suis le dernier. Les aiguilles ont tourné. On me bâcle... Heureusement que je le dis : “comme par hasard deux minutes pour parler du plus grand écrivain présent sur ce plateau : LÉON BLOY !!!” Je crois que le coup de la photo est raté. La caméra n'a pas suivi : il a fallu que

Polac me la prenne des mains et la présente plus proprement. Au moins, on a pu voir sa gueule de bouledogue en flammes. Je n'ai pas pu dire le dixième de ce que je voulais : juste quelques bribes et j'ai lu deux passages de *La Femme pauvre*. J'ai du mal à poser calmement le problème : l'impact est là mais on n'aura vu qu'un type se lever, lire trois phrases, une photo surgir dans un tremblement de terre. Rien en tout cas de ces commentaires composés bien scolaires et efficaces avec lesquels les analyses se branlent. Fin.²⁶ »

Nabe a cette fois-ci laissé sa fougue l'emporter. Il s'est lâché et à la fois se sent immédiatement frustré. Pour avoir fait une seule fois une expérience similaire, je ne peux que le comprendre : la télévision a cette espèce de pouvoir à tasser les propos, le temps, les gens, les envolées. Nabe ne s'en rend pas encore compte, mais ce qui fera ce qu'il est devenu c'est justement la force qu'il a, assez unique, à lutter contre ce maudit pouvoir. Toujours est-il que sur Bloy, Nabe pense avoir raté son coup, et c'est Polac qui va le rassurer :

« Polac effacera mes regrets en m'affirmant que le message est bel et bien passé. Moi, je voudrais toujours faire mieux. La diffusion tranchera. A l'écran, la confusion s'organise, au détriment ou à l'avantage des protagonistes. C'est l'intérêt même de cette émission : la dérive surprenante des discours, les collisions psychologiques, les démembrements et les agglutinations : mots, grimaces, venins, gestes, rires flottent en hirsutes branchages sur la surface d'un instant immortalisé *sur place*. C'est très curieux. Il faut beaucoup de concentration pour glisser sa personnalité toute entière dans la première faille venue. Ah ! Que la télévision est compliquée...²⁷ »

L'expérience rentre pour le jeune auteur qui découvre la bête médiatique, et ce qu'il va surtout falloir puiser en lui-même pour en devenir une, de bête médiatique. Il est déjà lucide sur la machine à broyer, sur la difficulté à transposer sa personnalité dans l'écran. Il comprend ce que le téléspectateur n'imagine pas : la télévision est réellement un théâtre, un jeu, un jeu de flashes, de séquences, où il faut avoir le talent de parvenir en quelques dizaines de secondes, au moment opportun, de sortir la phrase, avec la bonne intonation et le bon look, pour faire passer à la fois la totalité du message qu'on veut faire passer mais aussi l'essentiel de la personnalité qu'on veut faire connaître. Mais le plus intéressant est la façon dont il conclut cette journée dans son écrit et qui résume cette pensée :

« Pour un écrivain aujourd'hui, c'est le problème central. Si je n'arrive pas encore à badigeonner l'espace-temps de mes grandes tirades passionnées, je parviens toujours à me *faire ressembler*, grâce à mes saillies, brèves et cinglantes. C'est très intéressant de voir comment chacun échafaude une stratégie que la vitesse même du médium fait écrouler. Mon instrument télévisuel est désormais une mitrailleuse légère et ironique de ponctuations venimeuses. On n'a pas eu encore l'occasion d'apercevoir les rubans de mon monologue, associé plus ou moins comme je l'étais aux autres perturbateurs. Il ressortira que je suis un étrange type et chic petit jeune homme agressif et négatif, frénétique, qui n'aime que Bloy et Céline. Même si c'est une petite partie de l'iceberg, comment ne me réjouirais-je pas si quelques *Titanic* commencent à s'y buter mortellement ?²⁸ »

26 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 666-669

27 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 668

28 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 669

La grande question est immédiatement posée : l'écrivain et sa figure, si multiples, profonds, flous, vastes, lents, éternels, qui doivent faire face au médium le plus écrasant, rapide, unique, direct, cette incompatibilité à essayer de réconcilier. Nabe a conscience du jeu d'équilibriste, et grâce à sa discussion avec Polac et un peu d'auto-persuasion, il sort finalement relativement heureux, et rincé, de cette émission. Il s'est montré, il s'est lié à Bloy et Céline, il a laissé voir un jeune homme original, drôlement habillé, rebelle, mouvementé, agressif comme il le dit, et c'est peut-être très bien comme ça. La télévision c'est une quatrième de couverture pour toute l'œuvre d'un auteur ! Sauf qu'après la description de la télévision regardée et puis de celle vécue, il faut boucler la boucle, et regarder la télévision qu'on a vécue pour écrire alors cette auto-analyse. Une semaine après, c'est la diffusion – l'émission étant enregistrée dans les conditions du direct seulement :

« Samedi 10 novembre [1984]. - Très grande déception à la diffusion de l'émission. Je prends un sacré coup sur la nuque. Je me trouve très mauvais. Petit garçon fébrile sans voix, incapable d'aller jusqu'au bout de sa tirade, insignifiant, laid, glabre, à la fois trop poli et trop méprisant : j'ai l'air de demander l'autorisation d'être agressif ! Je ne suis pas encore arrivé à maîtriser la technique : ma diction est convenable mais je ne parviens pas à trouver l'espace, à éclabousser l'auditoire... Péchés d'orgueil giflés ! La télévision ne pardonne pas : c'est un instrument extrêmement dangereux. Les anciens ne connaissaient pas leur bonheur d'être privé de télé. C'est une épreuve de plus pour les derniers écrivains : nous devons aujourd'hui nous doubler d'un médiaïste archiprofessionnel... Cette boîte diabolique a ses mystères (...) Plus qu'une solution : en faire, en faire, progresser, s'améliorer jusqu'à démonter cette saloperie.²⁹ »

La perception de l'auteur et de l'acteur médiatique s'écroule : ce qu'il imaginait, ce qu'il pensait avoir vécu, ne tient pas à l'écran. La télévision lui paraît montrer autre chose. C'est alors un jeu à miroirs infinis qui s'active dans l'esprit de l'écrivain : que croire ? Nabe en revient même à douter, et à revenir à la pensée originelle de la question ; lui aussi évoque également, par sous-entendu, le confort potentiel des anciens écrivains qui n'ont pas eu à se la poser, la question. L'écrivain doit aujourd'hui se dédoubler, et être écrivain ne suffit plus, il faut également savoir jouer à l'écrivain. La fascination de Nabe pour la télévision ne s'estompe pas mais se modifie : elle devient dorénavant comme une obsession personnelle puisqu'il ne se contente plus de la regarder. Il veut la travailler, comme un sculpteur sa pierre. La fin de sa tirade écrite est peut-être primordiale, comme toute cette journée quand on prend du recul, sur tout le destin d'écrivain de Marc-Édouard Nabe :

« Il faut dire que j'attendais trop de *Droit de réponse*. Ce jeu de ricochets ne sied pas à mon égocentrisme... J'ai meilleur espoir pour une prestation plus calme, un vrai *dialogue* où je pourrais m'expliquer. Chez Polac, nous sommes tous des volatiles lâchés dans un *débat* en friche. C'est le sujet qui est souverain : pas les hommes. Parmi les centaines d'invités, aucun n'a réussi à développer sa personnalité au milieu des jacassements frénétiques. Et surtout

29

Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 678

pas moi ! Moi qui suis encore un des moins timides, des plus frondeurs !... C'est ingrat et décevant. L'ambiance du plateau déjà n'est jamais fidèlement retransmise (...) moi je n'ai rien dit d'essentiel : mes petites piquêtes sont vaines et mon dernier chœur sur Bloy que je pensais raté reste le meilleur de ma "performance". Tout est inversé à mon détriment. Quelques belles photos ne suffisent pas à me rassurer. Je ne vais pas me jouer la comédie. Hélène est bien d'accord. Mon père trouve par contre excellent mon exposé Bloy où "pas un mot n'est à changer" et qui a eu le précieux avantage de finir l'émission... Rachitiques consolations... »

Ça sent la déprime chez Nabe, et pourtant Marc-Édouard est probablement l'être humain le moins sujet à la déprime qui rend amorphe, celle qui amène l'ennui, les bras baissés, la disparition de la force, il est au contraire une force de la nature, une anomalie d'énergie, et ici ce n'est pas de la tristesse ni du renoncement qu'on sent naître mais comme une rage et un désir de vengeance, ou plutôt de rédemption, de domination de l'adversaire qu'est la télévision. La prochaine émission que Nabe fera après ce passage qui lui reste coincé dans la gorge, ce sera la fameuse émission de Pivot, celle où Nabe poussera ses cris les plus mythiques, celle qui l'immortalisera dans le monde littéraire médiatique et qui permettra, d'une façon assez étrange, à toute sa carrière d'avoir à la fois un énorme boulet à la cheville autant qu'une base arrière solide... Peut-être que sans ces expériences chez Polac, le Nabe d'*Apostrophes* n'aurait pas existé, et il est certain que sans le Nabe de Pivot, celui d'après, l'écrivain même, aurait été différent. Nabe prendra très à cœur, et comme une vraie consolation, le mot de son éditeur quant à l'émission lorsque celui-ci lui dit (page 681 de *Nabe's Dream*) : « Si cette expérience vous a fait écrire cinq pages de plus dans votre journal, elle était indispensable ».

Avant de se lancer sur le chemin d'*Apostrophes*, il faudrait, pour mieux encore comprendre la position de Nabe, jeune écrivain, vis-à-vis de la télévision, voir comment s'y prenait l'un de ses contemporains, entre la génération Nabe et la génération Sollers : Philippe Muray. Muray est en train de devenir, en particulier dans les petits milieux jeunes de droite, ceux menés par les Eugénie Bastié et les autres du *Figaro* et d'ailleurs, catholiques du nouvel âge, une sorte de symbole, d'étendard étrange, un peu comme l'a également été le pauvre Péguy. Ils reprennent tous ses critiques du monde occidental moderne, son *homo festivus*, pour lui faire dire tout et souvent n'importe quoi, et parfois même essayer de cacher, parce qu'ils sont aveugles, ce que Muray sous-entendait réellement, et la profondeur imaginaire qu'il donnait souvent à ses trouvailles. Sur la télévision, c'est assez caractéristique ! Entre 1991 et 1993, Muray a tenu dans *L'Idiot*, journal dont Nabe était un membre très important, des sortes de chroniques, de critiques, de télévision, dans lesquelles il revenait sur ce qu'il avait vu la veille et ce qu'il avait à en dire. De numéro en numéro, cela donne une collection assez importante de ces textes. Tout a été regroupé dans l'ouvrage *Essais* publié en 2010, après sa mort.

« Publiés d'octobre 1991 à février 1994, les vingt-huit textes brefs qui suivent ne sont qu'en apparence des "chroniques de télévision" : ce sont, en

vérité, des “scènes de la vie télévisuelle”, puisque cette dernière a dévoré, depuis longtemps maintenant, toutes les réalités humaines précédemment existantes. On chercherait en vain, dans ces articles, une “analyse sérieuse des médias” : bien au contraire, ils n’ont été écrits que pour le plaisir de noter avec régularité les progrès de la décomposition de ce dernier lien collectif et abusif.³⁰ »

Murray s’en défend, mais ce sont pourtant bien des chroniques, dans lesquelles il livre, systématiquement, une vision très pessimiste, toujours pour noter ce qu’il n’a pas aimé, ce qu’il trouve mauvais, avec un fond assez vu d’idées sur la consommation, la mondialisation, etc., comme s’il faisait l’effort – à moins que ça ne soit un automatisme total – de ne voir que ce qu’il voulait voir. Ces textes sont amusants, et pourraient passer, pris seuls, pour des pastilles ironiques et piquantes, mais c’est la lecture suivie, de la totalité, qui finit par étouffer, par donner un sens, par montrer comment Murray vivait vraiment la télévision. C’est long, et il m’avait été reproché de citer trop longuement sans commenter, mais c’est justement ici ce qui renforce l’impression, alors on se le permet :

« La télé est un long fleuve pénible au bord duquel, si on reste longtemps assis, on peut voir repasser, à intervalles d’ailleurs de plus en plus rapprochés, tous les chiens crevés de ce qui se prétend l’actualité.³¹ »

« Mort du sexe ? Oui, on dirait que cette fois ça y est, c’est terminé. Du moins est là le lieu commun dont le charlatanisme télévisé entreprend d’intensifier la diffusion (en l’authentifiant rétroactivement par le stéréotype tout à fait abusif de la prétendue “libération sexuelle” des années 60-70) (...) La guerre des sexes continue, sans doute, mais à sa façon, comme le reste, un peu comme les “guerres propres” sont supposées prendre la relève, aujourd’hui, des anciens conflits. La télévision, par conséquent, y est comme chez elle. Elle enfonce sa sonde dans ce désastre mou comme si elle l’avait inventé. Le grand déballage terminal des intimités a commencé. Mais il se fera sans autre obscénité que médiatique, nous pouvons dormir tranquilles : il n’y a plus aucun linge sale, vraiment sale, à étaler.³² »

« Qui ose traiter d’ignobles l’émission “Perdu de vue” et ses inventeurs ? Qui se scandalise de cette atrocité ? Pourquoi tant de haut-le-cœur ? Mais il est dans la logique même des choses, ce petit joyau de TF1 ! Mais c’est le tranchant parfait de l’Ordre nouveau de son racket par le sourire, de sa dictature de douceur. En insultant cette émission, c’est le Show lui-même qu’on attaque. Et le Show, je ne le répèterai jamais assez, est hanté par les absents comme les religions d’autrefois l’étaient par le péché ou par le diable.³³ »

« Ça y est, c’est fini, le spectacle est mort ou va mourir, même si personne ne veut le savoir. Il agonise sous nos yeux, il est en train de s’étouffer, et pas de pitié, à l’inverse de Dieu pourtant selon Nietzsche (...) Le spectacle est mort, il n’y a plus de télé-au-delà, tout est permis, voilà une grande

30 Philippe Muray, *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1072

31 Philippe Muray, « D’Est en Ouest rien de nouveau », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1076-1077. Publié dans *L’Idiot international* n°69, 1991

32 Philippe Muray, « Linge sale », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1079-1080. Publié dans *L’Idiot international* n°71, 1991

33 Philippe Muray, « Un enfer pavé de retrouvailles », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1081-1082. Publié dans *L’Idiot international* n°73, 1991

nouvelle. Et la France, une fois de plus, est exemplaire. Tomber en zappant sur le grésillement sidéral de la Cinq, entre deux naufrages à paillettes sur les autres chaînes, c'est un peu comme d'apercevoir en négatif le frissonnement du Créateur absent au fond du trou de la couche d'ozone.³⁴ »

« Je suis très déçu par Arte, j'espérais plus d'arrogance. Pour le moment, cette chaîne n'est qu'un tout petit ennui qui se traîne et dont il serait superflu de chercher à s'indigner. Son apparition s'annonçait comme le télé-événement le plus ringard de l'année, ce n'est qu'un épisode de plus de la dégringolade feutrée du spectacle décidément touché à mort.³⁵ »

« La télé mise à nu par ses télécrates mêmes ? Le faux dévoilé par les faussaires mêmes ? Ce serait joli, ce serait rigolo si tous les lemmings de Show à l'agonie décidaient de se suicider après avoir fini en beauté en déchaînant contre le Show des flots d'imprécations. Mais nous n'en sommes pas là. Si la mode maintenant, dans les médias, est d'insulter les médias, c'est sur les médias n'ont plus que cette parade. Puisque le charme est rompu, autant l'achever soi-même.³⁶ »

« Mais c'est de la télé sur la télé, rien d'autre, du spectacle dans le spectacle, et qui ne parle que de lui-même, jusque dans les titres apeurés de ces émissions. Il fallait bien qu'on y arrive, à ce moment vertigineux où la télé se regarderait faire de la télé, faire de la télé, faire de la télé, faire de la télé, jusqu'à en mourir.³⁷ »

« Il n'y a plus grand-chose à dire de la télévision elle-même. La critique de ses programmes inapprochables, de ses émissions atroces et de ses vedettes éculées a fait son temps. Qu'il existe encore quelque chose, sur l'écran, lorsqu'on appuie sur le bouton, est déjà presque une surprise en soi, une découverte insolite et cocasse. Toujours là, alors ?...³⁸ »

« La télévision ne consent plus à exhiber que ce qu'elle a fait disparaître corps et biens. Arts, civilisations, écrivains, chanson, cinéma, musique, on n'en finirait pas de dresser le répertoire complet de ce qui n'est plus : c'est tout ce qui monte jusqu'aux écrans. Et tout ce qui est encore un peu vivant, vous n'en verrez pas l'ombre. Mourez, nous ferons le reste, tel est le slogan des médiateurs.³⁹ »

Les extraits se succèdent pour toujours se ressembler. Ces analyses ont leur place et leur importance, parce que les discours sur l'époque sont toujours précieux. Cependant il est difficile à l'aune de cette écriture de ne pas constater la singularité, quoi qu'on en pense, de celle de Nabe. Muray se cloître dans une intellectualité d'observateur, où l'humour véritable, personnel, n'a pas sa place, et qui avec le temps ressemble de plus en plus, il faut le dire, au cliché malheureux du réactionnaire. Rien ne trouve grâce à ses yeux et il ne trouve rien d'intéressant à la télévision, jamais. La télévision est accusée

34 Philippe Muray, « Le spectacle est mort », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1090-1091. Publié dans *L'Idiot international* n°79, 1992

35 Philippe Muray, « Un mausolée pour Arte », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1097-1098. Publié dans *L'Idiot international* n°84, 1992

36 Philippe Muray, « La télé mise à nu par ses télécrates mêmes », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1100-1101. Publié dans *L'Idiot international* n°86, 1993

37 Philippe Muray, « Critique de la télé pure », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p.1101-1102. Publié dans *L'Idiot international* n°87, 1993

38 Philippe Muray, « Sous l'œil des vigilants », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p. 1107-1108. Publié dans *L'Idiot international* n°91, 1993

39 Philippe Muray, « La beauté du diable », *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010, p.1110-1112. Publié dans *L'Idiot international* n°93, 1993

d'avoir tout tué, y compris la littérature. Contrairement à ce qu'il affirme, il fait bien une chronique de la télévision : chaque semaine, il évoque une émission qu'il a regardée et qu'il n'a pas aimée, n'emmenant jamais son lecteur sur le terrain de ses moments favoris. Muray est un écrivain qui ne trouve rien de bon dans la télévision. Et il n'est pas hilarant de ses flingages contrairement à un Patrick Besson qui sait, lui, le faire. L'illusion persiste sur quelques articles mais quand on les lit tous, c'est un sentiment de fatigue et une impression de systématisme qui s'installe. C'est à se demander s'il ne pense pas la télévision que comme consommateur. C'est en ce sens qu'un Nabe si varié, frondeur, enquêteur, fouilleur, enthousiaste parfois, déprimé d'autres fois, donne une grande impression de vie, de curiosité, de jeunesse. Chez Muray on est très loin d'un Nabe qui raconte comment il est allé jusqu'à se créer une relation amoureuse et sexuelle, autrement dit trouver une maîtresse, par l'écran de télévision ! Muray regarde l'écran, tristement, Nabe y pénètre en jouissant. En effet, dans *Alain Zannini*, Nabe dévoile comment, par défi lancé par Hélène sa compagne, Nabe va faire de Diane Tell, la chanteuse, son amante :

« Diane par exemple, ma première vraie maîtresse, je la voyais toujours en train de baiser un fantôme, moi. Diane... Oui, la célèbre chanteuse canadienne (...) Quel ouragan ! Contrairement à d'autres (ne suivez pas mon regard, c'est trop tôt), elle n'avait pas traîné : trois jours, il lui avait fallu ! (...) Elle m'a d'abord lu. « Dès la première page de ton Journal, j'ai eu envie de toi ! » Ensuite, Diane est passée à la télé (...) L'inanimatrice de l'émission demanda à Diane ce qu'elle lisait : « Nabe ! » Hélène (qui se refusait « inexplicablement » depuis cinq semaines quand même) était avec moi devant le petit écran quand je suis tombé en zappant sur cette interview déterminante pour nous tous. « La voilà, ta maîtresse ! ricana-t-elle (...) Vas-y, si t'es si fort !... » J'y suis allé. Et je n'ai même pas eu besoin d'être fort. Rien que d'y repenser, là, sur mon banc incendié par le soir tombant à Patmos, je bandais ferme.⁴⁰ »

L'énergie de Nabe et son absolutisme artistique le font se saisir de la télévision comme d'un objet de fascination, d'études, d'intérêt, comme un scientifique observe et aime ses petites molécules, sauf que Nabe va plus loin encore, et parvient parfois à se transformer lui-même en molécule pour mieux pouvoir écrire sur la faune environnante. Sa névrose sur la réalité, son obsession à la maîtriser, à la comprendre, et à la faire correspondre à son propre esprit, parvient à relever le défi de la télévision, et à y entrer totalement. De cette fascination qui stimule, et qui n'est malgré tout jamais totalement naïve ou bêtement enthousiaste, qui sait parfois aussi bien se déprimer, se critiquer, se freiner, se peiner, se dégoûter, Nabe va en tirer une motivation à se mouiller, à mettre sa peau sur la table, et à améliorer sa présence télévisuelle, peut-être avec une fougue qui dépasse l'entendement. Tout cet intérêt de l'écrivain, depuis toujours, et en particulier à la veille de la publication de son livre va faire monter en lui, comme une soif, une lave de justice, de haine, de colère, de passion, d'ambition, finalement en symbiose avec son premier livre *Aux régals des vermines*, et il va se laisser exploser télévisuellement comme un volcan : c'est *Apostrophes*.

40

Marc-Édouard Nabe, *Alain Zannini*, Monaco : Éditions du Rocher, 2002, p. 176

« Dimanche 24 février 1985. - [...] Plus le livre se lira, plus mon image vraie se rétablira : c'est la lecture du livre qui effacera l'*Apostrophes*.⁴¹ »

Si seulement tout avait été aussi simple...

2. Une stimulation jusqu'à l'euphorie du suicide

« Vendredi 8 février [1985]. Pour *Apostrophes*, le compte à rebours est commencé. C'est quand même malheureux qu'un écrivain puisse redouter cet examen de bac pourri ! Ce siècle se perdra par sa télé de merde. J'ai peur, oui j'ai peur mais je méprise ma peur et j'attends chaque jour qu'un souffle de gaieté désinvolte la balaye...⁴² »

Plus qu'une semaine avant l'examen final, l'émission mythique de Nabe, le 15 février 1985. On voit que l'écrivain, qu'on a pourtant constaté volontaire, passionné, stimulé et curieux, est ici non seulement défiant face à la télévision, en colère presque, et puis même carrément apeuré. Il s'agit de l'une des rares occurrences dans les milliers de pages écrites par Nabe où il avoue ressentir pour lui-même, égoïstement, le sentiment de peur. D'ailleurs, il ne l'assume pas si longtemps et préfère repartir de plus belle. *Apostrophes* va être le tournant de la vie de Marc-Édouard Nabe, de sa carrière d'écrivain. La vie de l'écrivain bouleversée par la télévision, personne ne le symbolise mieux que Nabe ! Littérairement, Nabe va en rendre compte de bien des manières, qui seront détaillées, mais avant tout, il va prendre sur le vif toutes les impressions de son vécu de cet instant dont il ignore encore tout l'impact. Les préparatifs, l'émission et l'analyse à chaud puis, des années plus tard, le recul analytique et face à la vidéo (*Coups d'épée dans l'eau*), pour finalement y revenir carrément vingt ans après dans une lettre ouverte à Michel Houellebecq dans laquelle Nabe résume son destin d'écrivain à part (*Le Vingt-septième livre*) dans une sorte de longue auto-analyse qui aurait fait un excellent mémoire !

Deux jours avant de passer à la casserole, Nabe va rendre visite à son éditeur, celui qui, ça y est, a enfin publié le *Régál des vermines*, pour y faire un peu de cuisine médiatique et éditoriale :

« Mercredi 13 février [1985]. - [...] Barrault me cuisine pendant trois heures pour savoir ce que j'ai l'intention de dire vendredi. On répète tous les scénarios. Les questions épineuses sont triées soigneusement. Je m'amuse à effrayer mon éditeur. Il cache mal son malaise et tente de *persuader* le fou de renoncer au suicide. On rigole ! Je n'ai peur que d'une chose, c'est de m'énerver. Barrault redoute Roberts et Sportès, il tient absolument à ce que je signale que j'écris mon *Journal Intime* tous les soirs, que j'échappe à toute politique... On pignoche sur les perfidies éventuelles. J'espère que j'aurai le temps de tout sortir. Quelques arguments sont clouants... On verra. *Inch'Allah* !⁴³ »

41 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 854

42 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 678

43 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 818

Beaucoup est déjà présent de la mythologie qui va se créer alors que nous sommes deux jours avant ; c'est passionnant de voir se construire un destin, comme dans une grande tragédie, dont on sait que rien ne pourra le modifier. Nous connaissons la fin mais le chemin est plein de suspense. Nabe tombe dans un piège, à mon avis, celui dans lequel on tombe tous un jour : l'excès de préparation. On pense, par erreur, et il l'avait pourtant déjà compris, qu'on peut préparer une télévision comme un oral ou un examen, comme une conférence. C'est évidemment faux : le présentateur est quasiment toujours un ennemi, il y a des adversaires, le temps passe vite, on est filmé, placé, coupé, tout se bouleverse. L'éditeur est en plein « malaise » alors que Nabe évoque déjà l'idée du « suicide ». C'est énorme ! Dire que Nabe avait peur de s'énerver et que ça le conduise au suicide... Mais tout se bouscule, l'émission est là, et Nabe va la retranscrire entièrement, totalement, dans son journal, de la préparation juste avant au départ ensanglanté, l'œil détruit par le poing de Benamou. C'est d'ailleurs sur cette page que se termine le premier tome de son Journal. La suite ne paraîtra que deux ans après, en 1993 :

« Vendredi 15 février [1985]. - Lentement je me prépare pour *Apostrophes*. Hélène, qui préfère ne pas venir, me bichonne. Je suis beau comme un astre quand j'arrive chez Barrault vers dix-neuf heures (...) Drôle d'ambiance dans le bureau désert où je vide ma peur et chauffe mon énergie. Ça me rappelle certains moments d'acteurs ou de boxeurs avant l'orage, cette onde de loge...⁴⁴ »

L'astre Nabe, autant dire celui au nœud papillon, se prépare, et c'est bien à un combat de boxe qu'il va se livrer. Un combat où les gants sont les mots et où le résultat est une carrière.

« Nous prenons place. Les photographes arrosent alcaponiquement le plateau. Je suis entre Vergne et Tabary qui me glisse : “Je ne vous voyais pas comme ça du tout !” À la gauche de Pivot, face à Roberts et Sportès. Pivot me demande vaguement si c'est bien moi qui étais chez Polac, puis s'en va plaisanter avec Sportès et Roberts sur le feuilleton précédent, vantant *Dallas*, commentant tous les trois en marquises crispées les “meilleures” publicités... Je me sens exactement comme un martien. Les autres le ressentent aussi : un grand écœurement *glacial* se lit sur mon visage : j'ai la sensation d'être collé contre le mur d'un très long couloir.⁴⁵ »

La tension monte et nous entrons dans le détail d'un tel moment : les coulisses, les personnalités, l'état mental du principal concerné, et pour les téléspectateurs et même les lecteurs, pour qui ce passage télévisé est fondamental, il est très intrigant de pouvoir pousser de cette façon le rideau qui toujours couvre ce qui est invisible. Nabe semble sentir d'ores et déjà, de plus en plus, ce qui va se passer : il pense n'être pas à sa place, comme un parfait étranger en terrain hostile, ou à l'hôpital, si ce n'est pas en prison ou sur le chemin vers l'Enfer. L'émission débute, et même si la description de Nabe est captivante, j'invite plutôt au visionnage immédiat des images elles-mêmes. Nabe nous

44 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

45 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

révèle se sentir quand même « lividement seul ». Ça s'emballe, Nabe tire ses premières cartouches : « Quel trou froid ! » La référence au trou ramène bien en arrière quand un Nabe prophétique, alors qu'il regardait un *Apostrophes* depuis son salon, avait écrit, page 261 de *Nabe's Dream* : « C'est ce qu'il faut faire à *Apostrophes* : un trou. » Le sien est fait. La discussion prend de l'ampleur, les phrases immortelles sont lâchées, et le sujet se resserre :

« C'est parti ! Que faire ? Ramener la discussion à la littérature ? Fermer ma gueule ? Pirouetter ? J'ai su que j'étais perdu, à la seconde, quand Pivot m'a posé de front la question qu'il n'à jamais posée à personne, ni à Jouhandeau, ni à Boutang, et que rien ne l'autorisait à poser à un jeune type de vingt-cinq ans en direct pour son premier livre : «Êtes-vous antisémite ?»⁴⁶ »

Nabe le sait, et l'Histoire lui donnera raison : à cette question de Pivot, en un claquement de doigt, sa carrière littéraire vrille et se métamorphose pour toujours. La télévision fait plier la littérature et le plus hargneux des écrivains. Nabe qui était arrivé sur le plateau habillé comme un jeune Rebatet et a passé l'émission à devoir défendre Céline avait tendu une énorme perche de suspicion, surtout en étant là pour parler d'un livre si puissant, haineux si l'on veut, que le sien. Il était impossible qu'il explique la portée totalement et uniquement littéraire et apolitique du fascisme qu'on veut lui faire porter, la façon dont il assume sa subjectivité, sa névrose pour la littérature et la littérature seule, loin de l'aveuglement idéologique, politique, raciste. Il était coincé. C'est une situation face à laquelle il est impossible d'imaginer à la place des acteurs ce qui peut bien traverser leurs esprits. Quelle conscience de l'instant pouvait avoir Nabe lui-même ?

« J'ai un moment d'hésitation ruminante, un des trous métaphysiques les plus inoubliables de mon existence : je sens l'univers entier se dérober sous mes pieds, le temps s'étendre comme une nappe sur ma mort ! Je sens le traquenard et je m'y jette. Quel choix autre m'est offert ? Baisser la voix devant les rires forcés de l'ignoble Sportès, bredouiller des repentirs ? Je me saborde en beauté, je lui donne même les armes pour me fusiller. C'est un combat sans merci. Rarement j'ai ressenti une telle lutte *mentalement physique* entre deux individus. Pivot est dépassé : Sportès et moi ressemblons à des lions sauvages qui se déchirent en direct. Je me sens perdant bien sûr, splendidement perdant et j'en rajoute jusqu'à accabler mon sale vainqueur de sa si dégueulasse victoire dont il se gorge la tête au ciel avec des airs d'artiste inspiré...⁴⁷ »

La conscience est totale : Nabe n'est pas sur un ring de boxe mais dans une cage aux lions et il offre son corps non à la crucifixion mais à l'appétit des autres pour le voir épinglé, détruit. Il perd et s'enfonce dans la défaite, le sentiment d'injustice, la colère, l'absolutisme littéraire, la passion qui jamais n'est pardonnée. Nabe en rajoute, il fonce à fond dans le trou qui est creusé sous son être. Nabe ne tourne pas le dos et se laisse fusiller de balles en plein cœur d'artiste. C'est trop tard. La bataille morale est perdue, il ne reste plus que la littérature pure. Ses pressentiments prennent forme ou plutôt explosent en

46 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825
47 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

plein vol et lui retombent dessus en petites pétales cruelles. C'est là qu'on doit alors se souvenir de ses expériences précédentes, de tout ce terrain fragile sur lequel il se tenait déjà. Ce n'est pas le livre de Nabe, ni son écriture, qui va lui être attaché au nœud papillon pour toute la vie, mais bien ce passage télévisé, son corps, ses propos. C'est comme si Nabe avait « péri » par la vidéo et que ce médium l'avait condamné au boycott en lui associant une réputation sulfureuse. C'est valable également pour une autre vidéo qu'il fera trente ans plus tard et dont nous reparlerons : c'est davantage la personne et le propos tenu que le texte qui vaut la réputation. Nabe n'avait peut-être pas déjà analysé la situation si précisément, et si c'était le cas sa pensée aurait de toute façon été coupée :

« À ce moment-là, je vois foncer sur moi un type qui crie : “Sale chien !” et me donne plusieurs coups de poing dans la gueule. Mes lunettes volent en éclats (...) Je suis à terre, je me protège la tête avec mes bras et j'entends les bruits de la bagarre (...) Je reste un instant recroquevillé dans mon corps, percevant à peine le monde extérieur, comme dans le ventre de ma propre conscience.
« — Mais laissez-le-moi ! Vous ne vous rendez pas compte, alors ? Vous ne voyez pas qui c'est... S.O.S. Racisme ! S.O.S. Racisme !⁴⁸ »

La débâcle devait être physique également. Nabe ne pouvait pas s'en tirer « comme ça », après avoir écrit un tel livre, l'avoir défendu de cette façon et avoir annoncé qu'il écrivait également son *Journal Intime*, c'était probablement trop. Nabe n'avait d'ailleurs pas menti sur le plateau quand il disait que l'émission était pour lui un brouillon et qu'il allait tous les clouer comme des papillons à l'intérieur de son livre : c'est le cas. La violence ne pouvait n'être que morale ou médiatique, elle se devait d'aller au bout, elle aussi, s'engager dans la radicalité, et du combat littéraire et verbal on passe au véritable combat sanglant. Il aurait été piteux que cette violence que Nabe a su générer ne s'évapore que dans ces échanges quasiment mondains : Nabe se sauve peut-être grâce à ce coup de poing qui remet la lumière sur la vraie violence, celle qui est inhumaine, qui fait mal, qui n'a rien de tendre, ni de littéraire, ni de profonde, ni de vraiment radicale, la violence lâche du poing, et la vérité de la victime, oui la victime, au sol. C'est Georges-Marc Benamou qui lâche les coups, qu'il assume : « J'aurais volontiers, il y a quarante ou cinquante ans, cassé la figure au Céline de *Bagatelles pour un massacre*, au Rebatet des *Décombres*, à Brasillach... En aurait-on fait un drame ? S'en serait-on scandalisé comme on a pu, ça et là, se scandaliser de mon geste⁴⁹ ? » L'idée de Nabe qui avait germé en lui à l'époque des réflexions stratégiques par rapport aux émissions de Polac prend forme ici : il pensait pouvoir être, de loin, lié à Bloy notamment parce qu'il serait vu comme son défenseur, et ici, avec cet *Apostrophes*, il voit, avec l'œil vierge de sang qu'il lui reste, se matérialiser cette trouvaille à un point impensable : il est carrément comparé à Rebatet et à Céline, deux des plus grands écrivains français, deux des plus polémiques et discutés. À prendre ou à ne pas laisser...

« Pivot nous rejoint bientôt, un peu affolé, engueulant le service d'ordre d'avoir laissé entrer mon agresseur.
Sans le voir vraiment je me tourne vers Pivot et radieux, le front dégoulinant

48
49

Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825
Bernard Pivot *Bernard Pivot* évoque l'affaire Benamou pour ses quinze ans d'*Apostrophes*, Lire, 1990.

je lui dis :

— Enfin, vous savez ce que c'est que la littérature...⁵⁰ »

Le perdant Nabe repart dans un triomphe triste, et résume toute sa pensée, tout ce qu'il vient de vivre à Pivotal en une phrase qui dit tout : c'est ça la littérature. Nabe voulait être littéraire et non médiatique, il a réussi et le paye immédiatement et pour toujours, à un sacré prix qui dépasse de très loin celui du petit « porte-monnaie » évoqué lors de l'émission.

Comment Nabe va-t-il alors littérairement analyser sa naissance au monde, aux lettres, parce qu'avant cette émission Nabe n'existait pas ? Il va le faire à chaud, d'abord, directement dans son journal, toujours :

« Tout risquer pour une ambiguïté est une bravade qui me ressemble. Je me suis suicidé en direct, je me suis payé la tête de la télé, et je me suis cru mort devant quinze millions de personnes. C'est une expérience unique chez un écrivain : se tuer au moment de sa naissance. Prendre son pseudonyme et lui faire *hara-kiri*. Même Bukowski sur ce même plateau n'a pas tenté ça : je comparerais mon météorique passage à la télévision française à ces expériences parapsychologiques du Grand Jeu. Ce que Gilbert-Lecompte a fait avec la drogue, je l'ai fait avec les caméras d'Antenne 2. Comme tout seul devant une glace, je me suis shooté avec ma propre image. La mort a coulé de la seringue la plus rouillée que j'aie trouvée : le fascisme !⁵¹ »

Nabe entre dans le fond du sujet : le suicide. C'est exactement ce qu'a été cette émission : une naissance mort-née par suicide. Il l'admet lui-même, pour la première fois, immédiatement. On est tenté, et tous les rares analystes fainéants foncent dans ces clichés la tête la première, de faire porter à Nabe la pose dandy de celui qui désirait faire partie des maudits, comme certains de ses modèles l'avaient été, comme s'il était concevable qu'un jeune homme veuille ruiner sa vie à son commencement. C'est trop facile et trop injuste de résumer le parcours de Nabe à une envie de sa part de faire le malin et d'être rayé de toutes les cartes, méprisé, insulté comme je n'ai vu personne l'être sur internet, caché, diffamé, etc. C'est bien plus profond et plus précis. Il existe bien entendu une part de tentative, de courage, de folie, chez ce jeune auteur, qui ne cache rien d'ailleurs en faisant appel aux phrères du Grand Jeu, ces héros d'une époque dont, en tant que Vaché, je me sens très proche, et puis il y a aussi certainement une part plus rimbaldienne (on pense au début d'*Une saison en enfer* : « J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.⁵² ») de rejet, de dégoût, chez Nabe, à l'encontre le milieu littéraire, et non envers la littérature : il ne pouvait pas supporter l'idée d'être récupéré par ceux qu'il détestait et le seul moyen, a-t-il pu penser, de leur échapper, c'était de leur donner envie de le tuer :

50 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

51 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

52 Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, Bruxelles, 1873, p. 1

« Je sentais que tout commençait à mieux aller : il a fallu que je *rectifie* le tir en le déviant. C'est dans les balles perdues que j'atteins la cible. Petit, maigrelet, doux, bien habillé, reconnu comme jeune écrivain d'avenir, je n'avais plus que cette issue pour les empêcher tous de jouir de ma littérature. J'ai joué avec le feu. C'est lui qui a gagné. Normal : il a triché. *Le feu a triché* !⁵³ »

C'est une idée qui restera chez Nabe jusqu'à aujourd'hui, où je sens encore chez lui cette idée que le lecteur, les critiques, le fan, l'intéressé, au fond, ne méritent pas sa littérature, ou plus exactement puisqu'il est moins prétentieux (et plus narcissique) qu'on ne le pense, la Littérature. Nabe porte en lui ce que trop prennent pour de l'aigreur personnelle contre la France ou son milieu littéraire mais qui a en réalité à voir avec la fraternité métaphysique qu'il se sent partager avec tous ceux qui, d'après lui, ont dû subir, comme lui, la haine, la jalousie, la petitesse, la radinerie, l'incompréhension, et surtout l'ingratitude de leurs contemporains, bourgeois en premier lieu, de Van Gogh à Céline en passant par Rimbaud, Lautréamont, Nietzsche, Jarry, Baudelaire, tous ces géants qui étaient méprisés, forcés à se débrouiller, lynchés sous les procès, obligés de se publier eux-mêmes à un nombre d'exemplaires ridicules. Ce que Nabe ne pardonne pas, c'est précisément cela, et je crois que ce qu'il voulait éviter à tout prix ce n'était pas ridiculement un milieu ou bien bourgeois, ou lettré, ou juif, ou lié à la réussite, à l'argent, aux ventes, mais bien un milieu auquel il en voulait à mort, un milieu peut-être parfois imaginaire mais dont il sentait les secousses éternelles se répéter encore et encore comme celles d'un tremblement de terre dont jamais il ne consentirait à regarder la faille pour y plonger. Mais Nabe, comme tous les autres, auraient préféré un univers sans maudits, où il n'aurait pas eu à se suicider, et dire le contraire est une idiotie qui manque d'une empathie terrible. Il est vrai que le jeune Nabe, sûrement encore un peu teinté d'un dandysme frondeur, rebelle, mégalomane, auquel je ne peux que m'attacher, brouillait lui-même les cartes en acceptant le cliché :

« On dirait que je fais tout pour gâcher, *cacher* mon talent sous des détritits, tout pour le garder pour moi seul. Je suis possessif avec mon talent : je voudrais que personne ne le reconnaisse, que pour le découvrir les autres se salissent jusqu'à l'âme !... Très bizarre travers... Ça vient sans doute de mon goût incompréhensible pour la défaite glorieuse, le catastrophisme lumineux. Je suis un esthète de l'extrémisme.⁵⁴ »

Comme on l'a vu, ce « travers » n'est pas si bizarre, et tout le reste de sa carrière, et ses dizaines de livres, finira de bien l'expliquer. Cependant, Nabe est peut-être un esthète, et est bien considéré comme un extrémiste. Nabe, d'ailleurs, le résume bien, en semblant au passage comprendre encore mieux, et peut-être tristement, ce que pouvait également, personnellement, artistiquement être la télévision :

« Peut-être, vu de plus haut, s'apercevra-t-on quel mal la télévision peut faire à un *vivant* ! Tout le monde a dû sentir que j'ai été assez dingue pour échanger en une heure ce soir *toute* mon œuvre présente et à venir contre un passage maladroit par ce soupirail de l'enfer, cette boîte à images satanique !⁵⁵ »

53 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

54 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

55 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

Nabe ne croit pas son époque (et les vivants qui la composent) capable de saisir ce qui venait de se jouer, ce qu'il pouvait bien représenter, et ce que la littérature avait encore comme rôle possible. Directement, il en appelle à l'au-delà, puisque la télévision, si attirante, si sexy, si enthousiasmante parfois, ressemble de plus en plus à l'Enfer. Quoi qu'il en soit, Nabe, prophétique, a bien, aujourd'hui encore, échangé une heure de télévision mythique et cruelle contre toute la densité de son œuvre qui regroupe poésie, pamphlets, romans, nouvelles, essais, journaux intimes, journaux et revues, vidéos même...

« Ce sont là mes premières impressions. Hélène et moi essayons de dormir, mais vers six heures du matin nous sommes toujours là, debout dans le trou puant de l'événement. Le monde ne se ressemble plus.⁵⁶ »

Le monde de Nabe, en effet, ne sera plus jamais le même dès l'instant où, ce soir-là, il ferme les yeux. Arrivé sur ce plateau, il a compris qu'il n'y avait rien de littéraire, hormis lui... Rendez-vous dans les futurs livres !

En 1999, Nabe a plus de recul. Presque 15 ans plus tard, grâce à un recueil très innovant dont on reparlera, qui retranscrit toutes ses interviews, on peut le lire revenir régulièrement sur cet épisode de sa vie d'écrivain. Son analyse reste fidèle à celle qu'il avait pu avoir juste après, à ceci près qu'il n'a plus peur, cette fois-ci, de tirer vers le spirituel et la comparaison christique :

« Oui, j'y suis passé et j'ai vécu cette expérience-là comme une épreuve, une épreuve du feu. Pour parler religion, c'est de l'ordre de l'ordalie, si vous voulez, de se confronter au direct (...) Il faut passer par cette épreuve-là, ça je le crois. On ne peut pas parler de ça si on n'a pas vécu ce moment, où un gouffre terrible s'ouvre sous vos pieds afin que les médias, déterminés à vous sacrifier, vous crucifient au fond du trou, en direct et en public.⁵⁷ »

On s'écarte tout de même de la thèse simpliste du suicide volontaire, personnel, et on revient aux fondamentaux, c'est-à-dire aux discours sur ceux qui, en face de lui, ont été témoins, et peut-être même les bourreaux, de sa chute triomphale. Nabe semble également avoir réalisé que, contrairement à ce qu'il imaginait auparavant, et on verra bientôt comment il a contourné cet obstacle, ce n'est pas aussi facile de faire passer de la littérature dans l'écran de la télévision et d'y être réellement littéraire, complet, exhaustif, profond, en tous les cas par le Verbe :

« J'ai toujours préféré la radio à la télé. La télévision m'a trahi souvent, alors qu'à la radio j'ai pu m'exprimer plus naturellement, c'est-à-dire plus littérairement. À la télévision, et notamment en direct, l'épée ne m'est pas mise dans la main d'emblée. Elle est suspendue, comme celle de Damoclès, au-dessus de ma tête et je dois d'abord aller la décrocher avant de briser mon image avec !⁵⁸ »

56 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, pp. 819-825

57 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 177

58 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 8

Le direct est trop rapide, trop faussé, et trop soumis à l'image, à l'apparence, au ton, à la voix, à l'ambiance et à la caméra : le discours ne peut pas se poser ni passer, il ne s'agit que de faux, de tentatives, de slogans, de « punchlines » comme on dit désormais. Il est donc difficile d'entrer sur un plateau épée à la main en chevalier puisque comme le ressent Nabe, l'épée est plutôt au-dessus de la tête prête à tomber, parce que pour lui la télévision est une traîtresse pour l'écrivain, une traîtresse au naturel, la pire ! Il y a dans les mots de Nabe pour caractériser la télévision comme quelque chose de l'ordre de la menace, et dans le sens de la télévision envers l'écrivain.

Dans *Coups d'épée dans l'eau* est retranscrite une séquence dans laquelle Nabe revisionne avec quelques amis (Berroyer, Obalk, Taddeï et Zagdanski) son fameux passage :

« Ça ne tient vraiment pas à grand-chose... Dix ans d'ostracisme pour trois phrases à côté, c'est cher payé, mais je ne regrette rien. Sans l'hostilité générale, je n'aurais pas pu écrire mes quatorze livres.⁵⁹ »

« Voilà où ça mène, la télévision, ça vous grille vos livres, les uns après les autres, pour toujours...⁶⁰ »

Le temps passé ne semble pas avoir soigné Nabe des blessures infligées ce soir-là. Il est plus dur avec lui-même, et plus dur avec la télévision encore, qui, face à son propre cas, ne semble plus être autre chose qu'un piège. Il va même jusqu'à s'insulter lui-même quand il se revoit faire la plaisanterie sur le supposé avocat juif qu'il se dit avoir sur le plateau pour répondre aux attaques :

« Quel con ! Je crois que je n'ai jamais été plus con ! Je fais du mauvais Woody Allen ! J'empire mon cas, je le sens et je persiste, par autodéfi stupide. Là, c'est la plus grande extase masochiste, l'immolation en direct !⁶¹ »

On entre, avec décalage, dans la tête du protagoniste principal. La télé malsaine règne en maîtresse !

On ressentait déjà cette atmosphère dans les descriptions d'émissions qu'il faisait plus jeune dans son journal, sans forcément que ce soit à mettre sur le compte d'une analyse aussi consciente. Mais cette pensée en lui va continuer d'évoluer et se concentrer à nouveau sur ce qui l'intéresse vraiment : lui-même, ou plutôt ce qu'il voit être en lui le symptôme d'une époque. En 2005, en tant que préface à la republication de son premier livre, puis en 2009 en volume seul, à chaque fois aux éditions du Dilettante, Nabe publie un livre intitulé « Le Vingt-septième livre », pour une raison qui s'explique par son titre. Il s'agit d'une sorte de lettre ouverte à Houellebecq, un texte dans lequel Nabe revient sur son destin d'écrivain et analyse sa situation en la comparant avec la carrière de Michel Houellebecq qui était, au début des années 1990, son voisin et son ami inconnu assez

59 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 292

60 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 295

61 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 291

envieux des débuts brillants de son camarade à lunettes et à cravates élégantes. Angie David, dans la *Revue Littéraire* (tenue par Léo Scheer, fidèle soutien de Nabe), écrivait que Nabe prenait « prétexte d'une histoire entre écrivains, comme il s'agirait d'un conte de fées ou d'une fable morale, pour dénoncer le milieu littéraire dans sa lâcheté et son hypocrisie.⁶² » Le critique Éric Naulleau lui, en discutant de cet ouvrage sur un plateau, donnait de la force aux idées trouvées ici puisqu'il craignait que le « personnage n'occulte l'écrivain véritable » !

C'est donc plus de 20 ans après son passage chez Bernard Pivot que Nabe semble faire comme un point, sans réelle métaphore – on comprendra vite cette précision –, sur sa propre carrière. Le boulet à sa cheville n'a pas disparu et il continue de se le traîner :

« En attendant, j'ai toujours ma casserole, Michel. Ça ne t'a pas échappé, et j'ose même dire que ça t'arrange... On me l'a attachée au talon d'Achille (ou je me le suis attachée : il y a deux interprétations possibles) dès que j'ai commencé à m'exprimer. Ah ! Les casseroles n'ont pas hésité. Dès que je bouge, ma casserole fait du bruit. C'est pour qu'on m'entende bien venir. Un boucan du diable, *cling, cling, cling...* "Le voilà, chut !" »⁶³ »

Ce n'est pas d'un boulet dont parle l'auteur mais d'une casserole. D'un acier l'autre ! Et celui à qui Nabe confesse cette souffrance, c'est Michel Houellebecq, celui à qui sont pardonnées toutes les casseroles de l'univers, et qui domine le « top littéraire », et les ventes, partout dans le monde, depuis maintenant des années et des années. Nabe fait une fois de plus référence à la question de la responsabilité, et s'il ne paraît pas trancher totalement et laisser la porte ouverte à une parenthèse qui l'incrimine, une fois de plus il pointe le doigt en direction de bourreaux que lui voit exister très fort. Son passage fait de toute façon encore un bruit suffisamment désagréable partout où il passe pour que ça lui fasse une peine évidente et un désagrément professionnel indéniable. Nabe entend apparemment des réminiscences du plateau de Pivot comme un musicien entend siffler des acouphènes. Il n'hésite d'ailleurs pas à le dire, avec poésie certes, mais le plus clairement et cruellement du monde :

« Les jaloux et les faux-culs s'en servent depuis vingt ans pour me rendre irrecevable ! On peut m'occulter facilement étant donné que je suis catalogué "antisémite". Ça a débuté en 1985 chez Bernard Pivot, à *Apostrophes*, une émission littéraire tragi-comique. Comique pour les autres et tragique pour moi (ou peut-être le contraire...). Et ça me reste cousu à la place du cœur sur le costume comme une étoile, Où que j'aille, la question revient toujours... — Vous êtes antisémite ?⁶⁴ »

Tout est là ! Le petit clin d'œil à la première phrase du *Voyage au bout de la nuit* n'est qu'un artifice sympathique pour souligner la vérité criarde : Nabe est réduit à ces dix minutes de télévision, éternellement, et à la question de l'antisémitisme, une question pourtant longuement discutée dans nombre de ses ouvrages écrits depuis mais que personne ne cite, n'a lu, ou plutôt que tout le monde fait semblant d'ignorer. Ce

62 Angie David, « Marc-Édouard Nabe, le Vingt-septième Livre », *La Revue littéraire*, janvier 2009, p. 51-53

63 Marc-Édouard Nabe, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009, p. 35

64 Marc-Édouard Nabe, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009, p. 35

serait un beau thème de mémoire, dans quelques années, pour un autre étudiant ! Cet extrait fait partie des plus connus de Marc-Édouard Nabe parce qu'il regroupe en deux ou trois lignes finales toute la tragédie, la légèreté, la solitude, la variété, la codification par références, la martyrisation (si on peut dire), l'ostracisation, la souffrance, la volonté, de l'œuvre nabienne, et la puissance surtout de ce qui nous intéresse : l'image et la vidéo. Nabe souffre d'une réputation qui empêche assez largement l'accès à ses livres pour un passage médiatique et une rumeur, pour l'image de son propre corps et très peu pour le corps de son texte.

« *M.-E. N.* : Non, c'est-à-dire que mon scandale n'est pas de mon livre, je n'ai pas fait scandale avec mon livre, j'ai fait scandale par mon passage à la télévision, c'est ça qui est intéressant. C'est-à-dire que moi, on va dire, mon martyr, ma croix, c'est une émission d'Apostrophes. Alors ça donne encore un sens à ce que peut être aujourd'hui un artiste, c'est-à-dire qu'il peut être totalement éclaboussé et sacrifié pour un passage à la télévision qui dure quelques minutes et qui n'est qu'un moment de ma vie, vous voyez.⁶⁵ »

Sportès citait bien quelques passages, sur les Noirs et les Juifs notamment, alors que Pivot s'attardait plutôt sur le jazz, mais ce n'est pas tellement ce qui a été retenu de l'émission. Ce n'est qu'en 2005, par Gérard Miller, que des passages tronqués et choisis pour nuire, seront lus à l'antenne dans une émission de Ruquier alors que Nabe venait y présenter son livre *Morceaux Choisis* qui rassemblait sur plus de 600 pages des extraits de ses vingt-sept premiers livres... C'est le comportement de Nabe, l'ambiance sur le plateau, et le coup de poing en coulisse, ainsi que les réactions dans la presse, qui ont fait scandale : un écrivain peut se défendre, ou être condamné d'ailleurs (ce que Nabe n'a jamais été) pour des écrits racistes, antisémites, ce qu'on veut, mais difficilement contre une rumeur quasiment corporelle, télévisuelle, une rumeur à nœud papillon d'une fausse autodestruction qui a utilisé le souffre du fascisme (même uniquement littéraire) pour devenir monstrueuse.

Mais alors quel est le rapport avec Houellebecq ? Parce que, comme le dit Louise Moor dans une étude sur Houellebecq : « Si ce dernier est omniprésent sur la scène médiatique, et principalement dans la presse écrite, il manifeste paradoxalement une certaine absence physique sur la scène culturelle effective, comme en témoignent les rares interviews télévisées ou manifestations publiques de l'écrivain.⁶⁶ » Houellebecq est l'antithèse de Nabe à bien des égards, jusqu'au physique. Sa posture à lui a été totalement embrassée par la presse qui n'a eu de cesse de la relayer, et plutôt en sa faveur, étrangement aux yeux de Nabe, ou plutôt injustement. Cette image, c'est celle de l'écrivain seul, solitaire, dépressif, mal habillé, joueur, absolument pas sincère avec la machine médiatique. Peut-être Nabe se dit-il que cette stratégie, plus lâche, était la meilleure. Dans un de ses travaux les plus récents cependant, *Patience 2*, Nabe moque, et il le regrette, au fond, la posture d'imitateur menteur de Houellebecq à la télévision :

65 *Campus*, Spéciale « Sulfureux », France 2, 23 novembre 2001

66 Louise Moor, « Posture polémique ou polémisation de la posture ? », *CONTEXTES*, 2012

« Houellebecq qui lui-même est le Patrick Sébastien des poètes et des écrivains maudits qu'il cherche à imiter physiquement... La dégaine de Houellebecq en quelques années est passée de Baudelaire à Artaud (dans sa période sans dents) puis à Céline carrément... On ne pourra plus dire que de nous deux, c'est moi qui me prends pour Céline !⁶⁷ »

La logique voudrait alors que ce soit le joueur des plateaux, l'adoré insaisissable des médias, puisqu'il vend des livres à tour de bras, qui soit dans l'intelligence et la justesse. Nabe, lui, se décrit comme un perdant, dans son Vingt-Septième livre auquel il convient de revenir :

« Je suis un *loser*, ce qu'on appelle un écrivain à insuccès, un *worst seller*... J'ai complètement raté mon destin d'écrivain ! J'ai écrit vingt-six livres totalement inutiles : personne ne les a lus, ou si peu. Flops sur flops. On ne me connaît que par ouïe-dire. Je marche par le bouche à oreille ; mais souvent la bouche est cousue et l'oreille bouchée... La plupart des libraires m'enfouissent comme si j'étais un déchet nucléaire !⁶⁸ »

Nabe, lui, le joyau médiatique, le volcan de Pivot, a bien creusé son trou, pendant que Houellebecq nage dans le succès à tous les niveaux.

La comparaison ne peut jamais se faire sans revenir à cette émission mère de tout, que Houellebecq, lui, n'a pas eu à faire. À l'inverse, en étant absent, il est un véritable monstre omniprésent des médias. Nabe considère que Houellebecq est devenu un tel mastodonte parce qu'il met en avant tout ce que l'époque adore et ce qui, par miroir, est reproché à Nabe : la misère sexuelle, la lenteur, le travail, la dépression, la solitude, le jeu médiatique rare du côté de Houellebecq, et la jouissance, les femmes, le jazz, la vitesse, l'exaltation, et la sincérité médiatique radicale et littéraire du côté de Nabe. « Quel con j'ai été ! Avec mes « sincérités » tragiques, mes enthousiasmes tumultueux, mes emportements convaincants ! » écrit Nabe. « J'ai eu tout faux, je n'ai rien compris. J'ai fait une littérature jubilatoire d'exaltation artistique. » ajoute-t-il, dans de faux regrets. Nabe, qu'on oppose trop facilement à Houellebecq comme s'il le jalousait ou le méprisait, reconnaît aussi dans ce livre à son ancien voisin un certain talent, supérieur à tous leurs contemporains, et s'il s'adresse à lui tout au long de l'ouvrage, pour louer son omniprésence, ses ventes, son succès, son côté mythique, et même si c'est pour ironiser et ramener à son propre cas par comparaison, cela en dit long. Un extrait de Houellebecq est assez amusant sur notre sujet dans la justesse d'une description nabienne d'un comportement houellebecquien :

« Tout en continuant à me consacrer au one-man-show, j'acceptais parfois des invitations dans des émissions de télévision que je choisissais pour leur forte audience et leur médiocrité générale. Je ne manquais jamais de souligner cette médiocrité, subtilement toutefois : il fallait que le présentateur se sente un peu en danger, mais pas trop. En somme, j'étais un *bon professionnel* ; j'étais juste un peu surfait.⁶⁹ »

67 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 100

68 Marc-Édouard Nabe, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009, p. 7

69 Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005

Nabe, lui, a profité de son ouvrage pour faire croire au monde entier qu'il arrêterait d'écrire, qu'il était réellement vaincu par tous ces tourments. C'est même le dernier paragraphe du livre :

« J'arrête. C'est au-dessus de mes forces de supporter les fines bouches, les silencieux, les calomniateurs, les incompetents. J'arrête. Pourquoi insister ? J'en ai assez de lutter. J'arrête de combattre un système qui me rejette violemment depuis le début. J'ai perdu vingt ans à essayer d'écrire pour faire du bien aux autres, pour les libérer d'humiliations qui parfois n'étaient même pas les miennes ! J'arrête de souffrir et de faire souffrir. Je soulage ainsi beaucoup de vrais ennemis et de faux amis qui n'ont rien compris, rien. Publier des livres dans l'indifférence générale, le mépris de la critique, l'ignorance des libraires, la sournoiserie du « milieu littéraire », ça ne m'intéresse plus. J'arrête. La société a gagné (ça n'est pas la première fois) contre l'individu libre, heureux de créer, et fou d'amour. La reconnaissance m'importe peu et je n'ai pas peur de la postérité. Ce que je voulais, c'était juste un peu de tranquillité pour construire une œuvre. On me la refuse. J'arrête. Quand j'étais jeune, je me rêvais un destin à la André Suarès ou à la Léon Bloy ; c'est fait. Il faut être logique : puisque mes contemporains me considèrent comme mort, je ne dois plus exister à leurs yeux. Rendez-vous dans cent ans ! En attendant, j'arrête.⁷⁰ »

C'était mal connaître Nabe que de le penser vaincu. Il va revenir en force avec *L'Homme qui arrêta d'écrire* cinq ans après, en 2010. Le livre devait gagner le prix Renaudot mais une manipulation de dernière minute l'en a empêché à une voix (pour couronner Despentès...) afin de ne pas voir le premier livre antiédité de l'histoire à être nommé à un prix gagner, un prix d'autant plus considéré comme celui des éditeurs. Ça aurait fait désordre ! Pourtant, tout était en place pour que Nabe gagne ce prix et Houellebecq le Goncourt : mais l'Histoire se respecte trop, et il était sublime que Houellebecq, en effet, gagne enfin, quand Nabe, le maudit, se retrouve encore oublié, pour une voix et une trahison... Pas de duel au sommet, donc ! Mais Nabe a pu, en 2015, dans son *Patience 2*, évoquer de nouveau leur relation et démontrer que leurs liens n'étaient pas encore vraiment rompus :

« Il ne faut jamais oublier que Houellebecq, c'est un type qui se vante d'être conservateur et pas du tout révolutionnaire, qui déteste l'islam, Jésus, Mozart, Céline, le jazz, Picasso, Nietzsche... Je veux bien imaginer que ça ne me concerne pas, et concéder que ça ferait « autocentré » d'y voir comme des signes, en tout cas une série de troublantes divergences entre nous, mais, en le lisant, le nouveau roman de Michel ne fait rien pour calmer mes soupçons. Qu'il ait choisi cette fois-ci de se fixer sur la rivalité Bloy / Huysmans peut-il être pris raisonnablement comme autre chose qu'une pierre de plus dans mon jardin ?⁷¹ »

C'est le nombrilisme fameux, prétendu, de Nabe, celui qui fait souvent mouche, qui revient à pleine vitesse. Trente ans après *Apostrophes*, plus de vingt ans après leur « séparation » de voisinage et d'amitié de la rue de la Convention, les fils entre les deux chéris de la littérature française continuent de se tisser, et la démonstration de Nabe est

70 Marc-Édouard Nabe, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009, p. 92

71 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 103

en effet convaincante : d'abord le sujet même du livre de Houellebecq à cette époque (*Soumission*), ensuite la liste de thèmes révélés par Nabe comme étant des obsessions récentes et excessivement typés nabiennes de Houellebecq, et puis la comparaison Bloy / Huysmans, avec le choix de cet angle si particulier, faussé, dévié, mondain, complexé, et enfin l'onde de choc qu'à dû procurer à Houellebecq la lecture de la grande lettre écrite par Nabe en guise de livre, si intime, si juste, piquante, violente, tendre, tout cela donne de l'eau au moulin de l'auteur du *Régale*.

« Houellebecq a tout, et moi rien ! Pourtant, de nous deux, ce n'est pas moi l'envieux. D'ailleurs, "l'envieux", c'est comme ça que Barbey d'Aurevilly appelait Huysmans, quand il en parlait à Léon Bloy.⁷² »

Ce jeu de comparaison et de mimétisme à travers les décennies convient bien à Nabe, bloyen devant l'Éternel. Mais ce que Nabe montre comme étant particulièrement bloyen chez lui, ce sur quoi il appuie de nouveau, c'est sa dépossession totale, son dépouillement, sa solitude, à lui véritable, bien loin de toute la mondanité dont Houellebecq essaie de l'accuser :

« Il a rien avalé, je vous dis ! Vexé comme un des poux que les autres me cherchent. Mon *Vingt-Septième Livre* (2006), Michel l'a toujours en travers de la gorge, alors il continue à me provoquer. Il croit que personne ne m'a reconnu dans sa description tendancieuse d'un Léon Bloy qui était "constamment avide d'un succès commercial ou mondain, ne cherchait par ses néologismes incessants qu'à se singulariser, s'établir comme lumière spirituelle persécutée, inaccessible au monde..." Et : "Il avait choisi un positionnement mystico-élitiste dans la société littéraire de son temps, et ne cessa par la suite de s'étonner de son échec, et de l'indifférence pourtant légitime que suscitaient ses imprécations."⁷³ »

Voilà : Nabe cite son livre comme la cause d'une grande détresse chez Houellebecq et la raison cachée derrière certains des choix d'écriture de l'auteur de *Soumission*. Houellebecq renverse la machine et accuse Nabe de rechercher la gloire mondaine et commerciale, ce qui est un comble. Peut-être que cette tentative de psychologisation de Nabe peut trouver du poids si, comme j'ai le loisir de le faire, on peut creuser un peu la question, mais lancées de telle façon, ces affirmations paraissent aussi faibles au sujet de Bloy qu'au sujet de Nabe. Nabe avait tout de même d'autres chemins à emprunter que ceux effectivement empruntés, et on revient alors à son éternelle émission de télévision originelle, pour parvenir aux succès potentiellement rêvés...

« Houellebecq trouve Bloy "mondain" car pour lui, le mondain, c'est moi dans la décennie 90, avec mes copines, mon réseau (tu parles), mon "succès" (mon cul)... Michel n'est jamais sorti du 15^e malgré son triomphe m'écrasant ; c'est moi qui ai décollé, qui me suis évadé, qui me suis sauvé !... Lui est toujours là-bas, rue de la Convention. Coincé dans le lieu et l'époque de notre voisinage. Il vieillit sur place, moi non !⁷⁴ »

72 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 103

73 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 103

74 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 104

À l'origine, c'était Michel le maudit cloîtré, inconnu, frustré, jaloux, admiratif, quasiment comme un élève planqué (Nabe aura eu énormément d'élèves planqués et très peu d'assumés, n'est-ce pas...), et Nabe qui était l'espoir, le protégé, le chouchou, la rockstar, si on peut parler ainsi de cet adversaire philosophique du rock. D'après Nabe, c'est de cette époque idyllique entre eux, celle où Nabe était quelqu'un et où Michel se révélait, que Houellebecq n'est pas encore sorti. Pour finir de lui répondre, Nabe utilise à son tour Bloy :

« Allez, moi aussi je vais m'identifier, à Bloy bien sûr, puisque Michel a l'air de tant y tenir. Voici ce que le grand Léon disait de son ancien collègue Huysmans qu'il avait mis sur la voie de la littérature "subversive" et qui par calcul le renia et devint une star adulée par les bourgeois de son temps... "L'excessive médiocrité de sa nature exigea que je fusse payé aussitôt de la plus affreuse ingratitude et que je contemplassse en lui le plus extraordinaire avortement de la Grâce. Mon disciple fut acclamé par nos catholiques, et cela dit tout. Non seulement celui-ci n'a rien compris aux idées générales qu'on essaya de faire pénétrer en lui, mais il les a fragmentées et dénaturées, comme un écolier barbare, en en dispersant les signes. Son œuvre est ainsi devenue un gâchis effroyable de matériaux primitivement destinés à l'édification d'un grand livre et détériorés à plaisir par la perversité d'un impuissant."⁷⁵ »

L'acclamation, Nabe n'y aura plus jamais droit. Il s'est privé de ce prétendu bonheur dès sa naissance d'écrivain, dès sa première apparition, à son premier cri, trop fort, strident, haineux, splendide, littéraire, pour ses contemporains. Mais je crois qu'il serait dans une erreur, et je pense que par inattention, il oublie parfois la vérité, s'il se persuadait que, définitivement, cette émission lui a gâché sa vie et sa carrière. Ça lui a gâché son succès contemporain, ça c'est vrai. Pourtant, mon sentiment, et mon analyse personnelle, après la lecture de tous les ouvrages de Nabe, le visionnage de toutes ses télévisions, l'écoute de toutes ses radios, des heures et des heures passées avec lui dans l'intimité et la rencontre, et la lecture de messages, en nombre, de fans, de jeunes qui découvrent, de curieux, en vrai, sur les forums, partout, j'affirme que l'existence de cette émission, et le fait qu'elle soit encore visible de nos jours, est sa plus grande bénédiction. Le paradoxe est le suivant : la seule chose qui permet à Nabe de lutter contre cette casserole, de dominer sa censure, d'aller de l'avant, et de continuer à avoir autant d'influence, la seule chose qui peut répondre à son *Apostrophes* désastreux, plus encore que tous les livres qu'il pourra écrire, aussi formidables soient-ils, c'est son *Apostrophes* mythique. C'est l'émission qui sauve l'émission. L'émission qui a tué l'écrivain à sa naissance est la même qui l'a immédiatement immortalisé et lui a conféré un statut à part, particulièrement attirant. Toute sa carrière, et en particulier depuis l'avènement d'Internet, Nabe aura récupéré des lecteurs et des fans grâce à cette émission. Certains, beaucoup trop d'ailleurs, ne sont même fans que par cette émission et n'ont même pas besoin ni envie de vraiment lire les livres, ils sont subjugués par le passage qui, avec les années qui passent et la société qui se resserre, ne peut que résonner de plus en plus chez de jeunes gens avides de littérature, de fougues, de liberté, de romantisme. Sportès et son accent bourgeois d'un autre temps

paraît être un homme préhistorique à côté du jeune Nabe qui lui semble directement sorti d'un rêve adolescent, sorte d'Harry Potter littéraire, sulfureux, modèle enivrant pour tant de jeunes lettrés. La conclusion de Nabe sur Houellebecq permet d'aller plus loin encore :

« Pourquoi Houellebecq est-il si visiblement détruit ? Parce qu'il doute de sa stratégie, excellente pour triompher dans le présent en collaborant sans faille avec les puissants, en les confortant dans leur propagande et en caressant le système dans le sens du poil à gratter, mais très mauvaise pour l'avenir. Depuis François Villon, difficile de trouver dix grands écrivains adorés de leur temps... Hugo ? Vingt ans d'exil quand même... Zola ? Anatole France... Gide ? Barrès ? Même eux ont été harcelés toute leur vie par les critiques, les pouvoirs, l'opinion, la justice, la censure, les médias, etc. Quant aux vrais grands, ils ont été aussitôt marginalisés par leur époque et en même temps ce sont eux qui la sauvaient (...) Voilà pourquoi Houellebecq a l'air si malheureux. Il doute, malgré son Goncourt et bientôt l'Académie française.⁷⁶ »

Je pense également, en effet, que c'est cette position si particulière de Nabe qui est à la fois si mal comprise, peu vue et tant enviée, souvent inconsciemment. Nabe a une notoriété et une place dans la littérature contemporaine qui est extrêmement spéciale. Il est à la fois connu comme le loup blanc et en même temps isolé et si peu médiatique dorénavant, qu'il est humain, abordable, disponible, en demande même... Et d'un autre côté, dans les rangs plus officiels, et non dans la rue, dans les bureaux et à Saint-Germain-des-Prés, il continue de faire peur, il est plutôt évité, caché, alors qu'il est, et tous les habitués du monde éditorial le savent, et de loin, l'auteur le plus admiré, copié, plagié, volé, jaloué, de sa génération. Tous les jeunes, c'est surtout eux, de moins de trente-cinq ans que j'ai pu croiser, et il y en a !, je les connais pour ainsi dire tous, dans le monde littéraire, tous ceux qui sont un peu cultivés, passionnés soi-disant par la littérature, un peu écrivains, ils sont tous, sans exception, lecteurs de Nabe, même si pour l'immense majorité, c'est renié et catapulté à un amour fanatique et idiot d'adolescence. Pourtant, je ne les rate pas, les références, les sujets, le style. Beigbeder, Moix énormément, et d'autres encore ne sont que les plus visibles, ces anciens fans du père Nabe, ces renégats, mais il est ahurissant de constater le nombre de plagieurs, et c'est souvent jusqu'à la maladie mentale, c'est-à-dire quasiment le trouble de la personnalité, l'amour homosexuel renié dans une haine étrange, l'aveuglement total de la copie, etc., qu'on peut trouver chez les inconnus qui espèrent avoir un destin.

« J'ai été trop gentil, j'ai été trop sympathique ! J'ai surtout commis la grande erreur de laisser mes fans devenir des amis ; et même des écrivains ! Braves petits ! Ils sont nombreux à s'être servi à pleines mains dans le coffre aux trésors que j'avais fracturé, tout seul, avec mes petites mains, en 1985 ! Soudain, un jeune homme redonnait l'espoir à tous ceux qui avaient renoncé à écrire quelque chose *vraiment*... J'ai régalié tout le monde avec mon *Régale*. Je ne compte plus ceux qui sortent de mon premier livre comme d'une corne d'abondance. Quand je lis mes imitateurs, j'ai l'impression d'être face à des barmen (en veste blanche) qui secouent chacun à leur rythme des shakers dans lesquels ils ont glissé quelques ingrédients tirés de mes livres. Bien mixés, ça peut faire des cocktails appétissants. Trop ivres pour être lucides, leurs lecteurs perchés sur des tabourets dégustent sans le savoir d'étranges mixtures...⁷⁷ »

76 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, Paris, antiédition, 2015, p. 104

77 Marc-Édouard Nabe, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009

Je les connais bien parce que beaucoup me détestent ou me jalouent étrangement, et c'est une problématique que je maîtrise puisqu'à mon échelle encore confidentielle, je vis cette situation d'horreur également, ce paradoxe à rendre fou, l'ignorance et l'indifférence feintes mélangées à l'envie, la copie, au plagiat, etc. Nabe doit donc se rassurer : il a une place indéboulonnable et chaque jour qui passe est la naissance d'un nouveau jeune homme ou d'une nouvelle jeune femme, tombé par hasard ou de fil en aiguille sur l'émission via Youtube, qui deviendra un défenseur acharné, un acheteur boulimique, une assurance vers la Postérité. La véritable Postérité, celle des siècles à venir, reposera sur l'écriture de Nabe, il faudra alors juger ses, jusqu'ici, plus de trente livres. Son immense journal sur les années 1980, ses romans, ses essais, et puis tous ses écrits polémiques, choquants, qu'il faudra enfin comprendre et discuter. Mais la Postérité existe aussi au Présent, c'est-à-dire la mythologie, la place dans les cœurs, la résonance, la découverte perpétuelle, la vitalité d'une littérature que tous les autres contemporains de Nabe, de Régis Joffret et Marc Lambron à Yann Moix et Christine Angot, ne connaissent pas, et dont seul Nabe peut jouir, la Postérité qui influence, qui inspire, celle qui vient d'abord d'*Apostrophes*, cette porte d'entrée grandiose vers la cathédrale nabienne. Mais Nabe, au fond de lui, le devinait déjà quelques jours après cette grande émission :

« Maintenant, ils vont pouvoir tous se déchaîner, je leur ai donné l'arme pour frapper mon talent, ils n'ont même pas besoin de la chercher. Je n'ai jamais pu concevoir le triomphe autrement que sous la forme du sabotage. Est-ce charité de ma part ? Connerie sacrificielle ? Orgueil démesure de celui qui se croit plus fort que lui-même ? Pas assez de recul pour trancher. Aujourd'hui où toutes les libertés d'expression ont soi-disant été conquises, l'honneur du monstre qu'est tout artiste est de se rendre insupportable, par tous les moyens. Un seul suffit, d'ailleurs... Le tabou des tabous. Je ne pouvais pas ne pas toucher à ça. Il le fallait. J'allais trop sûrement être récupéré comme jeune gueulard post-gauchiste, manipulé par les bien-pensants. J'aurais tenu quelques mois, puis j'aurais été avalé par la mode, petite star oubliable... Tandis que là, je suis tranquille, pour toujours ! Toute ma vie, je traînerai cette casserole, je suis tatoué pour l'éternité, je porterai ma croix en permanence ! Tous les golgothas me sont permis ! Jamais je ne serai un trublion. Ni de droite, ni de gauche. Je ne pouvais pas me fondre dans cette morale dégueulasse du faux socialiste. Je ne voulais pas pactiser avec ces ex-hippies renégats tout ébahis de se voir si *naturellement* bourgeois. Rendre intolérable *moralement* son talent artistique est le seul moyen de leur échapper. C'est-à-dire leur donner un os à ronger. Toujours le même depuis quarante ans, c'était pas sorcier à trouver pour ces chiens. Pendant qu'ils grignotent le tabou, moi j'écris ! Ma réputation est compromise, mon image est focalisée par la haine, mais mon noyau vital d'art pur est sauvé ! Balancer la sauce très fort au début, se griller d'emblée, c'est commencer par le plus difficile. C'est gagner un temps fou, oser le grand saut qui propulse d'un coup dans l'enfer paradisiaque !⁷⁸ »

L'impact de cette courte émission sur sa vie d'écrivain est indescriptible, et il suffit d'en relever toutes les apparitions dans ne serait-ce que les tomes de son Journal (donc sept ans de vie), dont la numérotation des pages se suit, pour commencer à l'imaginer : pages 261, 330, 450, 460, 788, 790, 800, 802, 804, 806, 812, 814, 819, 822, 834, 835, 842,

78

Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 828

843, 846, 848, 849, 854, 856, 857, 858, 868, 869, 871, 875, 889, 893, 898, 904, 911, 921, 931, 934, 938, 951, 960, 968, 970, 977, 995, 1001, 1015, 1016, 1029, 1038, 1047, 1048, 1050, 1060, 1061, 1078, 1081, 1097, 1109, 1142, 1166, 1193, 1258, 1264, 1302, 1309, 1311, 1313, 1343, 1353, 1370, 1372, 1391, 1405, 1411, 1493, 1510, 1512, 1525, 1552, 1598, 1612, 1613, 1614, 1635, 1637, 1638, 1640, 1646, 1652, 1658, 1670, 1671, 1686, 1688, 1701, 1712, 1725, 1738, 1747, 1752, 1771, 1799, 1810, 1821, 1878, 1881, 1896, 1989, 1996, 2017, 2022, 2049, 2074, 2077, 2100, 2113, 2114, 2142, 2156, 2171, 2182, 2186, 2208, 2292, 2293, 2339, 2340, 2342, 2345, 2353, 2359, 2360, 2366, 2369, 2376, 2377, 2381, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2397, 2398, 2399, 2403, 2405, 2406, 2410, 2415, 2417, 2421, 2425, 2432, 2441, 2442, 2444, 2449, 2451, 2453, 2479, 2480, 2485, 2494, 2502, 2549, 2557, 2558, 2560, 2567, 2580, 2586, 2618, 2620, 2622, 2631, 2642, 2660, 2693, 2710, 2729, 2755, 2785, 2797, 2835, 2849, 2856, 2859, 2897, 2922, 2923, 2937, 2963, 2979, 3020, 3049, 3065, 3074, 3075, 3078, 3081, 3082, 3096, 3116, 3120, 3129, 3130, 3134, 3163, 3243, 3244, 3268, 3405, 3416, 3417, 3429, 3433, 3453, 3471, 3481, 3536, 3562, 3563, 3567, 3589, 3600, 3619, 3662, 3675, 3681, 3710, 3720, 3729, 3742, 3766, 3768, 3769, 3822, 3884, 3887, 3888, 3895.

En se suicidant à la naissance, Nabe a conféré un éclat inaltérable à sa vie, à sa littérature, et à la vie de sa littérature après sa mort. Merci, diable télévisuel !

3. La résurrection par la publication de la matière

Juste avant le changement de siècle, en 1999, Nabe revient avec une publication originale, première du genre, et qui va réussir à donner un sens à la décennie vécue auparavant par un écrivain pris dans les méandres de l'écriture, de la réflexion sur la télévision, l'image, le cirque médiatique, le corps, l'incarnation... Comment faire pour récupérer pour soi, donc ici pour lui, ce qui a été donné au tourbillon médiatique ? Comment se servir autrement que comme une promotion éphémère souvent inefficace des prestations douloureuses à la télévision ? Quel rapport est-il possible de trouver, pour un écrivain, entre ces heures perdues, ces heures de comédie, de souffrance, de regrets, ces heures dans le médium que tous disent vidé d'art et de littérature, de profondeur et de beauté, ces heures de néant, donc, et la littérature ? Nabe, avec le parcours qui a été le sien, était le mieux placé pour y réfléchir et trouver la solution, pour ne pas porter ses croix sans jamais les planter pour en descendre ! Il a alors publié *Coups d'épée dans l'eau*.

« Les médias ont trop volé la pensée des écrivains pour qu'un jour l'un d'eux n'ait pas cette idée saugrenue de récupérer son bien. C'est de bonne guerre. Les paroles s'envolent, les écrits restent ? Il fallait donc retransformer les paroles en écrits. C'est fait.⁷⁹ »

La véritable obsession de Nabe, l'unique d'ailleurs, ce n'est pas l'image, la réputation, le succès, la haine, les Noirs, les Juifs, le Jazz, Dieu, le sexe, ce qu'on veut, c'est le livre, les livres qu'il doit faire, comme une mission, et pour lui, la vie, c'est son

⁷⁹ Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 8

écriture, si ce n'est pas son écriture qui dicte sa vie : tout doit finir dans un livre ; le livre doit tout recouvrir.

« Ah ! Il s'en dit des choses quand on parle ! Et que de masques tombent !
C'est au feu de la conversation que se forge l'épée pour coups dans l'eau.
Comme le reste, toute parole est faite pour aboutir à un livre.⁸⁰ »

C'est dans cet ouvrage que Nabe répond à une question sur l'écriture en disant : « L'écriture n'est pas ma raison, mais ma folie de vivre. » Alors, en *Don Quichotte littéraire* à Paris, Nabe veut foncer et conquérir tous les moulins, et ne pas perdre une seule miette de ses coups d'épée. Pour réussir à tout récupérer, à récupérer un peu de soi qu'il se sentait perdre dans la télévision, Nabe a donc l'idée d'aller rechercher le moindre de ses mots lâchés, et de les transformer d'une oralité numérique à une écriture papier littéraire. Pour Nabe, et ça se confirmera plus tard dans sa carrière, il ne s'agit pas de se penser en écrivain qui veut, par feinte, transformer en forçant ses passages médiatiques en art, il ne s'agit pas non plus de s'imaginer en écrivain qui prépare des textes, comme un bon élève, à réciter à l'oral, il s'agit de considérer que la personne qu'il est, « l'homme » comme on dit souvent, et l'écrivain ne font qu'un, et même plutôt l'homme et l'écriture, comme s'il fallait considérer que tout ce qu'il fait, et donc tout ce qu'il dit, est par essence littéraire, ou au minimum nabien, littérairement nabien. Peut-être était-il encore trop jeune pour avoir perfectionné et radicalisé cette pensée – ça viendra –, mais le chemin philosophique est déjà entamé, probablement à cause de ce que nous avons pu déjà comprendre de ses premières années d'écriture et de sa compréhension de la puissance de son image, de la réputation, du moment, de la parole, parfois plus scrutée dans le Présent que l'écrit. Littérairement, enchaîner les plateaux est inutile. Il n'en sort rien de textuel. Pour la vie quotidienne, c'est une arme de destruction massive. Il fallait donc lier les deux :

« Bavarder, même agréablement, devant un micro ou une caméra est vain.
En revanche, la langue parlée retranscrite, avec toutes ses imperfections, répétitions, tics et lapsus, en dit long sur la prose de quelqu'un. Donner de mon écrivain une autre musique fait parler de mon travail expérimental sur le langage dans une époque post-littéraire comme la nôtre.⁸¹ »

Son rapport aux médias l'a amené à repenser sa façon d'écrire et d'évoluer en tant qu'artiste. Il a intellectuellement intégré qu'il n'était plus question d'écriture mais de langage à l'ère du blabla (comme dirait Céline) continu :

« La réflexion c'est très bien, d'accord, mais ce qu'il faut, c'est trouver les mots, c'est, on revient au débat, le sujet aussi, ce sont les mots. Et là, ce serait le rôle, on peut appeler ça comme vous voulez, un intellectuel, un humoriste, et donc moi je reviens toujours à ça, un artiste, c'est celui qui trouve les mots pour le dire, parce qu'ils peuvent écrire des articles ou venir à la télévision parler, pourquoi pas, du moment qu'il y a les mots, mais il y n'a pas les mots, c'est pas leur truc les mots, ils savent pas ce que c'est que les mots, voilà.⁸² »

80 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, préface

81 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, préface

82 *Tapage*, « Humanistes et intellectuels : Le pouvoir des mots », France 3, 14 juin 1999

Aux oubliettes les tourments stratégiques, les placements d'opinion, le grand échiquier politique, la posture, la promotion, la belle cravate, le nœud papillon, Nabe se recentre et comprend que ce qui peut le différencier des autres, c'est bien la parole, ce sont les mots. Il considère vivre dans une époque qui ne manque certainement pas de figures médiatiques, de farceurs, de chroniqueurs, de branchés, mais de mots véritables, littéraires, sincères. Lui, si on peut le considérer malhabile avec certaines armes, il a celle-ci pour lui. Et c'est naturellement qu'il entreprend tout un travail sur le langage même :

« On peut voir l'ensemble de mon travail comme une machine de guerre qui met en branle les différents états du langage. Ça va de l'état le plus rudimentaire de la pensée – la transposition des propos improvisés dans une émission de radio ou de télévision – à l'artifice le plus sérieux de l'écriture (la poésie), avec comme étapes intermédiaires le journal, les articles de presse, les contes, les essais, les aphorismes et bien sûr le roman. Mes livres embrassent tout le cycle de la parole à la rime. Aucune dispersion chez moi. Au contraire. Une intégration de tout dans la littérature.⁸³ »

Nabe a compris la position centrale dans la formation des cerveaux, n'est-ce pas, ou plutôt s'il l'avait déjà compris, il l'a éprouvé personnellement sur son corps, sur son audience, sur son rapport au public. Plutôt que de subir, il veut aller au bout de l'infiltration de la télévision par sa littérature. Si c'est le langage qui peut sauver, c'est-à-dire la sincérité, alors il lui faut aller au bout, et non seulement penser dorénavant sa présence médiatique en fonction de cette idée, mais aussi ensuite conclure en faisant de cette présence médiatique une présence littéraire : un livre.

« Comment on libère la souffrance et l'angoisse terribles des gens qui nous écoutent ou qui sont censés nous lire ou qui voudraient comprendre peut-être comme nous ou comme d'autres ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, ou ce qui se passe derrière ce qui se passe ? Eh bien, en donnant des mots, en trouvant le langage, et c'est tout un problème de langage aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'y a plus de langage. Il faut le redonner, ce langage, et le langage c'est de dire ce qu'on pense. Il faut rétablir cette vérité qui est toute simple, c'est qu'être moderne aujourd'hui, c'est dire ce qu'on pense, voilà, et le jour où on n'aura plus peur de dire ce qu'on pense, eh bien peut-être qu'on retrouvera la force et le pouvoir des mots dont vous parliez.⁸⁴ »

Nabe m'a confié que le deuxième volume des « coups d'épée » comme il les appelle est en préparation, et j'ai pu, avec d'autres, l'aider à retrouver ou à retranscrire des émissions, certaines non-diffusées ou totalement inconnues. Nabe continue donc cette entreprise aujourd'hui encore. Pourtant, un tel projet pourrait sembler curieux à l'époque d'Internet où « tout » est visible à nouveau, téléchargeable, possible à mettre en pause, à reprendre, à revoir à l'infini. À l'époque, cela n'existait pas, et donc la démarche pouvait, une fois inventée par Nabe, paraître évidente. Mais Nabe n'est pas freiné, parce qu'il sait que lire sur papier ce qui est visible sur Youtube ne fait pas, dans le cœur, le même effet, parce qu'il croit encore à la littérature, au livre, au papier, et puis parce que le papier est immortel, solide, réel, contrairement aux codes youtubesques qui eux peuvent s'effacer

83 Réponses à une enquête : « Tout reprendre ? », *Ligne de risque* n°13-14, printemps 2000
84 *Tapage*, « Humanistes et intellectuels : Le pouvoir des mots », France 3, 14 juin 1999

demain. La littérature peut être de la littérature sur l'instant, par les mots, quand ils sont émis, et elle peut en être encore quand ils sont imprimés : entre les deux, dans le trou, celui de la télévision et d'Internet, non. De toute évidence, si on creuse un peu, le recul de Nabe sur sa propre langue, sur ses mots à lui, cette concentration plus particulière dans une intellectualité plus posée vient très probablement de l'incompréhension terrible dont il a été victime : « Moi souvent on n'a pas réussi à comprendre ce que je voulais dire, dans la phrase même, on ne comprend pas mon langage. » Dans une émission en présence de Gérard Miller, dont la colère explique peut-être son intention de détruire Nabe sur le plateau de Ruquier des années plus tard, Nabe explique plus précisément sa philosophie grâce à un échange entre les deux hommes :

« *M.-E. N.* : Mais oui. C'est beaucoup plus subtil la vie, Miller !

G. M. : Pas à la télévision, parce que à la télévision....

M.-E. N. : À la télévision c'est de la vie aussi ! (...) En effet, j'ai beaucoup attaqué les médias, et je continue d'ailleurs, et je l'explique d'ailleurs dans mon dernier livre *Coups d'épée dans l'eau* qui reprend toutes les retranscriptions de toutes les émissions pour montrer à quel point on peut rester soi-même, on peut rester "propriétaire de son corps" dans les médias (...), c'est tout à fait possible de le faire, mais simplement il faut avoir un peu la dignité de savoir qu'on n'est pas là pour donner des leçons ou pour faire une différence entre la télévision et la vie.⁸⁵ »

L'auteur se refuse à faire une différence entre la vie et la télévision, exactement de la même manière qu'il refuse de la faire entre la vie et la littérature ; la télévision peut donc être à la fois la vie mais aussi la littérature à une condition : la sincérité et l'honnêteté envers soi-même ; quitter le jeu et la comédie. Avec cette philosophie nouvelle, qui s'éloigne en réalité, quand on y pense, de ce que Nabe faisait lors de ses tous premiers passages où il était plus une caricature radicale, rapide, fouguese de lui-même qu'un prolongement naturel et plein de swing, l'auteur va pouvoir rajouter une corde de plus à son arc médiatico-littéraire :

« Et puis, vous savez, les prestations médiatiques pour moi, comme je vous disais, ce sont des prestations littéraires. J'essaye avec la complicité de certains et tant mieux, de créer un moment littéraire, en tout cas un discours qui fait partie de mon écriture (...) Si vous avez un jour la patience d'étudier mes prestations, vous verrez qu'elles n'ont rien de prestations compromettantes, en tout cas pour mon intégrité littéraire. Au contraire, elles développent mon discours et il m'arrive très souvent de rajouter dans les médias ce que je n'ai pas pu dire dans les livres pour des raisons de temps ou d'espace seulement, évidemment. Et des fois des choses très importantes éclairent, par bien des côtés, mon écriture.⁸⁶ »

C'est aussi une façon de vaincre la peur de se trahir soi-même et de trahir son œuvre. L'artiste décide de se faire confiance dans sa vérité, ce qui lui permet de considérer

85 *Tapage*, « *Humanistes et intellectuels : Le pouvoir des mots* », France 3, 14 juin 1999
86 *Liberté sur parole*, Radio Aligre, 14 février 2002

ses prestations en plusieurs strates, à son avantage : la première, banale, celle de la promotion, du spectacle ; la seconde celle de la concentration à être sincère, naturel, soi, fidèle à l'artiste qu'il est; une troisième qui permet à l'auteur de carrément utiliser ce temps de parole offert pour le considérer comme un temps d'écriture et ainsi boucher d'éventuels trous dans ses propres livre, ou bien préciser, grossir, sublimer, rajouter ; et puis une quatrième avec laquelle l'artiste qui, finalement comme à l'époque du *Journal Intime* mais pour soi-même, a conscience qu'il cloue ses propres propos dans un livre, et donc qu'il est en train d'être un livre. C'est une façon d'appréhender la chronologie et le rapport vidéo / livre qui est bien différent de certains de ses contemporains, et on peut penser en particulier à Yann Moix. À l'époque où Nabe tient ses propos, Moix, admirateur et ancien « ami » de Nabe, publie son livre *Podium*. À peine deux ans après sa publication, l'ouvrage est adapté au cinéma dans un film à grand succès avec le génial Benoit Poelvoorde dans le premier rôle : c'est si rapide que c'est une indication sur l'écriture du livre déjà scénarisé, adapté et pensé pour le cinéma. Et c'est exactement le destin de ce travail qui restera dans l'esprit de tous comme étant un film et non un livre. Le livre n'est pas la finalité mais plutôt l'intermédiaire. La finalité passe par l'image, une image dont est en plus absente l'auteur. Moix a refait le même coup en 2018 avec un reportage sur la situation des migrants à Calais, diffusé trois jours après la parution d'un livre, *Dehors*, longue lettre ouverte au Président de la République sur le même sujet : une fois de plus le livre n'est pas la finalité mais un moyen, un intermédiaire, pour créer un documentaire pour la télévision. Cette fois-ci, Moix est bien présent, corporellement. Mais il joue un rôle : il n'est pas Yann Moix l'écrivain, il n'est pas Yann Moix l'ami intime de Paul-Éric Blanrue et de Robert Faurisson, il n'est pas Yann Moix l'ami de Bernard-Henri Levy, il n'est pas Yann Moix le chroniqueur de Laurent Ruquier, il n'est pas Yann Moix l'enfant battu, il n'est pas Yann Moix le bavard, provocateur, rien de tout ce qu'il est médiatiquement et littérairement ne passe, il joue le journaliste, l'enquêteur humanitaire, pour le bien d'un programme de télévision monté, bruité, avec rires rajoutés, etc. Il n'est ni lui-même ni acteur. Il se sert de son corps pour jouer la posture d'un autre. Pour Nabe, ce rapport au corps est fondamental :

« L'apparition de mon corps dans les médias provoque à elle seule d'étranges effets : pas besoin, vraiment pas, de me transformer en truie ou d'imaginer le viol de ma tata par un ornithorynque dans un camping pour produire un scandale. Il suffit d'être soi. Je suis corporellement incorrect. Mon corps résurrectionnel porte une écriture : c'est cela qui pose problème. La médiatisation de mon corps a toujours accompagné ce que j'ai écrit, a toujours fait partie intégrante de ma littérature. C'est peut-être ce que j'ai de plus personnel, lié à cette donnée biographique que je suis né dans le spectacle et que ça s'est retourné contre moi : je suis un enfant de la balle dans le dos ! Je suis Lazare qui sort du tombeau. Mais un Lazare déguisé en dandy pour montrer que mon corps n'est pas de la viande pourrie. Par ailleurs, je ne viens jamais les mains vides dans les médias : à chaque fois j'apporte quelques pièces de mes archives personnelles, des choses qu'on ne voit ou n'écoute jamais. Ça peut être un enregistrement d'Artaud. Ou une photo de Léon Bloy. Le genre de documents qui n'ont a priori aucun sens sur un plateau de télévision.⁸⁷ »

L'auteur de *Coups d'épée dans l'eau* prolonge son désir de cohérence et de fidélité jusqu'à sa propre peau, qu'il veut habiter totalement. Son visage, comme son apparence vestimentaire, tant moquée à l'époque de Pivot, aussi bien que ses mains qui bougent, son buste, sa démarche, tout fait partie de sa littérature, exactement comme les rôles d'un grand acteur font partie de sa mythologie et donc de lui, à la différence que Nabe, contrairement à Moix et aux vrais acteurs, ne joue pas : il est lui-même, pas payé, sans montage. Il considère que son propre corps est une embûche, et donc un paramètre, presque un adversaire aussi bien qu'un allié, et qu'il doit être pris en compte, exactement comme une phrase prononcée ou un paragraphe rédigé. Il lie d'ailleurs cette idée aux corps que lui-même aime trimballer quand il passe dans les médias : il cite les exemples d'Artaud et Bloy mais il a fait le même coup bien d'autres fois avec des bandes audios ou vidéos dans lesquelles on entend ou on voit des artistes, des écrivains, Tolstoï notamment, vivre. Nabe considère que l'image doit être habitée totalement par celui qui y passe, en tous cas quand celui-ci est écrivain. Nabe écrit sur son corps, il s'en sert pour faire réagir et écrire sur ces réactions, et bientôt il le mettra en scène plus que jamais avec un moyen vidéo révolutionnaire dont on parlera. Avec cet ouvrage, Nabe s'offre une sortie par le haut, originale, et qui montre comment un auteur contemporain peut, très rapidement, saisir au corps son époque.

Marc-Édouard Nabe est un témoin, celui d'une époque, comme dans son *Journal Intime*, ou se confond un narcissisme de façade et un désir quasiment sacrificiel de fond de porter sur soi une époque et ce que cela peut bien vouloir dire d'y vivre, et puis il est aussi le témoin d'une révolution, l'avènement du spectacle, de la télévision omniprésente, telle une nouvelle religion : Nabe, l'auteur spirituel, ne pouvait qu'y plonger corps et âme. Il a été si loin dans l'amour pour cet instrument nouveau, donc dans la haine à peine larvée de celui qui se sent trop donner, qu'il en est devenu non seulement un témoin expert mais presque victime tant son témoignage s'est transformé en preuve, en action extrême. Il a payé de sa peau sa passion, sa curiosité, sa belle fausse naïveté, ses maladresses, il a modifié sa vie comme peu l'ont fait sur l'autel de la littérature par la télévision, il est probablement même le seul : ça lui donne une parole sur le sujet qui est unique, énorme, importante. Avoir été si vivant dans un médium si morne, avoir été si vrai dans une caisse si faussée, ça l'a tué, et il a dû revenir d'entre les morts, par de petites portes, pour continuer de bâtir son empire littéraire. Il a été capable de fouiller la télévision jusqu'à découvrir sa propre tombe pour ramener à la surface ce que les autres ne voyaient pas. Il a été capable de dépasser ses préjugés de jeune homme cultivé et a su voir, au milieu de l'horreur, ce qu'il pouvait y avoir de fabuleux dans ce petit écran, et en faire des passions, des textes, des retranscriptions, dont tous nous pouvons profiter. Et puis il y a été, plus fort que tous les autres, il a tenté le jeu, il a joué, et il a perdu, et en perdant il est devenu le plus grand des perdants, celui qui ne s'oubliera jamais. Et comme de toutes les défaites, les naissances des victoires futures se préparent déjà : Nabe, qui a pris mille ans en une soirée chez Bernard Pivot, a modifié son rapport à lui-même, à son corps,

à sa langue, à sa littérature et à la télévision, il a trouvé des failles, il a compris, enfin, comment y faire entrer la littérature, quitte à passer par une sorte de suicide triomphal, et comment, finalement, par cette entrée pouvoir ensuite en extraire d'autres doses à mettre dans des livres. Double coups d'épées en plein dans le mille ! Mais ces trouvailles ont écorné l'amour que Nabe pouvait porter à la télévision. Il s'est sauvé mais il a vu ce qu'il pressentait déjà au fond, juste derrière son hystérie magnifique : le rouleau compresseur infernal, terrifiant, cadavérique, surpuissant, plein de paillettes, celui qu'il faut désosser comme personne, et celui qu'il faudra réussir non à infiltrer ni même à retranscrire mais à transposer littérairement. Après tout, pour Nabe :

« La vie médiatique est brouillonne et confusionniste, mais il reste possible de la piéger dans la littérature : avec moi tout finit dans un livre.⁸⁸ »

« Il faut récupérer sur tous les supports, essayer de reprendre la parole à tous les sens du terme, et reprendre la parole pour faire quoi ? Pour la mettre dans ce que Mallarmé, pour qui c'était l'aboutissement, c'est-à-dire arrivé un livre. L'univers doit se terminer par l'édification d'un livre.⁸⁹ »

Le piège a capturé sa proie, c'est violent mais c'est toujours comme une guerre. Difficile de dire qui a gagné la première bataille, mais Nabe compte bien remporter la seconde, celle qui ne verra pas un auteur tenter d'étouffer la télévision par sa littérature mais qui cherchera plutôt à l'enfermer à jamais, immortelle, réduite, sublimée, dans ses livres.

II. RÉBELLION ET UTILISATION TRANSFORMÉE

1. L'expérience du revenant désenchanté

Il est faux de croire que la passion ne dure qu'un temps, surtout chez Nabe. La passion est éternelle, c'est l'enchantement qui se dissipe. Il s'évapore comme une eau laissée trop longtemps au soleil de l'expérience. L'écrivain en formation s'est jeté dans l'écran comme dans la gueule du loup, il l'a regardé, étudié, infiltré, et il a réussi à faire grossir sa littérature en retournant sa propre position. Nabe a surtout été un témoin privilégié, particulier, unique, et il l'a su. Ce rôle qui est un cadeau pour un tel artiste l'a obligé à malgré tout bien s'empoisonner au point de lui faire perdre totalement le semblant de naïveté, un semblant faux bien entendu, et qui l'arrangeait bien, qui pouvait lui rester. Nabe a vu ce que la machine pouvait créer, et il a vu le derrière, si on peut dire, de la machine :

« Quant aux coulisses de la télé, il faut savoir comment c'est fait. Une épouvantable ambiance d'école maternelle, brouillonne, avec un conformisme pataud et réjoui : la télé pue la sous-préfecture, toujours un peu dans le

⁸⁸ Réponses à une enquête : « Tout reprendre ? », *Ligne de risque* n°13-14, printemps 2000
⁸⁹ *La Grand-Messe*, Canal Web, 24 mai 2000

genre “activité d’après-midi”, interros écrites, orales, trouilles, ficelles hiérarchiques, galas de malfaisance... Il est assez incroyable qu’un tel réseau de petits toquards donne à toute une nation son mètre étalon. On est obligé de supporter leurs “private jokes” de faux frères. À la fois très bêtes et très roublards, sortes de paysans d’une campagne qui n’existe pas, ils ont toujours un cynisme d’avance sur les naïfs – moi le premier – qui vont y baver. Judas professionnels, ils se bouffent le foie entre eux dans des luttes sous-florentines, au milieu d’intrigues hargneuses et sanglantes. Chaque chaîne est un petit État dans l’État, comme si l’une avait le droit moral de critiquer les autres. Elles se valent toutes dans la vanité puérile et la démagogie cynique. Des Une, il n’y en a pas qu’une ! Canal +, la chaîne exactement comme les autres... Ils lavent leur linge sale en famille mais il ressort aussi sale.⁹⁰ »

Ce n’est pas tellement l’avis de l’écrivain sur la télévision qui se modifie, c’est plutôt la façon dont il décide d’écrire sur la télévision. Nabe se met à être plus critique, plus dur, et n’écrit plus ce qui peut être beau à la télévision, ce qui peut l’intéresser : il est aussi capable de ridiculiser, de regretter, de prévenir, de tirer en plein cœur d’un média qui s’emballe pour essayer de freiner une course à laquelle il ne veut plus participer. Nabe attaque le sujet par un angle nouveau qu’on comprend avoir été adopté par une sorte de dégoût profond, comme celui qu’éprouve la femme qui n’aime plus son mari ou l’adolescent qui méprise son look de l’année précédente : chez Nabe, ce n’est ni si amoureux ni si capricieux mais c’est aussi radical. On l’avait vu s’enthousiasmer devant des images inconnues de ses artistes préférés, dépouiller les images de leur sens mais plutôt pour les glorifier ou au moins les analyser que pour les critiquer, on l’avait vu avoir un désir ardent de se plonger lui-même dans cet océan flou, et dorénavant, Nabe resserre son discours. C’est comme si d’un coup Nabe se sentait non victime mais perdant d’une bataille et qu’il désirait se venger de ce qu’il croit être le vainqueur. Quoiqu’il en soit, il est loin le temps où la télévision était une arme à stimulation. Elle est devenue une bombe de démoralisation.

« Lundi 29 avril 1985. - « Quelques minutes de télévision chez Marcel me déséquilibrent presque. L’infectieuse du petit écran est devenue très dangereuse pour mes nerfs. Je suis capable de jeter un cendrier dedans un jour. Sale machine à démoraliser. Je suis content de ne pas l’avoir chez moi.⁹¹ »

Pourtant, Nabe est le même : toujours aussi actif, aussi curieux, aussi désireux de déplumer tous les oiseaux qu’il croise, et d’autant plus le paquet des plus drôles d’entre eux qui passent à la vidéo de la télévision. Mais le cœur n’y est plus, décrire ne paraît plus aussi indispensable ; décrypter ne semble plus aussi intéressant. Tout ce qui est moche lui saute bien plus vite aux yeux. Même quand il essaie de garder certaines habitudes, de visionner « ses » classiques, Nabe ne voit que de la tristesse, et ses enthousiasmes se font écraser par ses déprimés et mépris. Qu’il s’agisse des rendez-vous habituels intellectuels qu’il aimait regarder par curiosité ou des bouts merveilleux de ses artistes favoris qui incrustent l’écran, rien n’y change...

90 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 125

91 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 1007

« Samedi 25 octobre 1986. - [...] La télévision achève de me légumier. Le souvenir de Miles s'estompant, ne suffit pas à terrasser Léon Zitrone, bien présent.⁹² »

« Mercredi 8 juin 1988. - [...] Le soir, je regarde, effondré de dégoût, la sale émission de Polac, plus ringarde et malsaine que jamais.⁹³ »

« Le Téléthon, c'est dégueulasse. C'est l'indécemment amalgamé de la misère physique, du fric et du spectacle. Ce qu'on peut trouver de pire comme cocktail. La première année c'était inadmissible, la deuxième c'était intolérable, cette année c'était insupportable.⁹⁴ »

Même les inattaquables émissions humanitaires y passent ! Cette sorte de rejet est ressenti par Nabe comme très personnel. Il ne voit (c'est le cas de le dire) plus la télévision de la même manière lorsqu'il la regarde, il ne la retranscrit plus de la même façon quand il l'écrit non plus, et puis pour travailler à ce point il avait bien fallu que l'auteur offre à la télévision une place dans sa vie intime, triviale, dans son salon, or même cette évidence est remise en question :

« Mercredi 7 janvier 1987. - [...] J'ai mal à l'estomac, je ne sais pas pourquoi. Peut-être sont-ce les radiations que m'envoie une nouvelle et affreuse venue dans le studio, qu'Hélène a eu le culot d'acheter d'occasion pour la modique somme de 2 200 balles et qui nous a été livrée par un pied-bot espagnol qui a laissé des empreintes de sabot partout comme si on avait invité un centaure à prendre l'apéritif : UNE TÉLÉVISION !!! Malheur ! Vade retro salope ! Me voilà beau... Mourousi, Sabatier, Zitrone et Drucker chez moi !... "Pour les films" soi-disant... Petite discussion avec Hélène. Je suis un tyran réactionnaire qui empêche sa femme de se détendre le soir. Et où foutre ce catafalque ? Pourvu qu'elle tombe vite en panne...⁹⁵ »

Souligner le rapport extrêmement personnel de Nabe à sa pensée médiatique ne pourrait pas être plus important : il ne s'agit pas de constater si oui ou non monsieur accepte encore le poste de télévision dans son salon, encore que ce soit fondamental, mais plutôt de comprendre que la critique que Nabe va construire face à un tel instrument est elle-même construite en fonction de l'intériorité même de l'émetteur de la critique, c'est-à-dire que pour Nabe, très souvent, penser le monde, c'est penser le monde par rapport à soi, donc en l'occurrence à lui-même. C'est de là que vient la confusion sur son prétendu narcissisme comme il a déjà été évoqué. En réalité, le narcissisme de celui qui regarde son nombril pour l'admirer ne saurait pas du tout correspondre à la littérature nabienne ; la mégalomanie, celle

92 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 1850

93 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2696

94 Marc-Édouard Nabe, *Non*, Monaco : Éditions du Rocher, 1998, p. 160

95 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 1977

de l'exaltation, parfois du délire, parfois de la souffrance, beaucoup plus. Nabe considère que pour créer et être juste dans sa création, il doit devenir obligatoirement une sorte de monstre et se situer par rapport au monde, en tous les cas son monde immédiat et proche, comme en étant le centre autour duquel le reste tourne. C'est-à-dire que Nabe aime provoquer les événements pour qu'il lui arrivent comme à un aimant, il aime attirer les gens pour les épingle, et c'est devenu une nature si puissante qu'elle le dépasse. La contrepartie littéraire est immense pour un écrivain, mais elle lui donne aussi des réflexes dont celui, donc, d'analyser un thème aussi en fonction de sa propre situation. Nabe considère qu'il a vécu, comme une sorte de Christ moderne, ce que tant d'autres n'ont pas vécu, et que ce vécu mélangé à son travail, son labeur d'écrivain fidèle à sa mission qu'il voit quasiment sacrée, font de lui un témoin symbolique révélateur.

« Le soir, nous arrivons à persuader Marie-France de me laisser voir Polac et qui reçoit... *Georges-Marc Benamou* !!! Pour *Globe*. Et aussi Butel, Obalk et Jean-Édern Hallier ! Ça aurait dû barder !... Je sors de cette émission accablé, écoeuré, maussade, découragé, désappointé, révolté, seul, si seul !... Polac n'a rien dit, rien fait, il n'a pas présenté les *Zigzags* reçus la semaine dernière, ne serait-ce que pour foutre la merde. La vue de Benamou impuni, paradant, sortant les plus insupportables démagogiques conneries, m'a épuisé de démoralisation. En rage de vengeance, je suis déprimé de voir que personne ne me soutiendra plus jamais, que personne *même n'y pense* ! Tout le monde s'en fout. De tous les côtés, je suis perdant ! Le grand perdant de tout ! Je me sens vraiment, paranoïaque ment, très isolé et foutu, irrécupérablement écarté de toute alliance, affalé sur un monticule de baudruches dégonflées et inregonfables...⁹⁶ »

Nabe ramène ce dont il est témoin sur une chaîne nationale à sa situation ultra-personnelle et s'en sert pour ensuite établir son plan de bataille. Il va même plus loin et il n'est pas impossible que sa relation avec Albert Algoud, qui a probablement été ce que Nabe a eu de plus proche d'un ami, ait également aidé à forger son opinion, à ce moment de sa vie, sur la télévision. On peut suivre au fil des pages nabiennes l'évolution de sa relation avec Algoud, et dans la tristesse et le dégoût qu'il lui inspire à force de s'enfoncer dans sa professionnalisation de chroniqueur télé, on peut voir monter la déception de Nabe contre un média qui réussit à ruiner jusqu'à la rareté et l'intelligence de son ami.

« Vendredi 30 octobre 1987. - [...] Cette proposition nous entraîne à discuter une bonne partie de la nuit sur le monde télévisuel, la pourriture des variétés, les anti-vertus théologiques des Média... Albert [Algoud] et [Luis] Rego rivalisent de virulence et de drôlerie. Albert se lance dans une diatribe terrible contre les présentateurs télé : Patrick Poivre d'Arvor, Bruno Masure, Philippe Gildas sont ses têtes turquées.⁹⁷ »

La symbiose des esprits que les amis cherchent entre eux passe ici par une discussion autour du monde télévisuel, et Nabe ne trouve rien à redire à la position de son ami Albert et va même jusqu'à le complimenter sans vergogne sur sa drôlerie. Algoud de son côté se montre apparemment particulièrement acerbe à l'encontre de la télévision et

96 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 1432

97 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2306

de ses représentants à une époque où la colère de Nabe montait littérairement. Pourtant, Algoud va se faire embaucher par Canal +, la chaîne que Nabe déteste peut-être le plus à cause de son hypocrisie de chaîne qui, d'après lui, se veut plus culturelle, plus intelligente et moins cynique que les autres. Nabe épinglera la glauquerie qu'il y voit dans son roman *L'Homme qui arrêta d'écrire* en faisant assister son personnage à une sorte de conférence-soirée organisée par la chaîne pour annoncer les programmes de l'année, etc. :

« — La grande époque ? sursauté-je. Moi, De Caunes et Garciat qui s'envoient de la purée avant de badigeonner Gilda de ketchup, ça ne m'a jamais fait rire. Et ce que je voyais encore récemment à Canal +...

— Pourquoi, me coupe-t-elle, vous n'avez plus la télé ?

— Non, lui dis-je, c'est la télé qui ne m'a plus. Mais c'est une autre histoire, ce que je veux dire c'est que le « nouveau » Canal ne me donne pas l'impression d'un changement radical. C'était déjà sinistre avant, seulement ça se faisait passer pour de la déconnade intelligente. Alors qu'aujourd'hui, c'est la non déconnade qui se fait passer pour intelligente. La nuance est mince, mais à l'arrivée, c'est toujours la même prétention d'une chaîne de télévision à l'intelligence. Au moins, TF1, c'est marqué dessus, ce sont des conservateurs idéologiques, tandis qu'à Canal +, depuis le début, ils font croire qu'ils sont mal-pensants, décalés, révolutionnaires, alors qu'ils font une télé qui va dans le sens du poil de l'époque c'est tout. Pour moi, l'esprit Canal d'hier et d'aujourd'hui, c'est toujours le résidu d'un plagiat.

— D'un plagiat ? fait la manipulatrice très intéressée.

— Oui, celui d'*Hara-Kiri*, l'humour bête et méchant, le vrai, celui des années soixante, que Canal+ n'a fait que reprendre et vulgariser. Vulgariser un humour qui était considéré comme vulgaire par les biens-pensants des années 60, c'est piteux comme destin médiatique. Regardez-les d'ailleurs ici, ils ont l'air tous malheureux parce qu'ils savent qu'ils sont dans le mal jusqu'au cou.⁹⁸ »

Nabe cite Antoine de Caunes en premier comme symbole de ce qu'il peut détester à la télévision et sur Canal +, et c'est d'autant plus intéressant que c'est avec lui, justement, que va travailler Albert Algoud. Il va être son collaborateur d'abord pour lui écrire ses textes puis éventuellement pour en jouer certains avec lui, en assistant. Dès le début de cette nouvelle vie, le ton de Nabe sur son ami change et surtout la vie de l'ami en question semble elle aussi se métamorphoser :

« Jeudi 22 décembre 1988. - Albert [Algoud] va aussi mal qu'avant notre départ. Il fait chier avec ses histoires de femme, de maîtresse, d'enfant... La Sainte Trinité du désespoir. Il fait des sketches effrayants sur Canal + où on le voit en curé tabassant le Père Noël ou en "créature du Docteur Mengele", très violente, brute sanguinaire. Expulse-t-il tout par ça, au moins ? Rien de moins sûr ! Quelle pauvre vie... Il est toujours le nègre d'Antoine de Caunes et il a écrit pour lui un nouveau "portrait", celui de Nougaro !⁹⁹ »

À peine deux ans plus tard, Nabe raconte la naissance de l'enfant d'Albert en une scène ubuesque dans laquelle c'est De Caunes qui est chargé de narrer, à la télévision, l'événement :

98 Marc-Édouard Nabe, *L'homme qui arrêta d'écrire*, Paris : auto-édition, 2010, p. 233

99 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 3001

« Mardi 27 février 1990. - [...] Ce mardi gras est bouleversé par une énorme tempête. C'est le jour qu'a choisi le fils d'Albert pour naître. Et le vent n'est pas assez fort pour nettoyer l'ignoble façon avec laquelle la nouvelle nous est annoncée. En effet, dans une mise en abîme vertigineuse, Albert fait raconter le récit de l'accouchement de sa nouvelle Gorgone par Antoine de Caunes devenu soudain plus nègre que son propre nègre ! Canal + ce soir reçoit Marie-France Pisier qui écoute d'un air ahuri son portrait. «Chère Marie-France (vous permettez que je vous appelle Marie-France), monsieur Albert qui s'occupe d'ordinaire de la documentation qui me permet d'écrire ces portraits a rendu votre dossier inutilisable, car figurez-vous que sa femme a fait ses eaux dessus. En effet, c'est tout à l'heure qu'est né précipitamment son fils Bonaventure. Dans une étourdissante ascension de *private jokes*, devant les téléspectateurs largués, et une Pisier gênée, Gildas, mis mal à l'aise lui-même par tant de vulgarité, demande à de Caunes d'arrêter de déconner : «Il s'appelle vraiment Bonaventure ? — Absolument, Bonaventure Algoud. Chacun sa croix.» (...) J'allais éteindre la télé, quand de Caunes revient pour poser deux questions hyperdébiles à l'invitée rédigée par... Viviane elle-même qu'Albert a fait engager aussi à Canal + ! La femme légitime ironise en conne sur l'enfant que son mari vient de faire à sa maîtresse ! La boucle est bouclée. Je crois que Satan a dû, aujourd'hui jour d'ouragan, créer pour mon ami Albert perdu dans l'inconscience de l'horreur pure en cercle de l'enfer spécial.¹⁰⁰ »

On y voit De Caunes se moquer du nom de l'enfant, on y apprend que la scène est d'une vulgarité horrible, qu'Algoud a fait engager également sa propre femme qui n'est pas la mère de l'enfant, et si ces anecdotes privées n'étaient pas dévoilées à la télévision, elles n'auraient aucun intérêt, mais elles amènent Nabe à décrire son ancien ami et camarade d'esprit comme tombé dans un véritable Enfer. Enfermé dans l'Enfer de la télévision dans lequel il propulse toute son existence avec un amusement inconscient.

« Samedi 7 avril 1990. - [...] Quant à Albert, de tous les côtés, il est perdu pour moi. Il y a quelques jours, il est allé trop loin dans la mise en abîme du nègre : on l'a vu maquillé en marionnette et assis sur les genoux de de Caunes comme une poupée de ventriloque !¹⁰¹ »

Nabe a perdu son ami. Il l'a perdu peut-être ce jour précis où Algoud et De Caunes ont attaqué frontalement le journal *L'Idiot* de Jean-Edern Hallier auquel Nabe a beaucoup participé et au sein duquel lui et Albert ont vécu tant de choses. C'était un signe. Nabe synthétise parfaitement cette histoire dans une interview retranscrite dans son fameux *Coups d'épée dans l'eau* à venir pas encore publié :

« Si vous voulez qu'on fasse un petit peu d'histoire : je connais quelqu'un depuis 1984 qui a été, je parle au passé malheureusement, mon meilleur ami de l'époque, qui m'a suivi pendant cinq, six ans, qui a été très très présent, avec qui j'ai vécu beaucoup de choses, et je ne les cache pas puisqu'elles sont dans mes tomes précédents, n'oublions pas. Il y a de grands moments qu'on a vécus ensemble. On a connu beaucoup d'aventures à l'époque d'*Hara Kiri*, de la fin d'*Hara Kiri* avec Choron (...) enfin plein de choses très émouvantes aussi, des déménagements, des bagarres avec les autres. Il m'a défendu à la

100 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 3595

101 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 3652

publication de mon premier livre *Au régal des vermines*, dont vous parliez tout à l'heure, d'une façon même très physique puisque c'est lui qui a frappé Benamou contre moi, vous voyez, donc ça créé des liens alors qu'ils étaient déjà très serrés (...) Et puis petit à petit, la vie a fait que ce prof de français, qui adorait la littérature, à qui j'ai fait découvrir Léon Bloy, et qui m'a fait découvrir bien d'autres choses aussi, s'est petit à petit dirigé vers les médias (...) et non pas s'est perverti mais a trouvé une fonction et est devenu un homme du système médiatique (...) d'abord dans l'ombre et puis de moins en moins (...) et si de lui-même, il a orienté son situationnisme vers une pratique du spectacle intégré post-debordien, ça le regarde, c'est très bien comme ça, mais c'est vrai qu'il y a eu quelques ruptures dues à des phénomènes privés aussi (...) Évidemment, ils savaient tous que j'écrivais mon journal intime, peut-être pas à ce niveau de précision et de douleur, parce que moi il y a aussi de la douleur de voir mes meilleurs amis me décevoir, comme j'ai pu d'ailleurs les décevoir. La différence, c'est qu'ils ne publient pas leur journal (...) Petit à petit, j'ai senti un certain lâchage de sa part dont j'ai souffert (...) C'est pas ça qui est douloureux parce que le lâchage est normal, même si je pouvais trouver un peu cavalier de la part de quelqu'un qui m'avait défendu à un moment donné, au delà de tout, en me disant que quand il réussirait, il ne laisserait pas un artiste "à la Suarès" ou "à la Léon Bloy" crever de faim dans cette société spectaculaire avec des « enculés » comme les Gildas et les programmeurs de Canal+, etc., et (...) il est devenu lui-même dans ce système et puis le "Suarès" en question, il est resté sur le sable !¹⁰² »

Tout est dit. Si la publication au présent du journal de Nabe ne l'aide pas à faire perdurer ses amitiés et que son radicalisme littéraire dans le désir de s'y donner totalement et d'y livrer toute sa vie en la recouvrant ne doit rien arranger non plus, ici c'est également bien les médias, et la télévision en particulier qui vont diviser les deux hommes. Cela a très notoirement fait souffrir Nabe, le soi-disant cachotier du sentiment. Et puis d'autre part, au-delà de la déception humaine, amicale, tendre, tout ce qu'on veut, il y a aussi le fait pour Nabe d'être témoin chez son ami d'une sorte de trahison de soi-même, peut-être même d'abaissement, de chute, et tout cela à cause une fois de plus du broyage médiatique dont il est conscient d'avoir été le cobaye magnifique. Peut-être qu'il n'a pas supporté non plus, au-delà des brouilles plus personnelles, de voir quelqu'un qu'il estimait réellement se perdre à son tour, en se disant certainement en plus qu'il n'aurait pas sa force, c'est-à-dire sa littérature, pour se sauver : Nabe a voulu le sauver alors avec la sienne et ça l'a terminé. Voir la télévision modifier si franchement les destins ne devait plus tellement amuser Nabe.

L'idylle est effectivement terminée. Nabe a fait ce qu'il avait annoncé et prophétisé dans son propre Journal avant même de passer chez Pivot : « Un jour, j'écrirai un pamphlet terrible et précis contre la télévision. » Il l'a fait et ce pamphlet s'appelle *Rideau*, paru en 1992. L'ouvrage est une attaque terrible et franche contre la télévision pour dépasser la fameuse société du spectacle que tous les intellectuels continuent à fourrer partout alors qu'une modernisation de l'époque était en pleine accélération impressionnante. Nabe règle ses comptes, enfin, avec ce qu'il a vu derrière le rideau des médias, et il ne le fait plus par petites fenêtres de journal intime ou interviews vengeresses mais dans un

véritable livre à part entière. En cela, il rejoint certains écrivains qui avaient fait de la critique médiatique totale une spécialité, à commencer par l'un de ses cinéastes favoris : Pasolini !

La réflexion de cette figure italienne sur la télévision est elle aussi radicale, mais elle a une dimension nettement plus politique que celle de Nabe, du moins en apparence. Pasolini fonce dans le combat idéologique et intellectuel, et il n'hésite jamais à utiliser le jargon de ses adversaires. Ce sont des terrains que Nabe couvre autant voire plus que n'importe qui à notre époque mais toujours avec le refus, heureux d'après moi, de tomber dans l'intellectualité ou le militantisme : il veut rester libre, apolitiquement artistique, très politique, anarchiste mystique. Pasolini lui ne recule pas devant le combat militant, et son ennemi principal, sa grande cible, c'est la même que Nabe, au fond des choses, mais chez Pasolini plus nommée, plus fortement attaquée encore, car précisément socialement attaquée : la bourgeoisie.

« Aujourd'hui, au contraire, la société n'offre pas de travail aux jeunes, mais une infinité de moyens d'oublier le présent et de ne pas penser au futur. La télévision est entrée dans la vie et dans les mœurs des jeunes.¹⁰³ »

Pasolini pense la télévision en terme de moyen d'influence pour les différences classes de la société, avec toujours en guise d'arbitres et de faiseurs, les bourgeois, les puissants, ceux qui ont un agenda, comme on dit en anglais.

« La télé, selon moi, en mêlant des spectacles d'une certaine valeur artistique et culturelle (la prose) et d'autres d'un niveau très inférieur, c'est-à-dire en mettant la partie la plus pauvre, culturellement parlant, au contact de divers niveaux, pour ainsi dire, de culture, non seulement ne concourt pas à élever le niveau culturel des couches inférieurs, mais provoque chez elles le sentiment d'une infériorité presque angoissante. Ainsi les pauvres sont-ils en permanence soumis à un choix qui les conduit, par la force des choses, à préférer les spectacles étiquetés de niveau inférieur. En ce sens, si vous me permettez, je dirai que la télé s'inscrit dans le phénomène général du néo-capitalisme. Au sens où elle tend à élever un peu le degré de connaissance chez ceux qui sont à un niveau supérieur, et à précipiter encore plus bas ceux qui trouvent à un niveau inférieur.¹⁰⁴ »

Nabe ne dit pas autre chose dans son fameux *Rideau* (sur lequel on finira de revenir) très pasolinien ! On peut parfaitement mettre en parallèle, avec quarante ans d'écart, les mêmes constatations :

« Ceux qui croient faire une télévision de qualité soutiendront toujours ceux qui savent qu'ils font de la merde. Solidarité totale ! Quand ils veulent se défendre de l'accusation de débilité, ils attaquent grossièrement la "culture" et sa langue de bois pour mieux défendre le pur divertissement car pour eux il n'y a pas d'alternative. Dans leur petite tête, il n'y a que des médiocrités qui s'affrontent, celle du populisme de 20 h 30 et celle de l'intellectualisme de 23h. C'est la Grande Peur de l'Audimat. Les médias veulent faire croire que le

103 Entretien avec Arturo Gismondi paru dans *Vie Nuove* (Voies nouvelles), n°51, 13e année, 20 décembre 1958, p. 20

104 Entretien avec Arturo Gismondi paru dans *Vie Nuove* (Voies nouvelles), n°51, 13e année, 20 décembre 1958, p. 22

public exige le pire, mais ce sont eux qui imposent une pâtée abjecte à laquelle les animaux domestiques sont sommés de goûter.¹⁰⁵ »

Il n'est pas difficile de sentir la fibre pasolinienne dans ces propos, celle qui faisait dire au maître italien que « Tout ce qui apparaît, dans le petit écran et en amont du petit écran, toute la préparation et l'organisation de l'emballage protecteur de l'information – est *vulgaire*. » ou encore que la télévision était « une manifestation concrète de l'état italien petit-bourgeois » et le « dépositaire de toutes les vulgarités et de la haine de la réalité ». Cette dernière partie de phrase, à l'inverse, est mortellement nabienne, comme on le verra plus loin. Les échos se répondent ! En effet, Nabe et Pasolini partagent une autre vision précise en commun, celle sur la voix, précisément sur les mots. On a déjà montré à quel point Nabe avait eu toute une réflexion sur la place des mots dans les médias et sa façon à lui de devoir effectuer un travail pour mieux les faire passer. Pasolini et Nabe se complètent sur la question :

« Au sein de la terreur qui règne en amont du petit écran, comme à l'intérieur du petit écran, la terreur de prononcer certains mots, d'affronter certains arguments, d'assumer simplement certaines tonalités de voix, tel ou tel mensonge ou mystification, président à toute opération linguistique. En un mois d'observation télévisuelle, il ne m'est *jamaï*s arrivé de saisir, en particulier chez les hommes politiques – hormis certaines exceptions presque non italiennes – un seul moment, un seul frémissement de simplicité, de sincérité, d'authenticité, d'humanité.¹⁰⁶ »

« La télé doit être sûre d'être protégée de la moindre éjaculation mentale qui pourrait passer par elle. Les télévicioux se disent qu'ils pourront toujours "couper", alors qu'ils ne pensent même pas que ça serait leur intérêt que justement quelque chose se passe. L'homme cultivé, c'est l'homme que vous voyez tout le temps à la télévision, dans les émissions dites "culturelles", qui a une certaine culture générale pseudo-littéraire ou cinématographique, qui dit un minimum de choses en un minimum de temps - donc qui ne dit rien - et qui est là pour faire valoir une certaine forme de connaissance personnelle, conçue pour réduire au silence - en tout cas pour décourager - toute forme artistique enthousiasmante, flamboyante, réelle. Chaque fois qu'il y a un problème artistique qui devrait être évoqué, il est écarté pour mettre à la place un problème culturel ! En fait, l'art, les gens cultivés n'y comprennent rien !¹⁰⁷ »

La différence est minime et dans une nuance très intéressante. Pasolini, lui sous-entend toujours quelque chose qui fait penser à Vittorio De Sica, quelque chose de très terre à terre, d'humain, de travailleur, de populaire, c'est aussi dans ce sens qu'il parle de sincérité, d'espace disponible, etc. Nabe, en voulant dire la même chose, dévie souvent de ces considérations sociales pour, et l'extrait cité l'éclaire parfaitement, se concentrer sur des questions plus philosophiques, si elles ne sont pas mystiques, en tous les cas artistiques. Son cheval de bataille reste encore et toujours l'art. Quand Pasolini reprend cette idée, lui ne peut s'empêcher de la politiser socialement :

105 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 141

106 Pier Paolo Pasolini, « Contre la télévision », *Contre la télévision, et autres textes sur la politique et la société*, Besançon : Les solitaires intempestifs, 2003, p. 39

107 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 352

« La classe dominante, dont le nouveau mode de production a créé une nouvelle forme de pouvoir et en conséquence une nouvelle forme de culture, a procédé ces dernières années en Italie au génocide de culture particularistes (populaires) le plus complet et total que l'histoire italienne ait connu. Les jeunes sous-prolétaires romains ont perdu (dois-je le répéter pour la énième fois ?) leur "culture", c'est-à-dire leur manière d'être, de se comporter, de parler, de juger la réalité. On leur a fourni un modèle de vie bourgeois (consommériste) : ils ont été classiquement détruits et embourgeoisés.¹⁰⁸ »

Pasolini aimerait aller jusqu'à la politisation totale de la télévision :

« Quant à la télévision, ma proposition de réforme radicale est la suivante : il faut que la télévision soit encadrée par les parties, ce qui la rendrait culturellement pluraliste. C'est le seul moyen de lui faire perdre son horrible valeur charismatique, son intolérable caractère officiel. En outre, les partis (on le sait bien) s'écharpent à l'intérieur de cet organisme, dans les coulisses, pour le partage du pouvoir (qui se fait jusqu'ici d'une façon abject). Il s'agirait donc de codifier et de porter au grand jour cette situation de fait - en la transformant en une manifestation de démocratie. Chaque partie devrait avoir droit à ses propres émissions, de telle sorte que chaque spectateur serait appelé à choisir et à critiquer, c'est-à-dire à devenir un coauteur, au lieu d'être un pauvre type qui voit et écoute, d'autant plus réprimé que flatté.¹⁰⁹ »

Sur ce point, Nabe se différencie bien. Lui aurait plutôt une vision anarchique voire terroriste des actions à mettre en place. Il songe aussi à la parole multiple mais que lui ne rêve pas politisée, partisane, mais totalement et radicalement libre. Il le dit dans une vidéo qui date de 2015 tournée juste après les attentats du Bataclan dans laquelle il explique à quel point, d'après lui, la société serait soignée et dégonflée de beaucoup de ses haines si la parole se libérait pour tous, avec la même égale estime :

« Pendant une semaine tous les médias, les télévisions, les radios, les journaux, sont offerts à qui veut. N'importe qui peut prendre la parole, à n'importe quel moment, 24h sur 24h. Toutes les chaînes sont ouvertes, les radios et toute la presse diffuse les propos de chacun. Pendant une semaine à peine sans aucun journaliste ! On n'a pas besoin de monsieur Pujadas, de monsieur Delahousse, de monsieur Patrick Cohen pour nous dire : qui va parler, pourquoi il parle et d'où il parle etc. Et là, ce serait évidemment révolutionnaire, et là y'a plus de terrorisme car les types pourraient s'exprimer ! Moi, je le ressens, je n'arrête pas de le dire, alors que je ne suis pas un combattant de Raqqa. Et pourtant je le ressens d'une violence terrible, alors t'imagines les autres qui ont souffert à ce point-là ? Là, tous les médias sont ouverts. On peut dire ce que l'on veut, n'importe qui entre dans les studios, prend la parole et dit « Voilà j'ai ça à dire... ça à dire... ça à dire », pendant des heures, des heures et des heures. Au bout d'une semaine, tu vas voir un peu, le pays va être dégonflé de toute sa frustration. Facile d'annuler le terrorisme : très simple, une semaine que tous les médias soient offerts au peuple, aux gens, à n'importe qui, du clochard au plus grand patron – qui en a aussi gros sur la patate, sur ces patates qu'il a dans la poche, vient et parle, dit ce qu'il a à dire sur tous les sujets. Tu vas voir un peu, ça ! Ça, ils ont une terreur de ça...¹¹⁰ »

Mais ce que je trouve passionnant, pour en revenir et à *Rideau*, et aux trouvailles, ce sont les déviations pasoliniennes effectuées par Nabe, et puis aussi à la façon unique

108 Pier Paolo Pasolini, *Lettres luthériennes*, Paris, Seuil, 2000, p 209

109 Pier Paolo Pasolini, *Lettres luthériennes*, Paris, Seuil, 2000, p 211

110 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Nabologie du terrorisme »

qu'a Nabe de parvenir à faire coller son discours, une certaine justesse de discours, en faisant pourtant prendre la source de réflexion du discours dans l'anecdote, quasiment, personnelle, et c'est de reprendre de la hauteur après avoir étudié le cas Algoud et le cas Pasolini pour situer notre auteur, reprendre de la hauteur donc pour finir de bien comprendre comment Nabe semble avoir tourné le dos à la télévision.

D'abord, il y a la vision artistique typique de Nabe, le discours qu'on reconnaîtrait entre mille : toujours la référence, l'anecdote artistique, la passion, la défense des grands, l'opposition entre l'art et la culture... Ce sont par ces lignes que Nabe espère faire des tranchées.

Samedi 12 octobre 1985. - [...] Je doute qu'il y ait assez d'Orson Welles désormais sur terre pour démentir le funeste et si vraisemblable présage de Céline : "La télévision achèvera l'esprit de l'homme comme la fusée lui simplifiera l'existence". Car tout reposait sur le cinéaste : il pouvait montrer qu'on pouvait faire de la "radio illustrée", renouveler le documentaire, l'entretien, les émissions de magie, ou faire des préfaces rétrospectives à des films passés, qu'il y a des brèches possibles avec cette chose... En tant qu'artiste renaissant, léonardesque, il a montré le chemin, car lui seul était capable de se servir de n'importe quel instrument "médiatique", aussi méprisable soit-il... Privé de cet espoir, je ne vois pas un autre cerveau humain capable de lutter contre cette société écœurante de la télévision reine, qui bloque ainsi des milliards d'énergie devant ses conneries. Orson Welles aurait pu devenir le Méliès du vidéo-clip !¹¹¹ »

Tout y est mélangé : de la passion et de l'admiration débordante vouées à un cinéaste de génie, parce que Nabe est un très grand cinéphile, à l'estime qu'on voit Nabe ne pas pouvoir s'empêcher de porter, d'une certaine façon, à la modernité, en finissant par le mépris et le dégoût qu'il ressent aussi fort, et peut-être paradoxalement pour la télévision.

Mais bien souvent, Nabe, dans sa critique médiatique, est encore plus plus précis artistiquement. Et ça m'arrange doublement : mon déroulement actuel retombe sur ses pattes, d'une part, et d'autre part le sujet même de toute cette grande démonstration est exactement recentré et résumé. C'est-à-dire que ce qui motive Nabe à analyser pour détruire la télévision en particulier, c'est bien la figure de l'écrivain. La figure de l'écrivain à travers la sienne.

« Expliquer, s'expliquer : il n'y a que ça qui intéresse les médias. L'œuvre n'a plus d'intérêt : c'est un prétexte pour exiger de l'auteur qu'il refasse son livre, en mieux, en 5 minutes, à la télévision ! Le principe de la radio ou de la télévision, c'est d'interviewer un type avant qu'il ne chante sa chanson. L'écrivain n'est pas reçu parce qu'il ne peut pas parler de ses 300 pages en 3 minutes : il lui faut trouver un moyen de justifier sa présence. Il a une prestation de retard sur le chanteur de variété. Répondre superficiellement à des questions superficielles ne suffit pas à donner instantanément une bonne idée de ce qu'on fait. Si les écrivains savaient lire avec flamme et sans emphase leurs propres textes, les médias prendraient l'habitude de les inviter et de leur offrir les trois minutes réservées au chanteur pour se produire. Il faudrait

111 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 1285

considérer chacune de ses prestations télévisées ou radiophoniques comme des solos de jazz. On a quelques minutes pour improviser, sans repentir, sur les thèmes les plus éculés, dans les conditions les plus difficiles, pour pas un rond et pour l'éternité !¹¹² »

On retrouve bien des pensées profondément ancrées dans le cheminement nabien. D'abord celle de la télévision hostile à l'artiste en général, et qui oublie totalement un rôle qui pourrait être sublime, que peut-être parfois, succinctement, elle a su avoir, un rôle de passeur, un rôle d'entremetteur magnifique entre le discours d'un grand esprit et du peuple, pour s'abandonner totalement et au divertissement et à l'argent, donc à la médiocrité, tout le temps, sans faire la part des choses, les choses étant les grands artistes. Les écrivains sont traités comme des candidats de jeux télévisés dont il faut résumer la biographie en trois phrases. Ensuite on retrouve aussi l'idée de la comparaison entre le jazz et la littérature : Nabe se voit, j'en suis sûr, plus comme un esprit à la fois de musicien et de peintre que de lettré, voire même d'écrivain, avec tout ce que ça peut comporter. Et puis il y a toujours cet espèce de sentiment constant chez lui, celui du refus de l'accessibilité facile de l'œuvre : une part de lui ne peut s'empêcher de continuer de considérer que vu le travail qu'un grand écrivain doit fournir, vu l'énergie, le temps, la peine, la solitude, il est indécent, toujours, de lui demander de faire la promotion, de l'obliger à résumer, à diminuer : parfois, chez Nabe, ça va loin puisque cette idée peut bien souvent se retourner contre les lecteurs eux-mêmes qui pourraient être jugés trop fanatiques, fétichistes, ou curieux, ou avides de résumés et de rapidité. Nabe le pense et ça transpire même quand il ne le dit pas : pour lui les écrivains, et les grands artistes, devraient être les maîtres de la société et recevoir un soutien total, partout : argent, temps, respect, etc. C'est comme s'il voulait refaire la terrible histoire de l'art et venger les Bach, Van Gogh, Baudelaire et autres Rimbaud... L'obsession de Nabe, c'est celle-ci : la justice face au talent et au sacrifice artistique. Un passage de sa *Nabologie du terrorisme* l'éclaire bien (à voir également sa vidéo « Les Peshmergas français » sur la question) :

« C'est pour ça que je ne veux pas appartenir à cette France. J'aime trop la grandeur des grands français artistiques depuis Molière... On critique Louis XIV, putain, Louis XIV vous rigolez ou quoi ? Louis XIV qui a toujours protégé Molière, toujours contre la kabbale des bourgeois de l'époque, des gros cons de beaufs de l'époque, les dévots. Louis XIV c'est le sommet du pouvoir, le Calife, et il protège le plus grand écrivain de son époque et pourtant y avait de la concurrence ! Y'avait Boileau, La Fontaine, Racine, Corneille...¹¹³ »

C'est l'attitude royale que Nabe rêverait de voir adopter les médias contemporains mais malheureusement :

112 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 104

113 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Nabologie du terrorisme »

« Il serait tentant de prendre la télévision dans son ensemble pour la comédie en représentation de la cour de Louis XIV. Hélas ! la télé n'est pas Versailles. Allumer son poste ce n'est pas entrer au château car il n'y a plus de seigneurs, il n'y a que des bouffons. Plus personne n'a de vie secrète parce que les corps sont dissous dans l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. Voir Jean-Pierre Foucault à la télévision, c'est tout savoir sur Jean-Pierre Foucault. Et si on veut à toute force fixer les traits des patrons de l'ombre, on n'obtient que des fantômes.¹¹⁴ »

Ces envolées royalistes d'un Nabe pourtant à l'opposé de cette idéologie sont amusantes mais profondes. D'autant plus quand on connaît le sort qui était réservé aux punis de l'époque, et parfois même aux rois eux-mêmes... Nabe, quand il critique les médias par le biais de la figure de l'écrivain ne fait en réalité que penser à ce qu'il a vécu. Il est persuadé d'être un symbole. J'ai déjà expliqué son rapport parfois pervers à sa propre existence par rapport à la vérité : mais ce qui est beau et qui en fait l'auteur qu'il est, c'est que bien souvent, cette folle façon, en surface, de penser le monde, lui permet de tomber juste. Une des grandes incompréhensions autour de Nabe s'enroule autour de l'aigreur qu'on lui imagine porter en lui et porter, surtout, ses combats. Bien sûr que son côté très anti-France, son côté défenseur de la cause arabe, capable d'expliquer le terrorisme islamiste, son côté continuellement provocateur dans l'image et le langage, en particulier sur les questions qu'il sait sensibles, bien sûr que tout cela est aussi une réponse au sort qui lui a été réservé, mais en réalité, Nabe fait bien peu de cas de son propre cas puisque sa conviction d'être la simple continuation d'une grande famille qui ne l'a pas attendu pour être splendide et qui continuera après lui, est totale, et n'est pas une posture. C'est son amour fou et inconditionnel pour tous ceux qu'il voit comme ses semblables, voir comme ses maîtres, et pourquoi pas aussi comme ses fils, c'est cet amour qui se transforme en haine littéraire franche quand il pense à la façon dont tous ont toujours été traités par les bourgeois, donc souvent les médias, de leurs époques, cette façon de les mépriser, de les oublier, de mal les comprendre, toujours, au présent, et donc d'autant plus à son époque à lui qui a coïncidé avec le climax de cette horreur affichée : la télévision.

« Les médias s'intéressent toujours aux personnages, et jamais à leurs œuvres. Or, la tête de celui qui écrit est mise à prix... Et tant pis si l'émission la lui coupe en direct - couic ! Une tête d'écrivain après tout, ça ne sert pas à grand-chose...¹¹⁵ »

C'est de cela dont Nabe souffre. Sa tête à lui est sauvée, dans son cœur : il s'en moque pas mal qu'elle soit ou non encore accrochée. C'est trop tard. Mais savoir à quel point la société médiatique ne sait faire que couper les belles têtes le rend malade. Lucette Destouches, la femme de Louis-Ferdinand Céline, le lui avait bien confié également :

114 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 126

115 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 107

« — Pour aller à la télé, dit Lucette. Je lui avais coupé les cheveux comme j'ai pu. Bien haut sur la nuque. On aurait dit un type à qui on va trancher la tête.¹¹⁶ »

Pourtant Nabe y a été. Il a fait de la télévision en tant qu'écrivain comme personne, il en a fait une expérience absolue, extrême, et quand il a semblé que cela se retournait contre lui, alors il a pris les armes pour lui régler son compte en pamphlet et en regard lucide. Nabe n'a rien à dire aux bourreaux :

« On ne peut pas demander à un écrivain à qui il s'adresse, il s'adresse à Personne avec une majuscule. Je n'ai pas écrit ce livre-là [*Rideau*] pour émoustiller ou pour titiller la susceptibilité des médiateurs, comme on dit, mais pour témoigner de ce qui se passait, de ce que je voyais autour de moi parce que je pense que c'est important de dire de ce qu'on voit et ce qu'on ressent aujourd'hui.¹¹⁷ »

Toutes ces têtes tranchées, ces fantômes, cela a encore à voir très fort avec le corps, et le corps de l'écrivain compte beaucoup pour Nabe, comme il comptait pour Céline (mais on y reviendra). À la télévision, Nabe a toujours été fidèle, au niveau de l'image, à ses livres. À l'époque de son premier livre il était passionné, agressif, détonnant ; pour son livre *Je suis mort* sur lequel je vais écrire très vite, paru en 1998, soit juste avant l'époque *Coups d'épée dans l'eau*, nous avons un Nabe plus désabusé, sombre, détruit quasiment, et puis par exemple en 2010 pour son grand roman, son retour à la télévision, celui pour lequel il avait fait croire qu'il avait arrêté d'écrire, il y a un Nabe souriant, détaché, tranquille, tranquille comme quelqu'un qui n'écrirait plus. La télévision manque d'âme.

« La télévision est une tribune pour les journalistes, ces flics dans l'âme s'ils avaient une âme (...à Les médiateurs sont des mutants. On ne peut pas les comparer à des êtres humains. Ils ne le savent pas eux-mêmes. Si encore ils étaient tous de lucides cyniques conscients de biaiser le monde ! Mais pour un beau salaud vous avez cent gentillets très laids et très mous que leur pouvoir d'enculerie dépasse.

Les valets de chambre de la télévision font toujours les étonnés quand ils reçoivent une vedette : "Comment expliquez-vous votre succès ?" Comme s'ils ne savaient pas ! Eux, les astiqueurs du copinage ! On ne s'intéresse plus qu'à ça : le succès inexplicable d'une larve. Expliquez-moi comment vous parvenez à supporter les voix saccadées des speakers-larbins interchangeables de la radio et de la télévision. Expliquez-moi.¹¹⁸ »

Nabe avait été comme prévenu par le professeur Choron, dans son honnêteté habituelle et sympathique, et même si ça aurait pu lui éviter bien des inconvenances, je pense que c'est heureux pour lui qu'il ait été assez fort pour ne pas l'écouter :

116 Marc-Édouard Nabe, *Lucette*, Paris : Gallimard, 1995, p. 118

117 Marc-Édouard Nabe, entretien avec Bruno Causse (Fnac Lyon), *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 177

118 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 127

« — Qu'est-ce que tu vas faire dans des émissions de gros cons, Nabe ? Tu ne vois pas que c'est un piège ? Ça t'amuse ? Tu as perdu deux heures, tu n'as rien dit, tu étais là au milieu des connards, avec ce rondouillard de Polac qui se croit cultivé parce qu'il est allé à l'école ! Mais il faudrait les empêcher d'apprendre à lire et à écrire ces mecs-là ! Cette fausse culture de merde ! Le gros con de Sollers ! La connasse de Laforêt qui se croit forte de dire "Je vous emmerde" alors que jamais elle n'a dit un gros mot dans ses chansons de merde ! Et ce jeune con à côté de toi ! Ah ! C'est dégueulasse ! Ne va plus dans ces émissions à la con ! On ne voyait même pas ta femme ! Je pensais me branler en regardant la femme à Zanini chez Polac ! Même pas ! Tu n'as pas pu parler : on te fait venir par bonne conscience ; il n'y a même pas ton nom écrit dessous ! T'as un abonnement ou quoi ? Va pas te faire chez Polac, espèce de con !¹¹⁹ »

2. De la boue à l'or

Si Nabe ne l'a pas écouté, c'est parce qu'il a vite décidé d'une philosophie en ce qui concerne l'écrivain et son devoir vis-à-vis des nouveaux médias : on a commencé à frôler ce sujet, mais pour Nabe, l'écrivain est obligé d'aller à la télévision, de passer à la casserole. Faire le contraire, par peur ou stratégie est pour lui une lâcheté absolue. Ce qui prime, c'est l'œuvre, et les livres à écrire, et notamment le genre romanesque par lequel il faut aussi passer. La télévision et les médias ne peuvent alors pas éternellement rester une immonde bête énorme et indépassable, ils doivent être intégrés, transposés. Mais pour cela, il faut affronter la bête. Il est impossible de rendre compte d'une époque si médiatisée sans comprendre qu'il s'agit non seulement d'une bataille mais surtout d'une bataille obligatoire de laquelle s'extirper fait automatiquement de l'artiste un déserteur, un être qui voit sa crédibilité d'effondrer. Nabe a beau avoir tout vécu à la télévision, et par la télévision, et ce à tous les âges : il ne lui tournera jamais totalement le dos, puisqu'il se sait condamné, quasiment par devoir, à l'image, à cette image, à la médiatisation de son image.

« Je me demande s'il ne valait pas mieux entretenir l'énigme physique en refusant de paraître... Hélas ! C'est impossible : nous n'avons pas le choix : bon ou mauvais, plus ou moins bon : il *faut* passer, sinon on n'existe pas, même pour refuser de passer !¹²⁰ »

C'est une exigence qui permet de mieux comprendre beaucoup des actes nabiens si décriés. Pour lui, cela va jusqu'à étouffer sa conviction que, peut-être, l'existence de ce média révolutionnaire pour l'écrivain est une malchance :

« Ah ! ils en avaient de la veine nos anciens de ne pas endurer ça. Je ne donne pas cher de leur peau aux Cervantès, Tolstoï, Victor Hugo, etc. Qui sait s'ils auraient été "bons" ? Il se pourrait très bien qu'ils eussent été nuls en revenant en fantômes sur le plateau. Peut-être que Rimbaud aurait été pitoyable avec son accent épouvantable et ses grosses mains rouges... Comment s'en seraient-ils sortis aux prises avec les médias ? Imaginez Joyce en train d'essayer de se défendre contre trois autres invités se moquant de son *Finnegans Wake*. Ou

119 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p.682

120 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p. 678

bien Kafka, reçu avec un écouteur sur sa grande oreille pour la traduction simultanée, et dont le présentateur-vedette essaierait de rectifier la mauvaise image : “Allons, mon vieux, faut pas voir tout en noir !” Et à Balzac : “Dites donc, mais vous n’arrêtez pas, vous !” Ou bien : “Franchement, Stéphane Mallarmé, avouez, vous ne les trouvez pas tirés par les cheveux vos poèmes ?” et tous les autres derrière attendant la guillotine.¹²¹ »

L’exemple des anciens lui plaît toujours, il ne cesse d’y revenir, et même sous forme de trait humoristique, il semble envier l’innocence de ses prédécesseurs face à cet adversaire nouveau, et ce que la méconnaissance pour nous de leur parole naturelle, face à la caméra, nous fait les grandir. De tous les mauvais traitements dont Nabe peut accuser la société de faire subir aux écrivains, celui de la médiatisation corporelle, si on peut dire, a été épargnée à certains, et sa façon d’imaginer les dialogues possibles permet de donner une distance, une portée presque ridicule, de l’illustrer, à ce média. Mais Nabe pour qui l’existence n’a de sens que lorsqu’on peut l’écrire, la folie de la littérature doit donc être poussée plus loin : s’il est offert un univers qui peut permettre de combler le trou béant de l’existence qui existe en dehors de l’écriture, alors il faut le remplir :

« Qu’est-ce qu’on peut faire d’autre que parler lorsqu’on n’écrit pas ? Se taire ? Ça n’a jamais été mon tempérament. J’estime que si un artiste sait parler, il a le devoir de parler dans les médias. Radio, télévision, journaux, partout où sa parole pourra porter, même si elle ne porte jamais.¹²² »

Avant la télévision, il fallait choisir entre vivre ou écrire. Nabe avait refusé de choisir. Dorénavant, on peut faire autre chose que non-écrire lorsqu’on n’écrit pas : on peut aller à la télévision et faire sonner sa langue. C’est un avantage supplémentaire dans la bataille littéraire, et une arme dans cette bataille télévisuelle.

« Tant que les écrivains resteront cantonnés dans leur mépris, croyant faire leur culture dans leur coin sans que les médias puissent en être touchés, l’écriture perdra de plus en plus de sa subversion et de sa force. C’est justement peut-être pour ça que les médias ont si peur des écrivains et de l’écriture et de l’art du langage. Je désapprouve ceux qui évitent le contact avec cette falsification de communication, il faut aller au fond de la grotte spectaculaire et essayer de vaincre la bête, et la bête c’est la télévision. Vraiment la télévision pour moi, c’est vraiment l’Hydre de Lerne et il faut absolument en venir à bout !¹²³ »

Nabe ne le cache plus : la télévision est une bête, une bête à vaincre, parce qu’une bête en guerre contre l’écriture elle-même. Il ne parle plus ni de lui-même ni de la littérature, il parle bien de l’écriture en tant que telle. L’écriture, c’est ce qu’il y a de plus sacré chez Nabe, or, à la page 105 de *Rideau*, Nabe écrit que « Maintenant, pour rendre ses mots sacrés, il faut les dire à la télé, nouvel instrument du Verbe » comme s’il conférait à la télévision une puissance divine, comme celles des pires bêtes mythologiques. L’essentiel, c’est que Nabe considère que l’écrivain ne doit pas être

121 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1992, p. 107

122 Marc-Édouard Nabe, *Coups d’épée dans l’eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 7

123 Marc-Édouard Nabe, *Coups d’épée dans l’eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 102-105. Extrait d’un entretien avec Olivier Germain-Thomas ; *Agora*, France Culture, 26 juillet 1988

un personnage dans la société comme les autres, et même comme les autres artistes. Sans être supérieurs, les écrivains doivent être en première ligne s'ils veulent mériter réellement leur titre.

« Les écrivains se croient tout à fait protégés dans leur monde ancien, dans leurs références culturelles assez classiques finalement, sans tenir compte des médias, de la télévision, de la radio, des journaux, qui sont vraiment les grands ennemis de l'écrivain. Ce monde des médias, c'est vraiment celui auquel tout écrivain doit se confronter, voilà.¹²⁴ »

Le mythe de la tour d'ivoire doit s'effondrer. Je ne crois pas que Nabe y ait un jour adhéré, mais les auteurs du siècle nouveau n'auront pas le loisir de s'y cacher ; c'est très dur mais c'est la justice nabienne :

« Je ne fais aucune différence entre celui qui se compromet jusqu'au cou dans les pires spectacles et celui qui refuse tout affrontement médiatique comme l'hippopotame qui se roule dans la boue et l'autruche qui se cache la tête dans le sable... Peut-être l'écrivain doit-il se comporter enfin comme un homme qui assume sa foi en l'art. Un véritable artiste n'a peur de rien et doit pouvoir descendre quand ça lui chante dans l'arène aux lions, comme tout martyr qui se respecte.¹²⁵ »

Je termine cette démonstration par une citation très célinienne et très claire, de Nabe, à la page 178 de *Coups d'épée dans l'eau* : « L'écrivain a cette mission-là, donner un bout de viande réelle, il faut qu'il dépose cette espère de steak de vérité comme ça sur le grill. » L'écrivain doit accepter d'être comme un Christ, comme un martyr, comme un combattant, comme un kamikaze capable de donner sa peau, et de payer cher, l'écrivain doit éprouver, tout éprouver, même le pire, pour Voir et avoir quelque chose à Dire, et la télévision, et les médias qui l'accompagnent, sont centraux dans l'époque nouvelle. L'écrivain, d'après Nabe, ne saurait être légitime – concept finalement très important dans la psychologie nabienne – pour comprendre et s'exprimer sur une époque, ou sur un sujet, sans en avoir fouillé tous les recoins.

De cette bataille essentielle et inévitable, Nabe en a sorti beaucoup de création, je l'ai montré, mais la plus importante, finale, c'est ce qui doit finalement transpirer à l'intérieur de ses livres et transcender sa propre existence, son expérience des médias, les médias eux-mêmes. Le grand défi, c'est donc de transposer toute cette matière à l'intérieur même de l'écriture et de la littérature. Passer à la télévision, c'est fait, en souffrir, c'est fait, écrire contre la télévision, c'est fait, écrire en livre ses passages à la télévision, c'est fait : maintenant il faut intégrer la télévision à l'ouvrage même, littérairement, allégoriquement. Il faut transformer la fameuse boue en or éternel.

« M.-E. N. : Écoutez, vous, Jacques Chancel, vous êtes allé interroger Louis-Ferdinand Céline, il vous a écrit sur une feuille de papier : “Le télévision achèvera l'esprit de l'homme comme la fusée lui simplifiera l'existence”.

124 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 102-105. Extrait d'un entretien avec Olivier Germain-Thomas ; *Agora*, France Culture, 26 juillet 1988

125 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 209. Réponse à une enquête : “L'écrivain doit-il se donner en spectacle ?”, *Le Figaro littéraire*, 12 octobre 1992

Donc ça a été notre maître à tous dans ce sens. Il a très bien compris à quel point la télévision était nocive. Seulement, c'est une matière comme une autre. C'est ça qu'il faut comprendre. C'est une glaise. Est-ce que Rodin se posait sans arrêt des questions sur le sens que devait avoir l'existence même de la boue de laquelle il allait sortir ses plus belles statues ?¹²⁶ »

C'est avec *Le Bonheur* et *Je suis mort*, deux de ses rares romans, que je vais montrer comment il s'est attaqué à cette entreprise baudelairienne ! L'idée vient de trouver un moyen, au sein même de l'œuvre littéraire, et alors fictionnelle, d'intégrer parfaitement le sujet. Il s'agit d'être en mesure de saisir la différence entre la vie de l'époque la plus actuelle et la vie qui pouvait déjà être écrite auparavant :

« Ça me semble plus intéressant dans une "fiction" de les diffuser dans la trame, de les intégrer à ma romance, de leur voler quelque chose... C'est ce que je vous disais au début : il faut travailler sur le motif, et notre motif aujourd'hui, c'est aussi la surcharge d'informations, le simulacre de communication et le spectacle-roi, voilà. Étant donné que c'est le motif principal et que c'est désormais ce qui se passe à la place de la vie, il faut que les écrivains transposent cette nouvelle vie-là, et non plus la vie telle que pouvaient la transporter leurs prédécesseurs...¹²⁷ »

Avec son premier roman, *Le Bonheur*, Marc-Édouard Nabe va faire de sa scène finale, de la page 486 à la page 504, une transposition décalée, faussée, remplie d'un sens nouveau, de la réalité de ce que peut être une émission de télévision avec un clin d'œil appuyé à son propre passage à *Apostrophes*, jusqu'à transposer également les événements qui se sont produits avant et après la diffusion. L'émission ne s'appelle pas *Apostrophes* mais *Apothéose*, et c'est surtout le titre de ce chapitre final.

« Le dernier chapitre de mon roman *Le Bonheur*, en effet, est la diffusion d'une grande émission de télévision qui porte toute l'histoire. Je crois qu'il est important que les romanciers intègrent dans leur univers la télévision, la radio, la presse. Comme je dis toujours, les prévisions d'Oscar Wilde se sont aggravées : ce n'est plus la vie qui copie l'art mais les médias qui copient l'art, et donc remplacent la vie. La vie n'existe plus, c'est ridicule de s'en inspirer encore pour créer des œuvres d'art. La source d'inspiration est devenue le magma médiatique, cette planète parallèle ! C'est d'elle qu'il faut tirer de quoi faire de la beauté ! C'est dur. Il faut se dire que Vélasquez aujourd'hui peindrait le portrait de Jacques Chancel, aussi beau que celui de Charles Quint !¹²⁸ »

Nabe offre au magma médiatique, comme il le nomme, la place d'un personnage à part entière ; c'est une donnée cruciale, centrale, aussi grosse que la vie elle-même, que l'écrivain doit travailler. Le personnage principal, Andréa, sorte d'avatar de Nabe, et sa compagne, Athénée, sont devant la télévision dans un bistrot qui s'appelle *Le Bout du*

126 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 365

127 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 102-105. Extrait d'un entretien avec Olivier Germain-Thomas ; *Agora*, France Culture, 26 juillet 1988.

128 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 121. Entretien avec Claude Beylie, *CinémAction* n°52, été 1989

rouleau. Ils y regardent l'émission. Nabe va concentrer toute la matière littéraire d'une émission télévisée pour en décortiquer les mécanismes, en ridiculiser les lourdeurs et en faire comprendre le fonctionnement. D'abord, la description du plateau et du présentateur peint comme une caricature ultime du présentateur de télévision démagogue, dents blanches, promotion incessante, etc. :

« Les caméras montraient le plateau de télévision en vue quasi aérienne, pour qu'on voie les coulisses de l'émission, ça se faisait beaucoup : le téléspectateur surplombant en dieu les esclaves qui s'activent autour du maître de cérémonie et de ses invités : désormais il était de bon ton de filmer les cameramen aussi, pour mieux comprendre. Et puis quand on avait bien vu les fourmis de haut s'emmêler les pattes dans leurs fils, l'éclairage se faisait superbe sur la tête en gros plan du célèbre Dorian, le plus populaire des animateurs. Toutes les chaînes s'arrachaient sa fameuse chemise hawaïenne, on ne pouvait plus vivre sans son visage poupin de jeune pépère impertinent : une figure lisse de type qui n'a jamais souffert, polie par les milliards de regards d'amour qui n'auront jamais l'idée d'ouvrir cette carcasse huileuse où gargouillent tous les vices du « Spectacle ». ¹²⁹ »

Le célèbre Dorian, sorte de combo étrange entre Morandini, Zitrone, et un Dechavanne transformé en « beau-gosse », ne va pas « en rater une », comme on dit, en ce qui concerne les poncifs de la présentation grotesque à la télévision.

« S'il savait Dechavanne à quel point, pour *Le Bonheur*, je connais bien son âme de fils de bonne famille grimaçant, ses tics de comique complexé, de déstabilisateur imbu... Ça m'intéresse de m'affronter à un jouac pareil : c'était réjouissant de le voir *forcer* sans antipathie, toujours garder sa distance de petit prince de l'audimat ! Hélène et moi nous nous promenons de studio en studio, dans ces décombres de la honte... Elle n'en revient pas de découvrir la saleté de ces dessous-là : le "gentil" Pascal Sevrain qui à l'écran caresse les fesses fripées du public avec une plume d'autruche apparaît ici en brutale et furieuse hyène rébarbative. C'est fascinant ces transformations à vue. Le rouge s'allume et les loups se font agneaux. Combien de moutons l'ignorent ! Ça me donne l'idée d'une pièce de théâtre (*Le Temple*) : le premier acte montrerait la répétition et les préparatifs d'une émission de télévision (plateau de télé sur la scène !) avec les cheftaines harpies, les producteurs louvoyants, les coléreuses stars, les assistants désagréables, les magouillistes de tous poils... Et au second acte, mêmes personnages, même décor mais totalement métamorphosés pour l'émission en direct où soudain, ces abeilles d'animateurs ont mis leurs dards au vestiaire et font du miel. Le spectateur pourrait ainsi apprécier les retournements de sourires, les revers des brushings... À creuser... ¹³⁰ »

Nabe dévoile ici son côté enquêteur qu'on commence à connaître et explique que pour créer son personnage de présentateur il a étudié totalement et réellement les habitudes et les mimiques de nos vrais présentateurs, en allant jusqu'à explorer, stylo à l'esprit, les loges, les coulisses... Le Dorian de son *Bonheur* fait la totale :

« Tous les samedis soir vous nous prouvez votre fidélité à moi et à tous les techniciens de la S.F.P.C. sans quoi rien ne serait possible et que je vous

129 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 486

130 Marc-Édouard Nabe, *Inch 'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2451

demande d'applaudir et également aussi !... Aussi, je suis fier ce soir de vous présenter cette émission exceptionnelle, en direct et en satellite du Palais du Cynisme et du Piston (...)

— Vous connaissez Z... ? reprit Dorian la dentition plus éblouissante que le collier du chien de la reine d'Angleterre. Eh bien Z... est un grand artiste, et quand un grand artiste reçoit une commande d'État, qu'est-ce qu'il fait ?... Allez-y !... Dites-le... oui ! Un chef ?... Un chef ?...

Il soulève la foule des 2 bras qui hurle.

— Un chef-d'œuvre !

Oui, bravo mesdames et messieurs ! Un chef-d'œuvre... On vous applaudit bien fort...¹³¹ »

L'introduction bienveillante sur le collectif humble, l'emphase énorme et l'ironie de Nabe qui situe l'émission dans un palais au nom équivoque, et puis la présentation toute en dents d'un artiste avec l'accent mis, forcé, forcé au point de forcer le public, sur le prétendu chef-d'œuvre à venir, affirmé avant même qu'il n'apparaisse, pour finir par l'autocongratulation ou plutôt celle du public, petits chiens obéissants, tout y est. L'émission se poursuit avec l'arrivée de l'invité, le fameux maître Z, sorte de patron d'Andréa, qui débarque comme un lion au cirque, entouré de danseuses comme au Lido dont on ne comprend pas bien la présence. Dorian introduit alors d'autres invités dont un artiste qui, par sa langue bourgeoise assez fatiguée, pleine d'échos, et typique, n'est pas sans rappeler, alors que l'émission n'a pourtant rien de littéraire et de sérieuse, l'adversaire d'un jour de Nabe, Morgan Sportès :

« — Je voudrais maintenant me tourner vers un artiste que je vous demande d'applaudir bien fort : Michel Livarot ! Alors, mon cher Michel Livarot, pour vous qu'est-ce que c'est que le Bonheur ?

— Eh bien je veux dire le Bonheur c'est plusieurs choses je veux dire... Ça peut être Tahiti, le fric ou une belle poulette dans ton pieu je veux dire...

— (...) Mais Michel ne vous a toujours pas dit ce qu'était le Bonheur pour lui. Michel Livarot, le Bonheur pour vous ?

— Eh bien je veux dire le Bonheur pour moi je veux dire c'est ma guitare...

— C'est sa guitare, je vous demande de l'applaudir bien fort.¹³² »

Pendant que Dorian continue son numéro, les invités arrivent les uns après les autres, la promotion fait rage, un groupe « Les Endiv's » (présentés comme les meilleurs vendeurs...) viennent même jouer leur morceau, alors que personne ne parle de peinture, alors que l'émission, je le précise, est programmée pour accueillir Z et dévoiler au monde sa tant attendue toile « Le Bonheur » sur laquelle le personnage principal, Andréa, a travaillé en peignant les pieds. Un imitateur mauvais vient et imite une infinité de personnages sans que jamais le texte ne corresponde et puisse être crédible avec ce que pourrait dire le véritable personnage imité ; un comique le suit et est affublé de toutes les qualités bienséantes de l'univers : il a un « cœur gros comme ça », il finance des écoles et est militant antiraciste, etc. Nabe fait même intervenir un poète avec qui Dorian simule une improvisation sur un poème évidemment appris volontairement par cœur,

131 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 487

132 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 489

en connaissance de cause, juste avant. Le niveau sonore des applaudissements ne cesse d'augmenter, applaudissements qui ne sont coupés que par l'interruption amenée par la publicité. Et Nabe, puisqu'il veut transposer réellement le corps du média, transpose aussi la publicité elle-même, et invente, et écrit, des pages de publicités à l'intérieur même de son roman. Il écrit des scènes très réalistes mais en utilisant une fois de plus le détournement, les marques ne correspondant pas au produit :

« — Plouf !

— Tu peux donc plonger dans la piscine aujourd'hui ?

— Moi ? Mes règles... Jamais ! Grâce au nouveau tampon *Mamy Nova*. Sans applicateur, très absorbant et plus digeste... *Mamy Nova*, le tampon qui fait fi du calendrier.

— De nouveaux tampons ?

— Des tampons, oui mais des *Mamy Nova* !¹³³»

« Envie de mastiquer ? Voilà *Bounty*. C'est un dentier qui est essentiellement joueur. Il a besoin de se dépenser. Il lui faut des repas équilibrés, c'est pourquoi j'ai choisi *Bounty*, la prothèse dentaire testée par tous les spécialistes de la fraîcheur de vivre. *Bounty*. C'est pas la peine que vous dents se décarcassent !¹³⁴ »

Une dizaine de publicités se suivent ainsi. Mais le plus fort dans la transposition littéraire, pour nous qui maintenant connaissons le parcours nabien, est encore à venir. C'est à la fin de cette longue scène, et donc tout simplement à la fin du roman, que l'allégorie personnelle, que la référence, est la plus puissante. En effet, Andréa et Athénée, sa compagne, regardent, on s'en souvient, l'émission dans un bar, au *Bout du rouleau* ! Ils y voient alors le peintre Z prendre la parole et dévoiler sa toile. Premier moment d'effroi, la toile tant attendue par tous, celle qui doit représenter le bonheur et pour laquelle Andréa a traversé tant de choses pour simplement peindre des pieds à l'italienne, représente finalement une discothèque. Voilà la nouvelle vision du bonheur : une discothèque. Notre peintre est effondré. Il aurait certainement pu s'en remettre lorsque Dorian concentra l'attention générale sur les pieds et que Z s'autorisa à en prendre tout le crédit, comme s'il les avait peints lui-même :

« — Maître Z... dit qu'en effet les pieds lui ont donné beaucoup de mal. Si justement vous admirez surtout ses pieds, dit le Maître, c'est qu'il s'agit là du coin essentiel du *Bonheur* qu'il n'aurait permis à personne d'autre de toucher. Maître Z... est très fier d'avoir réussi ces 2 pieds nus : il y a mis le meilleur de lui-même. Avec l'aplomb incroyable de ses yeux comme fixé sur Andréa par caméra interposée, Z... reçoit sans scrupule la nouvelle avalanche de compliments des spécialistes et de l'éberlué de service, Dorian.

— Nous n'en doutions pas, cher Z... Ça ne pouvait bien entendu en aucune manière être un petit employé de l'orteil qui soit capable de créer deux pieds aussi rayonnants de la grande sagesse de la Chine. Le talent, ça ne s'invente pas.

Andréa de Bocumar se lève en hurlant dans le café (...) Il explose.¹³⁵ »

133 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 497

134 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 497

135 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 502

Ce vol intellectuel, ce sentiment d'injustice, de privation, de plagiat, le personnage d'Andréa en est frappé en plein cœur, directement devant l'écran de télévision, impuissant. C'est une auto-analyse renversée : Nabe en réalité si touché, si blessé, par toutes ces années de censure (qui ne faisaient pourtant que débiter à l'époque), de copies cachées, d'influence non remerciée, Nabe devenu paranoïaque sur la question, en sachant probablement comme tout, dans cet état moderne de la parole et de l'image littéraire, est parti de la télévision, s'écrit dans un roman en un personnage qui a lutté pour peindre deux malheureux pieds qu'il voit loués par tous à la télévision, en particulier par de nombreux critiques présents sur le plateau de Dorian, et pour lesquels lui ne reçoit rien, pour lesquels peut-être il aurait été sali s'il avait été révélé qu'ils étaient de lui : il est impuissant de l'autre côté de l'écran, comme finalement aujourd'hui, Nabe, le vrai, dans la vraie vie, doit subir une presse et une télévision, quotidiennement, qui lui rappellent, année après année, tout ce dont il a le sentiment d'avoir été dépossédé.

De rage, dans le renversement de transposition final, Andréa se lève du bar, et fonce dans un taxi pour rejoindre le plateau. Sur place, il trouve celui qu'il avait vu dans l'écran et lui colle son poing dans la figure :

« — Dupé ! Floué ! Abusé ! Possédé ! Humilié ! Offensé ! Blousé je suis ! Salaud ! Fumier ! J'aurai donc tout perdu ? Nègre ! Nègre malgré moi ! Ah ce serait presque drôle ! La chance de ma vie, ce Chinois ni d'Ève ni d'Adam me la vole au poteau ! Crapule infâme ! On m'a volé mes pieds ! Mes pieds soufflés ! Non ! C'est pas vrai ! Dites-moi que je rêve ! (...) — Non ! Là c'est trop c'est trop ! On y va ! Athénée, on y va. Je m'en fous mais on y va !

Andréa, incontrôlable, sortit du *Bout du rouleau*, suivi de sa muse aux yeux rouges. (...) L'artiste hèle un taxi. Dans une trombe, ils arrivent au Palais du Cynisme et du Piston où la liesse bat son plein. (...) Par chance la deuxième entrée du Palais n'est pas gardée : les pompiers se sont absentés une heure dans leur cahute pour regarder le film + de Canal X. (...) Gonflé d'un sentiment d'injustice insupportable Andréa, les cheveux blonds fous, les yeux verts exorbités soulignés de nuages noirs, se précipite sur l'escroc chinois et lui donne un grand coup de poing. (...) L'arcade sourcilière du menteur asiatique pisse le sang comme une fontaine. (...) L'interprète ramasse son Maître en sang. La robe blanche est déchirée. Andréa se débat dans une mêlée de brutes. Dorian bousculé vers *Le Bonheur* prend le micro à son cou.

— Mesdames et messieurs, veuillez nous pardonner cet incident indépendant de notre volonté ! Un fou qui affirme être l'auteur des magnifiques pieds du *Bonheur* vient de faire irruption sur notre plateau, rouant de coups notre invité d'honneur Z... C'est abominable, il y a ici une panique monstre qui ne nous permet pas de poursuivre cette émission. C'est ça le direct ! Excusez-nous. Je dois maintenant rendre l'antenne. A vous les Studios, vous m'entendez ?

— Oui.¹³⁶ »

Nabe répare le mauvais coup de poing reçu par Benamou par un coup de poing libérateur infligé par lui-même. Il rejoue la scène racontée par Benamou lui-même, celle du taxi. Nabe détourne, c'est le cas de le dire, l'attention des gardes, grâce à un renversement

sur le film regardé et le nom de la chaîne. Puis, arrivé sur le plateau, il ouvre l'arcade du fautif, comme la sienne le fût, gravement, jusqu'à une blessure de l'œil, qui suit encore aujourd'hui Nabe qui a dû se faire opérer à plusieurs reprises, quarante ans après. Le frappé est ramassé par quelqu'un dont il est le maître, comme Nabe avait été défendu et ramassé par son ami Albert Algoud. Cette fois-ci, cependant, les caméras filmaient, et l'émission ne peut plus continuer. Son coup de poing a mis la télévision K.O., au moins un temps.

« Peu à peu la télévision bouffait tout. Andréa comprendrait bien qu'elle était le trou au fond de la baignoire de la vie par lequel tout se vide, l'orifice cannibale qui, à la fin, absorbe les plus suaves bains, ceux qui ont duré longtemps, avec des litres et des litres de larmes mousseuses dans un bruit rauque.¹³⁷ »

On retombe dans le trou ! Le trou de la télévision, le trou d'*Apostrophes* ! Le trou sexuel ! Celui des femmes ! Le trou dans l'œuvre ! Tous les trous. Nabe a de bien des manières transposé son époque et la télévision dans ses livres, je pense à *L'Homme qui arrêté d'écrire* et à *L'Enculé* notamment, mais puisque j'ai pris comme angle de donner une vraie importance à une sorte de chronologie nabienne à la télévision prenant sa source chez Bernard Pivot, c'est dans *Je suis mort* que Nabe fait de nouveau une véritable démonstration d'utilisation littéraire de l'expérience médiatique et de transposition personnelle.

« Je me suis suffisamment exprimé sur ce livre-là qui est un tournant en effet pour moi, et qui est une résolution personnelle de la tentation du suicide et d'autodestruction, tentation que j'ai retournée en effet, que j'ai invaginée si vous voulez dans la procréation d'un roman allégorique et exorciseur.¹³⁸ »

« Il y a un cycle qui va de mon premier livre, *Au régal des vermines*, jusqu'à *Je suis mort*. Ce cycle, qui a duré quinze ans, vous le qualifiez de cycle d'exécration.¹³⁹ »

Ce petit roman, qui est d'après moi le plus émouvant, lyrique, immédiat, poignant, noir, de l'auteur, est de son propre aveu la fin d'un cycle, et en lien direct avec sa naissance, ce départ suicidé devant la France entière. Il lui fallait l'écrire pour renaître et éviter de mourir, finalement abattu, si ce n'est battu, par ces années, seul, avec ces sentiments qui devaient flotter au-dessus de lui comme tant d'épées prêtes à lui trancher le crâne jusqu'au cœur : l'injustice, bien sûr, et puis certainement d'autres idées, plus personnelles, plus méconnues, celles qui s'enroulent autour du doute, de la peur de l'illégitimité, de la plus bête et basse envie de se rejeter soi-même dans la difficulté de s'aimer. Plutôt que de consulter ou de se tirer une balle, Nabe a trouvé le moyen de guérir : écrire sa propre mort, à partir du coup de feu, jusqu'à la suite de la mort, l'au-delà, coincé sur terre, pour expier.

« En fait, c'est parti d'une expérience réelle où j'allais très mal (...) C'est très très banal, je l'ai expliqué à cette époque-là, la tentation du suicide (...) et au

137 Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988, p. 499

138 *Infonie*, 24 avril 2000, réponses à des questions d'internautes sur le site de David Thomas

139 Réponses à une enquête : « Tout reprendre ? », *Ligne de risque* n°13-14, printemps 2000

lieu de mener à terme ce fantasme je dirais, je l'ai écrit. Voilà, j'ai commencé à écrire, les premières pages sont venues très vite : "À l'instant, je viens de me tirer une balle dans la tête" etc. Voilà, vous connaissez le livre.¹⁴⁰ »

Dès les premières pages de l'ouvrage, le narrateur revient sur une scène fondamentale de son existence, un trou, de mémoire cette fois-ci. Je considère obligatoire de le citer entièrement :

« Mon trou de mémoire ! Il en a fait de l'encre, celui-là... Dix ans déjà ! Pour un jeune comédien, un trou de mémoire le soir de la première, c'est mortel. J'avais pourtant bien répété : je savais mon rôle sur le bout des doigts. Le rôle le plus classique dans la pièce la plus classique. Deux actes sans une anicroche : ça partait vraiment bien. Je sentais la salle frémir. Et puis j'ai avancé un peu sur le devant de la scène, mon regard est allé se nicher dans la cage du souffleur... Catastrophe ! Le souffleur n'y était pas... Je le savais, en plus. À cause de son frère jumeau accidenté qui était entre la vie et la mort, il devait s'absenter au troisième acte. On pouvait très bien terminer la tragédie sans lui. Surtout moi avec ma "mémoire de mammoth" comme disait toujours mon metteur en scène. *Alas !* Le mammoth tomba dans la crevasse. Il y est encore, frigorifié ! L'inconscient n'a pas la langue dans sa poche : qui dit souffleur dit mémoire, qui dit souffleur absent dit mémoire qui se dérobe... Le fait de savoir que le souffleur n'était pas là, ça m'a attiré vers sa cage, et dans la cage je suis tombé. Ça d'abord été visuel : j'ai vu le vide ; puis sonore : j'ai entendu le néant. Ce silence, j'en ai encore plein les oreilles ! Avoir un trou de mémoire est pire que de ne pas se rappeler, c'est se déshabiller dans un strip-tease incontrôlable, humiliant et d'autant plus humiliant qu'on se sent fautif du désir qu'il suscite. Car, autant le dire, ce trou, je le désirais autant que je le craignais : je l'avais en moi, depuis toujours.

Troublé, foutu, mort. Dans un tel moment, on a envie de se cacher dans un trou de souris, mais quand le trou de la souris devient celui d'un éléphant, on est bien en peine d'essayer de se faire oublier ! Ça a commencé à rire dans le noir de la salle. Je transpirais. J'étais seul, vidé de toute ma substance comme le contenu d'une baignoire disparaît, aspiré dans un dernier glouglou spiralé. Oublier son texte ! Pour un acteur "appelé au plus grand avenir", on ne pouvait pas imaginer pire horreur ! Le public et tous les critiques théâtraux se sont mis à siffler, à huer, à hurler. Je savais que tous les "grands" avaient eu un trou : mon orgueil m'empêcha de m'excuser. C'est alors que je reçus la tomate. Je dis *la* tomate parce qu'il n'y en eut qu'une et pour toute une vie, elle suffit. Ça ne se faisait plus d'envoyer une tomate sur un comédien. Si une brute m'avait balancé un coup de poing au menton je n'aurais pas été davantage *knock-out*. C'est d'ailleurs sur le menton que je reçus la tomate, bien mûre bien sûr, et qui me dégouлина dans le cou. Sur le coup, j'eus la sensation que quelqu'un m'avait fait un trou dans la poitrine pour m'arracher le cœur dans le seul but de me l'écraser ensuite sur le visage.¹⁴¹ »

Le personnage principal n'est pas écrivain mais mimitateur, c'est-à-dire un imitateur muet. Il le devient, plus exactement. Comme dans l'exemple du roman précédemment étudié dans lequel tout était décalé, souvent pour aller contre ce qui est la cause de la souffrance intime de Nabe, à savoir son amour des mots, ici le narrateur a une haine de la littérature dans le sens mort du terme, celui du livre poussiéreux, celui de la parole qui peut se retourner contre l'émetteur, celui des mots porteurs de la possibilité du trou de mémoire imagé fatal. En étant un imitateur muet, le narrateur se lance un défi artistique

140 FNAC Forum, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000

141 Marc-Édouard Nabe, *Je suis mort*, Paris : Gallimard, 1998, p. 16-18

et s'assure que tous les trous soient rebouchés. Pourtant, c'est bien un trou, comme celui que Nabe a senti s'ouvrir sous ses pieds chez Pivot, dont il est question, et qui, encore, débute tout : un jeune comédien (car il était comédien au départ), prometteur, attendu, rate totalement sa première prestation qui semblait pourtant d'avance toute écrite ! Le narrateur revient sur l'ambivalence du trou, et en avoue une terreur et un désir. Et puis, une fois tombé dedans, il décrit l'impossibilité de s'y cacher, la solitude face aux échos qu'on entend de la surface, les médisances des critiques, du public, de tous... Il refuse de s'excuser et s'en prend plein le visage, jusqu'à la grosse tomate, en pleine tête, rouge sang, comme le sang qui coule d'un coup de poing dans l'arcade sourcilière... Ça fait un grand trou dans la poitrine, droit sur le cœur, collé sur le visage.

« Ensuite, j'ai décliné ce récit et j'ai essayé d'y mettre en symbolique, si vous voulez, tout mon parcours d'homme et d'écrivain (...) j'ai transposé ma propre expérience, peut-être par pudeur, peut-être par lâcheté aussi (...) j'ai raconté tout ce qui arrivait à ce mort, la façon dont on s'occupait de son cadavre, la façon dont on le nettoyait, la façon dont on l'enterrait (...) et ensuite la décomposition, voilà. Et plutôt que de faire de ce personnage un écrivain comme moi, j'en ai fait un mime, et plus particulièrement un mime qui imite les autres. C'est-à-dire un « mimitateur », voilà, et qui tous les soirs, dans un petit théâtre, mime devant les gens sa journée qui vient de passer en essayant de coller au mieux à la réalité qu'il avait vécue. Et tout ça évidemment est une transposition de ma propre expérience de diariste, puisque c'est ce que je fais en fait, je me re-mime à moi-même par l'écriture ce que j'ai vécu, aussi bien ce que j'ai vu que ce que j'ai entendu, ce que j'ai ressenti, ce que j'ai pensé, voilà, c'était ça le sens de ce livre-là.¹⁴² »

Il est hors de question de forcer un sens entre les pages de Nabe qui ne s'y trouve pas déjà : tous ses livres, bien loin de là, ne sont pas écrits en rapport avec les médias et en réponse à son expérience médiatique. Comme il le dit, ce petit ouvrage a une portée beaucoup plus large qui fait appel à toute sa vie d'écrivain, en particulier de diariste unique, radical, totalement dévoué, et la vie si particulière que ça l'oblige à vivre, si ce n'est à subir. Mais cette vérité n'empêche pas l'autre puisque c'est le sang du même homme qui fait tourner la même énergie dans un même sens. La démonstration ne cherche pas à résumer l'œuvre de Nabe mais à montrer comment au sein de certaines parties de son œuvre, il se sert non seulement, puisque c'est l'essence même de son travail, plus que personne, de sa biographie, mais aussi de son époque même, dans ce qu'elle a de plus nouveau et technique. Houellebecq, par exemple, dont le contrepoint est toujours intéressant, utilise dans ses romans la présence de la télévision d'une façon totalement différente.

En effet, chez Houellebecq, et je ne vais pas le montrer trop longuement mais en quelques exemples assez succincts, la télévision n'est pas transposée dans un style allégorique et poétique, et n'est jamais non plus réellement écrite avec un décalage artistique ayant un rapport avec sa propre existence télévisuelle personnelle, mais plutôt, et même quasiment uniquement (si on retire, comme chez Nabe, son habitude de parfois décrire, fidèlement, sans analyse, ce qu'il voit dans l'écran), comme un objet

142 *FNAC Forum*, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000

à concevoir socialement, comme un objet dont se servent les personnages ou qui sert à les définir, bien souvent symbole d'immobilité, de solitude, d'une modernité triste :

« Les week-ends où Bruno venait, il s'abstenait en général de recevoir ses maîtresses. Il achetait des plats cuisinés chez le traiteur, ils dînaient en tête à tête ; puis ils regardaient la télévision. Il ne savait jouer à aucun jeu. Parfois Bruno se relevait dans la nuit, marchait jusqu'au réfrigérateur. Il vidait des corn flakes dans un bol, rajoutait du lait, de la crème fraîche ; il recouvrait le tout d'une épaisse couche de sucre. Puis il mangeait. Il mangeait plusieurs bols, jusqu'à l'écoeurement. Son ventre était lourd. Il éprouvait du plaisir.¹⁴³ »

« Victor couchait dans le canapé-lit du salon ; il regardait la télévision quinze heures par jour. Le matin, lorsque Bruno se réveillait, la télévision était déjà branchée sur les dessins animés de M6. Victor mettait un casque pour écouter le son. Il n'était pas violent, ne cherchait pas à être désagréable ; mais lui et son père n'avaient absolument plus rien à se dire. Deux fois par jour, Bruno faisait chauffer un plat cuisiné ; ils mangeaient, face à face, pratiquement sans prononcer une parole.¹⁴⁴ »

C'est très efficace, et d'autant plus quand Houellebecq ancre ses personnages et les univers fantasmatiques de ses ouvrages dans les mondes qu'on lui connaît, et en particulier quand il creuse et, entre ses faux passages plats, glisse quelques pensées, mais la technique n'est pas la même et le rapport à soi non plus. Nabe y met plus de couleurs, et ose y mettre aussi plus de cœur : « M.-E.N. : Nous composons, mais dans le sens artistique. Nous composons avec les images comme avec des couleurs.¹⁴⁵ » Nabe a suffisamment écrit sur la télévision, il y a suffisamment réfléchi, il veut grandir :

« Mardi 24 mai 1988. - [...] Peu à peu la conversation se nouera autour de la télévision. Je raconte mon projet de pièce, les efforts que je fais pour transposer le monde médiatique dans ma littérature, la complexité stratégique de la position de l'artiste télévisé... [Jean-Marie] Turpin et Jacqueline [de Roux] eux croient encore aux possibilités subversives de la télé, par des sorties de reportages-fictions comme cette belle idée de Turpin, *L'Oeil dans le dos*, une émission qui filmerait les gens qui regardent la télé, exploitations passionnantes de l'autre côté du miroir (chez des snobs, des beaufs, des ploucs, dans les prisons, les hôpitaux, etc.). Jacqueline parle de Dominique de Roux, comment il avait compris l'un des premiers la force de la télévision et avait réussi, par le biais du reportage, à infiltrer la langue littéraire, en direct du Portugal : laisser parler les écrivains sur l'actualité à la place des journalistes ! Est-ce encore faisable ? Turpin est davantage intéressé par la fiction. Ils n'en reviennent pas tous les deux que j'aie refusé la proposition d'A2 d'inventer des histoires à téléfilmer. Il fallait accepter et chercher une idée pour échapper au "scénario". J'ai autre chose à faire. C'est un autre métier, mettre la littérature dans la télé ; moi, je fais l'inverse. Il est normal que Turpin navigue sur cette mer-là, plus troublée, celle d'huile de l'encre pure l'angoisse trop... Si je m'y mettais, je trouverais certainement plus d'idées pour renouveler les principes du talk-show ou de l'émission intello, il y a plein de choses à inventer, dans la diffusion des documents et les interventions de témoins et d'acteurs, dans le langage et la dramaturgie, le rythme et le découpage du temps, mais la Télévision

143 Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris : Flammarion, 1988

144 Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris : Flammarion, 1988

145 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 365

ne le mérite pas. Il faut que nous autres esprits ne nous fatiguions pas à améliorer les conditions de vie de cet instrument de mort.¹⁴⁶ »

Mettre la télévision dans la littérature, pari réussi ? Quoi qu'il en soit, Nabe n'est pas mort.

3. La bataille pour la Réalité

Nabe a réalisé que la télévision était un vecteur extraordinaire de dose de réalité dans un monde qui lui semblait s'endormir. La télévision, c'est l'accès aux nouvelles, comme un pléonasme, jusqu'aux réalités les plus banalement cruelles :

« Jeudi 19 juin 1986. - [...] C'est un des enfants qui nous fait tous sursauter vers 20 heures. La petite fille court d'une chambre à l'autre en criant : "Coluche est mort ! Coluche est mort !" On allume la télé, et Édern et moi recevons de plein fouet la nouvelle. C'est la deuxième mort que nous apprenons ensemble.¹⁴⁷ »

« Dimanche 22 février 1987. - [...] Le soir, j'apprends la nouvelle à la télé... Les quatre têtes de l'Hydre du terrorisme français sont tombées hier. Action directe décapitée ! Une des deux femmes a été repérée en train d'acheter des graines pour son hamster. Des tigres pincés à cause de hamsters ! On dirait une fable de La Fontaine...¹⁴⁸ »

« Mercredi 1er avril 1987. - [...] C'est chez Luis [Rego], par cette télé énorme qu'il a, que j'apprends la mort de Moustache !...¹⁴⁹ »

Mais que la mort se tienne sage : Nabe veut écrire. Son rapport à l'écriture a été bousculé par la télévision en lui permettant d'assouvir une partie de ce pour quoi il était fait : le décryptage littéraire de l'actualité. Pour lui, faire de la littérature avec l'actualité la plus brûlante, c'est un défi, une mission de l'écrivain moderne, et sûrement même une passion. Or, rien, à l'époque, n'informe plus vite, plus en direct, et de façon vaste, que la télévision.

« J'ai décidé pendant un an d'affronter la réalité du monde, plume à la main, dans le seul but d'écrire de la littérature justement, et non pas de la fuir comme le croient les pompiers modernes néobranchés (...) Les plus corrompus seront les premiers à trouver que c'est se compromettre que d'avoir quelque chose à dire sur les événements contemporains. Minimalistes, autofictionnaistes et autres télécrivailleurs tremblent de peur devant cette réalité dont ils seraient incapables de faire de la littérature. Voilà pourquoi ils le méprisent et se réfugient dans une mini-idée de l'écriture.¹⁵⁰ »

Pour Marc-Édouard Nabe, toutes les batailles sont désormais dérisoires sauf celle pour la réalité. Il faut rattraper la vie véritable, et cesser de tourner autour en l'inventant ici et là, il faut, parce que la télévision est capable de la relayer à la vitesse de l'éclair et, déjà, de l'enrober de ce qu'elle veut, la peindre, le plus profondément possible, le plus littérairement possible. L'entreprise de *Journal Intime* de Nabe n'était finalement rien

146 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 2657

147 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 1663

148 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2024

149 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2079

150 Marc-Édouard Nabe, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004, p. 14

d'autre que la poursuite de ce rêve fou, avant peut-être d'en avoir même conscience, et toute son écriture future sera marquée par cette pensée. Nabe le résumait déjà en quatrième de couverture du troisième tome de son journal :

« Le journal intime est une entreprise de résurrection, j'espère que je n'apprends rien à personne. Le diariste passe son temps, en direct, comme aucun média ne le peut. La télévision n'a fait qu'une bouchée du roman : pour avaler le journal, ça lui sera difficile. L'essentiel est de recouvrir la vie, cette petite fille qui se déborde la nuit quand elle rêve.¹⁵¹ »

Recouvrir sa vie, Nabe le fait très bien, entre ses romans, ses journaux et tous ses textes, il se court après lui-même dans une ambition démesurée. Mais recouvrir toute la vie, la vie de tous, c'est une ambition d'un autre niveau encore et la télévision est un allié de taille sans lequel l'idée ne pourrait pas même germer aussi précisément. L'une de ses premières prises de conscience du pouvoir littéraire et de l'impact sur le traitement du réel de la télévision remonte certainement à la période où Nabe suivait l'affaire Ceausescu en direct grâce aux médias. Tout est noté, jour par jour, dans son journal.

« Quel metteur en scène peut rivaliser avec ce militaire roumain filmant à la vidéo le procès de Ceausescu ? Quel acteur aurait pu interpréter le rôle du dictateur refusant de répondre de ses crimes, et quelle comédienne de génie serait parvenue à rendre la méchanceté arrogante et excédée de Madame Ceausescu un peu avant qu'elle ne tombe, les jambes écartées, sous les balles du peloton expéditif ? César du meilleur scénario ! César du meilleur réalisateur (ah ! les plans de coupe manipulés) ! César de la meilleure photo (tremblante de peur) ! Césars des meilleurs rôles masculin et féminin !... Je vois bien le gros bonbon doré remis avec émotion par Emmanuelle Béart et Richard Bohringer à l'inquiétant barbu ésotérique...¹⁵² »

Nabe a tiré de ce visionnage des textes, non seulement dans son journal, mais ailleurs, dans *J'Enfonce le clou* en particulier. Mais plus profondément qu'une affaire précise, c'est son sentiment immédiat — lui qui est pourtant si artistique, cinéphile, snob pourraient dire certains un peu rapidement dans sa vision absolutiste de l'art —, envers la télévision qui peut surprendre. Nabe comprend qu'il est témoin d'une révolution, totale, complète, folle.

« La guerre en Irak est l'une des plus grandes défaites de la démocratie. Si les révélations des "séances" de la prison sont venues très vite aux oreilles des médias, ce n'est pas que l'Amérique soit un exemple de transparence démocratique, c'est tout simplement qu'aujourd'hui les médias sont plus perfectionnés. Le "devoir de mémoire", cher aux donneurs de leçons, est remplacé par l'immédiateté médiatique et c'est tant mieux. Que toute cette bande de faux culs arrête de s'extasier sur les bienfaits de la démocratie alors qu'il s'agit plutôt des progrès de la médiatisation ! Merci, Internet. A l'époque de la guerre d'Algérie, les rumeurs de torture circulaient aussi. Il y a même eu un livre, *La Question*, par Henri Alleg, publié par Jacques Vergès et Jérôme Lindon aux Éditions de Minuit. Seulement, il ne faisait pas l'ouverture du JT de 20 heures... C'est l'immédiateté qui empêche les

151 Marc-Édouard Nabe, *Inch 'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, quatrième de couverture

152 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 60

gouvernements démocratiques de cacher leurs méfaits. Si ces photos n'avaient pas été diffusées si rapidement, est-ce que le gouvernement américain aurait avoué de lui-même ou sorti l'affaire ? Certainement pas. Photos avouées sont à moitié pardonnées. Rumsfeld n'a pas regretté que ces tortures aient eu lieu, il a regretté que les photos de ces tortures aient été diffusées. Nuance démocratique. Le gouvernement américain a reproché d'abord aux médias d'avoir divulgué les photos. C'est ensuite qu'il a sermonné ses soldats. Pour lui, chaque image fait couler plus d'encre que de sang.¹⁵³ »

Nabe offre aux médias un rôle de possibles bienfaiteurs révolutionnaires autant que de tortionnaires artistiques :

« Le cinéma va mourir : une prise d'otages, on préférera la voir en direct, avec de vrais gangsters qui, ayant vu tellement de films de gangsters, joueront parfaitement leurs rôles. Et ceux qui n'aiment pas le réalisme seront servis aussi, car les malfaiteurs, comme les victimes, sont déjà si médiatisés avant que la chose ne leur arrive en vrai qu'ils vivent un peu faux.¹⁵⁴ »

Tout s'entremêle et Nabe irait même jusqu'à dire que la télévision est la cause de la mort possible du roman, et de celle du cinéma. Sacré palmarès. Mais surtout, il considère que le mélange de tous ces médiums fait que la réalité, celle du ressenti, des yeux, des sens, en est courbée, et peut-être même voilée, comme on va le voir plus tard : en effet, Nabe en essayant de démontrer l'omniprésence insidieuse de l'image sous-entend presque une fausseté de l'événement, et cette formulation est certainement maladroite quand on sait le combat qu'il va mener contre le complotisme et justement les méfaits terribles des images à la télévision et de celles qui vont arriver avec la nouvelle vague révolutionnaire : Internet. Mais avant cela, avant d'écrire *Les Porcs*, puisque c'est de ce livre dont je vais beaucoup parler, Nabe, dans sa bataille pour la réalité, avant de chercher à la sauver donc, va vouloir, peut-être plus naïvement, lui rendre grâce avec *Une lueur d'espoir*.

« C'est le plus grand film jamais tourné qui a commencé le 11 septembre au matin et qui continue de jour en jour ! Scénario extraordinaire, images remarquables, suspense intense, dialogues géniaux, lumière et son parfaits, effets spéciaux très spéciaux, profondeur psychologique et valeur politique toujours plus étonnantes, dimensions artistiques énormes, apport au patrimoine mondial inestimable, acteurs époustouflants de naturel ! Quelle est la petite comédienne aujourd'hui sortie du cours Florent et qui pourrait simplement remimer le geste de la soldate Lynndie England avec ses index visant les bites floutées de ses torturés ? Comment refaire ça sans tomber dans le ridicule et la fausseté culturelle ?¹⁵⁵ »

En octobre 2001, à peine quelques semaines après les attentats du 11-Septembre, Nabe a publié le premier ouvrage d'écrivain sur la question. Et à l'intérieur de cet ouvrage, pour l'ouvrir même, il a expérimenté totalement sa philosophie avec une trouvaille littéraire typique pour lui et atypique pour la littérature. Mais avant même d'étudier cette fameuse trouvaille, il faut souligner, parce que c'est toujours le cas chez Nabe, l'enchaînement d'échos improbables et toujours d'une cohérence quasiment

153 Marc-Édouard Nabe, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004, p. 188

154 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 57

155 Marc-Édouard Nabe, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004, p. 15

mystique qui entoure l'écriture de cet ouvrage. Nabe revenait tout juste d'un voyage de plus de six mois, isolé sur l'île de Patmos, c'est-à-dire l'île de saint Jean pour étudier l'Apocalypse et écrire son grand roman *Alain Zannini*. À peine de retour à Paris, c'est le 11-Septembre, et Nabe doit interrompre la finition de son roman pour s'attaquer à cette actualité. Il fait passer l'actualité avant sa littérature, prouvant ainsi à quel point l'actualité par Nabe se transforme en littérature plus précieuse que la littérature habituelle seule. Ce qui est passionnant, c'est que le moment où Nabe découvre l'événement, à la télévision naturellement, est filmé, puis retranscrit à l'écrit, puis, et c'est ça la fameuse trouvaille, incorporé à l'ouvrage qui va être écrit sur le sujet. C'est le webmaster de Nabe de l'époque qui, par chance, était chez lui le 11-Septembre qui, pour ne rien gâcher, est le jour d'anniversaire de la mère de Nabe. Cet instant marque un autre tournant dans l'existence de Nabe : c'est l'arrivée d'Internet dans son travail, dans son salon... Cette vidéo existe est encore visible sur la toile : pour nous c'est grisant de voir Nabe, filmé, devant un écran de télévision, en train d'improviser sans le savoir l'ouverture de son futur *best-seller* polémique !

« (...) Alors vous arrivez là donc... C'est historique malgré moi puisqu'on découvre ça en direct. C'est le début, vraiment le début du troisième millénaire. C'est aujourd'hui que ça commence, voilà. Tout le reste c'était des répétitions, c'est maintenant que ça commence, voilà. On ne sait même plus, on ne peut même plus parler de troisième guerre mondiale prévue, là c'est cataclysmique. Je crois que c'est beaucoup plus fort que s'il y avait eu une bombe atomique. Sur l'âme humaine, ça va être absolument effrayant, quoi. Oui et ça passe évidemment par les médias.¹⁵⁶ »

J'ai découpé l'introduction mais alors que Nabe commente, TF1 hurle dans le fond, les tours viennent juste de s'effondrer, et la voix de Patrick Poivre d'Arvor se mélange à celle de l'auteur d'une *Lueur d'espoir*.

« M.-E. N. : Alors si vous permettez, je vais donner un petit coup de fil. (*Téléphonant à sa mère*) "Allô, alors ? Ben joyeux anniversaire alors ! Tu l'as alors ton anniversaire ? Là vraiment, c'est la fin du monde comme anniversaire, c'est quand même pas mal. Voilà... oui... Ah oui, eh bien, je suis là devant la télé et je regarde et justement... un troisième avion, voilà." Ma mère me dit qu'il y a un troisième avion qui va venir finir le travail. C'est plusieurs volcans... C'est vraiment l'Apocalypse, cette fameuse apocalypse sur laquelle j'ai tellement travaillé, ben là voilà, là, c'est extraordinairement johannique...¹⁵⁷ »

À la fin de la séquence, Nabe sort carrément son livre de l'Apocalypse pour en lire des extraits devant l'écran. Tout cet instant filmé est devenu une vidéo mythique pour les lecteurs de Nabe. Et cela nous amène donc directement à l'ouvrage lui-même, qui va paraître quelques semaines après et qui s'ouvre justement sur la transposition littéraire de cette superposition : Nabe va intercaler des passages de la voix de Patrick Poivre d'Arvor commentant les événements et des écrits de saint Jean, comme s'ils se confondaient. Tout

156 Propos recueillis par Frédéric Vignale, Alibi TV « Lu du Web », 11 septembre 2001

157 Propos recueillis par Frédéric Vignale, Alibi TV « Lu du Web », 11 septembre 2001

se rejoint, tout l'univers nabien, tout son message sur cet événement en particulier, tout son rapport aux médias. Quand Thierry Ardisson reçoit Nabe à la sortie de l'ouvrage et lui fait présenter le livre, tout se connecte :

« T. A. : 11 septembre, vous commencez le livre comme ça, anniversaire de ma mère, vous l'appellez pour lui souhaiter bon anniversaire, elle vous dit allume la télé et vous dites « Poivre d'Arvor souffle les bougies d'un drôle de gâteau » et là vous racontez un petit peu l'histoire et vous mélangez, sur le plan littéraire en tous les cas c'est assez habile, vous mélangez les propos de Poivre d'Arvor avec ceux de L'Apocalypse de saint Jean.

M.-E. N. : Oui parce que ça m'a semblé vraiment très très très proche de ce que j'étais en train de travailler à Patmos ... Moi je ne suis pas dans un homme politique, je suis dans un climat qui est tout à fait littéraire et mystique et là j'étais vraiment dans mon élément. J'ai pu essayer en tout cas d'analyser le phénomène sur le motif, je pense que c'est ce que tout écrivain devrait faire aujourd'hui, au lieu de se réfugier derrière des fictions ou des auto-fictions qui permettent à travers des personnages de s'exprimer sur son époque avec beaucoup plus, on va dire, de bien-pensance et de prudence. Moi, la prudence, c'est pas tout à fait mon genre.

T. A. : Alors vous dites « les médias qui parlent d'apocalypse ne savent pas à quel point le cliché biblique est réel pour ceux qui voient les choses d'une façon johannique, ce 11 septembre est avant tout la destruction de Babylone.¹⁵⁸ »

Il s'agit en réalité de la transposition exacte de la vidéo filmée et discutée précédemment : c'est-à-dire qu'il existe une preuve, on pourrait même dire une incarnation d'une page, d'une trouvaille littéraire, de Nabe, comme si le processus de son écriture devait, comme tout le reste de lui-même, être visible, analysable. L'écriture de Nabe ne passe alors finalement plus forcément par la page blanche et le stylo mais par l'incarnation même, par le fait d'être lui-même, comme si cela suffisait et que les pages s'imprimaient d'elles-mêmes. C'est peut-être ça la recherche littéraire de Nabe : effacer la littérature, l'acte d'écrire, le livre, l'édition, le plus possible, au profit de l'existence, de la vie, de la pensée intime qui pourraient, à elles seules, écrire le livre. Concrètement, dans l'ouvrage, Nabe utilise la typographie pour permettre au lecteur de suivre le canon :

« Poivre d'Arvor parle encore. Devant ma télé en flammes, je lis des extraits du Chapitre XVIII de l'Apocalypse de saint Jean. Nos deux voix se mélangent...

— Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé. *Elle est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau impur et haïssable.* Il est impossible pour le moment de dire combien il y a de victimes. *Parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa prostitution, et les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis par l'excès de son luxe.* On n'avait pas eu la première explosion en direct, mais on a la deuxième. La tour orpheline vacille sur ses bases, vous la voyez sur ces images que nous diffusons au ralenti comme toutes les télévisions du monde. *Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités, rendez-lui au double toutes ses œuvres.* La seule chose que nous pouvons affirmer, c'est qu'il s'agit d'un acte terroriste. Ces avions qui ont percuté de plein fouet les deux tours ne sont pas arrivés là par hasard. *Dans le même calice où elle vous a donné à boire,*

faites la boire deux fois autant ; multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion de ce qu'elle est plongée dans les délices. Tony Blair se dit effondré par ce qu'il vient d'apprendre. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront fondre sur elle en un seul jour et elle sera brûlée par le feu parce que Dieu qui la condamnera est puissant. Jacques Chirac condamne le terrorisme. Alors les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu dans les délices, pleureront sur elle, et frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Lionel Jospin exprime sa tristesse horrifiée.¹⁵⁹ »

Nabe prend donc connaissance de l'événement fondamental du début de ce siècle, et qui aura, comme il l'avait senti, tant de répercussions, et en particulier sur son propre parcours à nouveau, sur sa propre pensée politique aussi, grâce à la télévision : ce n'est ni la radio, ni la presse écrite et pas même le bouche à oreille qui le lui apprend. Il le découvre en direct devant l'écran.

D'autre part, l'euphorie, évidemment littéraire et mystique, nabienne, tant décriée par rapport à ces événements doit se lire par rapport à son obsession, à ses névroses, à celles qui s'enroulent autour du concept même de la réalité. Pour lui ces événements vont dans le sens de ce en quoi il croit : la supériorité de la réalité, aussi horrible qu'elle puisse être parfois, sur l'image, le fantasme, le commentaire. Nabe retourne alors le rôle de l'image et on retrouve l'auteur lucide sur les médiums vidéos, ce médium qu'il encense parce qu'il est si révolutionnaire et puissant qu'il arrive, en ridiculisant la terre entière par son immédiateté et sa beauté omnisciente, à également se décrédibiliser lui-même en tant que porteur d'images :

« Tous les films catastrophes, si prisés des Américains et de leurs copieurs, sont à jeter. Ridicule, soudain, la spectacularisation cataclysmique. En quelques plans vidéo, les superproductions hollywoodaises sont anéanties. Les effets ne sont plus si spéciaux. Encore une chose que les kamikazes ont détruite ! Qui s'en plaindra ? Schwarzenegger, Stallone, Bruce Willis sont au chômage technologique. Il n'est pas sorcier de constater que les "assassins", en exécutant leur coup, renvoient à l'expéditeur toute sa "culture" de violence cinématographique et virtuelle. On ne vit pas impunément dans une époque où des milliards de gosses (et d'"adultes" !) jouent pendant des heures à se bousiller dans des mondes qui n'existent pas. Le faux a reçu de plein fouet une leçon de vrai. Certains téléspectateurs abrutis de jeux vidéo ont cru, en allumant leur poste le 11 septembre, qu'il s'agissait là d'une virtualité quelconque ! C'est dire la crasse qu'ils ont dans les yeux, pour confondre la réalité la plus splendidement tragique et les sous-images des PlayStations.¹⁶⁰ »

Derrière son style provocateur, Nabe se réjouit du retour aux yeux du monde entier de la force de la réalité. Les arts vidéos, et même la télévision, avaient contribué à aseptiser la réalité, à essayer de l'améliorer comme si elle était devenue trop lente et ennuyeuse, trop molle et banale. Nabe ne se réjouit pas des attentats en tant qu'attentats, il se réjouit de l'événement en tant que cataclysme réel et non virtuel, ou plutôt imaginaire comme il le dira plus tard dans *L'Homme qui arrêta d'écrire*. Nabe veut que cet événement ramène les gens au réel, et il espère, dans une désillusion alors immédiate, trahi à nouveau en

159 Marc-Édouard Nabe, *Une lueur d'espoir*, Monaco : Éditions du Rocher, 2001, p. 13

160 Marc-Édouard Nabe, *Une lueur d'espoir*, Monaco : Éditions du Rocher, 2001, p. 22

quelques minutes par son alliée fragile la télévision, que l'acte sera alors pensé, et non commenté, qu'on cherchera à comprendre pourquoi ces avions se sont plantés dans ces tours, plutôt que de passer des heures à commenter les images. Mais le monde ne sait plus penser le réel... La politique pourtant omniprésente, ne l'est que faussement, et toujours le petit commentaire, la fausse compassion, les grands mots, prédominent.

« Si je suis branché, comme certains me le reprochent, c'est sur le courant de la réalité. Je ne suis pas un de ces écrivains méprisants et endormis qui se félicitent d'être décalés par rapport à leur temps et à ce qui s'y passe. Il me fallait ça pour sortir de la léthargie dans laquelle je m'enfonçais depuis mon retour lugubre de Patmos.¹⁶¹ »

Nabe, lui, est si réveillé qu'il profitera également de ce livre pour évoquer *Loft Story*, l'émission, finalement contemporaine de cette époque. Pour lui la « télé-réalité dépasse l'autofiction » en ce sens que l'émission concentrait en un seul programme tout le jus de l'époque : elle était autant un affront à la réalité qu'à la fiction. Il s'agissait de l'une et de l'autre. Pour lui, l'émission copiait exactement les fantasmes des séries qui existaient déjà, c'est-à-dire la copie à l'extrême, jusqu'à l'apologie, de la banalité, à un point qui fait vendre, que le public adore : si faux, en réalité, que ça ne peut qu'être vrai dans les esprits. Cette logique rend alors toute réalité un peu extrême ou originale peu crédible, comme rendue fautive par la banalité fautive de tout le reste. Les Français se sont passionnés pour ces candidats sans noms – le prénom suffit –, leurs peluches, leurs amours, leurs départs surprises, leurs coupes de cheveux, et pour lui, Nabe, dans une envolée absolument polémique, les audiences de cette émission en disaient plus sur les mauvais sentiments humains que la préparation discrète d'un attentat. Avec *Une Lueur d'espoir*, c'est comme si Nabe se réconciliait avec la télévision qui a sauvé des morceaux de réalité. Mais la lune de miel vire toujours au cauchemar...

Le cauchemar c'est de se rendre compte que la télévision n'est qu'une passerelle, souvent infidèle, qui n'est capable que de relayer, et non de créer ou même de penser. La réalité peut, grâce à l'œil de celui qui regarde, se frayer un chemin jusqu'aux esprits, mais elle n'est jamais matérialisée par la télévision, jamais montrée réellement dans le sens où l'interprétation des images qui ne restent que des images est libre.

« Car tout est là : les médias ne supportent pas qu'il se passe des choses sans eux, alors, ils les refont en faux, ces choses, avec les vrais protagonistes de préférence pour tacher, souiller, effacer finalement leurs grands moments.¹⁶² »
« Regarder la télévision touche à la sorcellerie parce que ça bloque l'entrée de l'esprit dans le mystère. L'image remplace la vérité qu'elle croit montrer. Il n'y a pas que les fausses images qui abondent. Tout ce qui est faux est bon à prendre. Le faux est même le gage de la nouvelle sincérité (celle qui est consciente de son cynisme). Les fausses infos, les faux spectacles, les faux films, les faux livres : le faux est répandu de telle façon que la moindre vérité est répétée comme une grossièreté impardonnable. Tout événement qui s'appuie sur une vérité est dénoncé comme une imposture, une incongruité pour le Spectacle. Au début, les médias y croyaient, au mensonge : ça permettait de mieux tromper les gogos. Depuis que le Spectacle s'autocritique, les médias

161 Propos recueillis par Johann Cariou, *CANCER* n°5, 27 décembre 2001

162 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 125

n'ont plus envie de mentir en cachette. Pourquoi faire passer le faux pour du vrai ? Effort inutile ! Le mensonge n'a pas à être caché dans un monde qui y est si bien. Autant en jouer. La sincérité aussi, ça se travaille. Jamais assez cyniques, les médias adorent forcer la vérité à sonner faux : cette musique de canards plaît à leurs oreilles. Ça fait "moderne" de montrer qu'on n'est pas dupe du faux, je dirai même : ça fait vrai.¹⁶³ »

Et cette machine à brasser le réel, à le montrer, à le cacher, à le déformer, va créer une crise sans précédent, d'après Nabe, qui va faire tomber toute la société dans son mal du siècle, toujours d'après lui : le complotisme généralisé.

« La réalité est l'œuvre de Dieu ; l'information est celle des médias. Comme des petits diables jaillissant tristement de leur boîte, les présentateurs de guerre sortent de la télé où je les voyais à Paris il y a quelques jours encore. Après avoir rongé l'os de l'actualité, ils y retournent comme dans une niche... Le vrai contre le direct : bataille magique !¹⁶⁴ »

Nabe, comme toujours, a été au centre, témoin exceptionnel, de la formation, pour ne pas dire de la déformation, de cette pensée. Il en a vu sa source s'étendre directement à la télévision, il en a vu les têtes de gondoles grandir salement, et il en a vu l'envol se déployer sur Internet. Il a décidé d'y consacrer alors des années de sa vie d'écrivain pour être fidèle à sa bataille pour la réalité : il a entrepris une grande saga contre le complotisme titrée *Les Porcs* et dont le premier tome de 1000 pages est déjà paru en 2017.

« On attend le Saint-Simon du monde médiatique, l'espion qui s'infiltrera dans les médias et en notera les mille détails historico-sordides. Les auteurs qui restent sont ceux qui ont enquêté en rats incognito dans des fromages pourris. Quand un cancanier aura ramené deux trois anecdotes dégueulasses, ce sera bien le diable.¹⁶⁵ »

Nabe, au début des années 2000, était entouré d'une bande de connaissances, pour la plupart d'ambitieux fans, avec qui il lui arrivait d'échanger. Parmi eux, on trouvait alors ceux qui deviendront les fers de lance du complotisme le plus intéressé et idiot et surtout le plus antisémite : Dieudonné, Alain Soral, Salim Laïbi (qui n'était que le petit webmaster de Nabe)... La fracture principale a bien sûr été le 11-Septembre, auxquels tous, sauf Nabe, ne croyaient pas. Avec le temps, ils se sont enfoncés si profondément dans cette posture déformante que la séparation a eu lieu et le projet pour Nabe d'écrire un tel livre est né alors qu'il commençait à se faire attaquer de toutes parts. *Les Porcs* est une sorte de fresque avançant dans un ordre chronologique les événements vécus et observés par l'auteur. Cela démarre par la première rencontre entre Nabe et Dieudonné, puis la suite « de l'histoire » est déroulée à la façon d'une grande tapisserie. Les chapitres sont des tableaux d'un événement consacré au récit et à l'analyse d'un élément d'actualité ou d'un épisode traversé personnellement par Nabe. En cela, l'ouvrage est une synthèse, formellement au moins, des différentes œuvres que Nabe a publiées par le passé. D'abord,

163 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 151

164 Marc-Édouard Nabe, *Printemps de feu*, Monaco : Les Éditions du Rocher, 2003, p. 56

165 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 125

on retrouve ici la volonté de l'auteur de tout raconter sur sa vie, qui se manifestait déjà dans son *Journal Intime*. Ensuite, on trouve les commentaires des faits d'actualité les plus marquants, ce qui est dans la continuité des nombreux articles d'actualité écrits par Nabe au cours de sa carrière (*Oui, Non, J'enfoncé le clou*, les tracts). Les passages dans les émissions de télévision tiennent donc également une place importante, comme dans un autre livre, *Coups d'épée dans l'eau*, qui retranscrivait un grand nombre d'interviews radiophoniques ou télévisuelles données par l'écrivain. La différence, ici, c'est que non seulement il transcrit précisément les émissions qu'il regarde et auxquelles il participe, mais il dévoile absolument toutes les coulisses, les discussions qui créent les émissions, les mensonges des animateurs, toute la cuisine. Tout est davantage « raconté » que « retranscrit », ce qui permet de souligner les temps forts tout en analysant ce qui se passe. Et c'est l'un des véritables points forts de ce livre : raconter ainsi les passages médiatiques, en en proposant un commentaire et en dévoilant ce qui a lieu dans les coulisses les plus secrètes.

Une fois de plus, tout démarre donc par la télévision, puisque Nabe fait débiter sa propre histoire avec cette scène en 1999 tirée de l'émission *Tapage* où il rencontre et impressionne Dieudonné.

« Il y eut alors un très beau plan de Dieudonné essayant de comprendre ce que je disais... Certains affirmeraient plus tard qu'il avait l'air « décapsulé », ou même dépuclé ! (...) Si Dieudonné ne relayait jamais cette vidéo, c'est d'abord par honte d'avoir été si con. Ce jour de juin 99, il avait eu comme une révélation, mais Dieudonné préférerait le cacher, pour mieux laisser croire qu'il s'était émancipé tout seul de tout ce fatras de sos-racismes, de toute cette pré-boboïtude dans laquelle il s'était méchamment englué à la fin du vieux XX^e siècle...¹⁶⁶ »

Ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas un roman puisque tout, jusqu'au moindre dialogue, est réel, mais que le lecteur avance dans la saga comme si c'était une fiction passionnante. Il y a chez Nabe l'envie de faire un grand livre dostoïevskien mais dont les personnages, ici, seraient miraculeusement et malheureusement bien réels. Il suffit d'ailleurs de se fier aux titres des chapitres pour voir comme la vidéo est au cœur de la problématique et rythme non seulement le livre, mais la vie de Nabe, des protagonistes, et de la thèse à étudier : par exemple « Tapage » (page 19), « Ripostes » (page 26), « Quand Dantec filmait la télé » (page 38), « Ardisson s'enfoncé » (page 49), « Fort Sionard » (transposition décalée, délirante, de l'émission « Fort Boyard » mais avec en guise de participants tous les antisémites notoires, page 81), « Retour chez Ardisson » (page 107), « J'engueule Taddeï » (page 213), « Ardisson lâche Dieudonné » (page 228), « Soral balance Ardisson » (page 294), « Taddeï fait sa chochette » (page 313), « Chez FOG pour les Morceaux » (page 348), « Taddeï's coaching » (page 351), « Carton plein chez Ruquier » (page 359), « TV vs 2.0 » (page 378), etc. Ce n'est que le premier tiers de l'ouvrage, et je n'ai cité que les titres qui évoquent clairement la télévision en laissant de côté ceux qui y sont pourtant consacrés mais qui portent un titre moins explicite –

166 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, Paris, antiédition, 2017, p. 23-24

et ils sont nombreux. C'est comme si, avec cet ouvrage gigantesque, Nabe avait voulu recouvrir quinze années de sa vie, quinze années de la dérive complotiste de ses « amis-cobayes » et de la société, et quinze années d'expérience de la télévision, comme une somme exhaustive. C'est la bataille finale, celle qui doit dépasser son cas, et même plutôt passer par son cas, comme il l'a toujours fait, pour essayer de rétablir la Vérité, l'unique. Il explique son objectif dès « l'avertissement », sorte d'introduction et de mise en garde :

« (...) j'ai accumulé un nombre d'informations, de révélations et d'analyses dont les abrutis de la bien-pensance qui les accusent simplement d'être des « anti-sémites » n'ont pas idée. À force de se croire dans la vérité, le Système a laissé prospérer une fabrique de mensonges (...) Ce livre n'est pas seulement le déchiquetage par un tigre enragé d'une poignée de proies précises, mais un combat littéraire et philosophique contre le « conspirationnisme » qui a mis dans la tête des naïfs une véritable bouillie sur le 11-Septembre, Ben Laden, Mohamed Merah, les chambres à gaz ! (...) Ce livre déborde de mails, de textos, de messages, de conversations enregistrées. On croitera, entre autres, les figures de Tariq Ramadan, Houria Bouteldja, Frédéric Taddeï, Robert Faurisson, Patrick Cohen et d'autres moins connues qui vont le devenir, faites-moi confiance... Enfin, les méthodes dégueulasses et la psychologie débile de Dieudonné, Soral & Cie ne seront plus qu'un mauvais souvenir. Il était temps ! Car personne n'avait encore donné les vraies raisons pour lesquelles il faut les haïr.¹⁶⁷ »

Beaucoup ont été sceptiques : les lecteurs de Nabe qui peuvent trouver le projet redondant ou en retard, d'autres comme Jacques Vergès qui avaient dit à Nabe, il y a quinze ans, que le complotisme ne serait jamais un sujet. De Soral aux Gilets Jaunes, on a bien vu que Nabe a visé juste. Et tout passe énormément par les médias et la télévision ! Avec ce livre, Nabe arrive à avoir contre lui le Système, comme depuis toujours, mais également, donc, tous ceux qui se prétendent de l'anti-Système. Il s'est trouvé que Nabe a été à la croisée de beaucoup de ces chemins, parfois même de ceux qui ont permis à des êtres qui sont devenus des monstres de grandir ou de se rencontrer entre eux. Dans une vidéo tournée par mes soins en 2017, Nabe revient pendant plus de deux heures sur la genèse de ce livre, et au sujet plus précis de ce que nous intéresse, de la place de la télévision. Voici ce qu'il y dit :

« Il était important, moi je trouve que c'est sociologique d'une certaine façon, de montrer ce que qu'est la télévision, comment ça fonctionne, comment les différents rapports de force se mettent en place, comment sont choisis les invités, etc. Si ça n'intéresse pas, ça n'intéresse pas... C'est intéressant !¹⁶⁸ »

Et c'est en effet ce qu'on peut trouver dans son livre. Montrons alors, par deux extraits, deux éléments différents. D'abord comment Nabe poursuit sa tradition de description d'émissions mais en creusant l'analyse cette fois à l'orée de sa propre présence, et puis enfin un exemple de cuisine médiatique inédit dans la littérature et qui complète absolument toutes les descriptions de l'écran du monde :

167 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 15

168 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

« Dès le lendemain, Ardisson m'appela, pas content du tout que Beigbeder, dont la tête avait gonflé du melon (*99 francs*) à la montgolfière (*Windows on the world*), l'ait planté, et me dit qu'il n'y avait pas d'amitié qui tienne et qu'il voulait se venger, deux sentiments totalement capricorniens ne pouvant être compris, au fond, que par moi... C'est Thierry qui organisa le traquenard : il me ferait venir en surprise avec une semaine d'avance, sans que Frédéric, reporté, lui, d'une semaine, ne le sache. Voilà pourquoi le samedi suivant (le 13 septembre), dans le générique d'entrée, Ardisson ne m'annonça pas, afin que Beigbeder, cette fois à jeun, et qui attendait bien sagement son tour dans sa loge puant encore son vomi, ne soit pas alerté de ma présence.¹⁶⁹ »

Cette émission est un des « classiques » télévisuels de Nabe. Il est ici décortiqué, comme nous allons le voir, mais il est même expliqué d'avance. Nabe apporte des informations que le spectateur ne peut pas connaître. Nabe se sert de son implication personnelle, profonde, de son amitié avec certains protagonistes, pour témoigner.

« Baffie continua à plaisanter, mais sans aider le Beig' : « Au départ, c'était des amis... » Notre affrontement devenait une sorte de démonstration du sans-pitié qui régnait dans le milieu littéraire, et dans tous les autres milieux, comme le précisa Ardisson, hypocrite chef d'orchestre de ce carnage. Après m'avoir laissé ridiculiser l'auteur à succès, il passa à la promotion de mon roman à moi... Car son *Windows on the world* était pris en sandwich entre *Une lueur d'espoir* et *Printemps de feu*.¹⁷⁰ »

Ici, Nabe décrit, retranscrit, comme il savait le faire, mais toujours avec à l'esprit l'idée de décryptage. Mais il est inutile de trop en faire sur cette fixette littéraire à l'intérieur de cet ouvrage puisque des dizaines et des dizaines d'émissions sont passées au peigne fin ; voyons plutôt ce qui est à part, sur le côté, dirons-nous, et ce dont Nabe parle quand il dit qu'il est intéressant de savoir comment ça se passe derrière, comment les invités sont choisis, etc. :

« Plus la date approchait, plus Taddei avait le trac. Il attendait beaucoup de moi. Il voulait que je sois son « coach officieux ». Il me fantasmait un peu en sorte de Cyrano ventriloquant son Christian (...). Il faut dire que toutes les idées étaient de moi : l'actualité vue par les artistes ; pas de chroniqueurs ; des respirations théâtrales ou musicales... Et je lui dis qu'il me fallait plusieurs listes de noms de personnalités pour que ça me donne des idées de réunions inattendues, a n de constituer les meilleurs débats possibles pendant l'heure et quart que durerait chaque *Ce soir (ou jamais !)* (...) Sur un bout de papier, je lui esquissai quelques plateaux possibles, sur les thèmes Kampusch, Liban, Foot, etc. Il repartit tout content (...) Il m'avait apporté une liste d'invités potentiels, mais elle n'était constituée que de gens en promo dans les deux mois suivants ! Et il n'avait rien compris au dispositif en jeu, je lui donnais des idées, il notait, je lui faisais des colonnes de paramètres à mélanger (connus, pas connus, thèmes, pauses piano, rencontres, personnalités, etc.) Le principe, c'était de faire parler des gens qu'on n'entendait jamais, et qu'on ne connaissait pas. Pas seulement moi, mais Houria Bouteldja (une Algérienne anticolonialiste grande gueule que j'avais repérée plusieurs fois chez Giesbert), Tariq Ramadan, l'islamologue distingué, mais aussi Romain Bouteille, ou Pierre Péchin, dans le genre acteur comique oublié, et mélanger.¹⁷¹ »

169 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 129

170 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 130

171 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 352

Nabe dévoile, et c'est d'autant plus amusant parce qu'il s'offre le premier rôle, comment se jouent les créations d'émission, carrément, et pas des moindres ! On peut voir que les invités sont discutés, que les plateaux peuvent être pensés, parfois même en fonction des petits fantasmes des responsables, etc., et puis on découvre aussi qu'il peut y avoir des personnages, en l'occurrence ici notre auteur, qui influencent, qui tirent les ficelles : on découvre les hommes derrière les machines, avec leurs doutes, leurs erreurs, leurs choix, leurs sujets.

Mais l'autre immense sujet de ce livre, c'est Internet. *Les Porcs*, c'est probablement l'ouvrage dans la littérature qui décrit le plus la bascule entre le monde de la télévision et celui d'Internet et c'est en tous les cas très clairement celui qui fait cette même bascule dans l'œuvre et l'esprit de Nabe. C'est la raison pour laquelle, d'après Nabe, son effort à rendre « justice » à la télévision est d'autant plus intéressant : « Surtout que c'est la fin de la télé ! Ce sont les dernières années de cette civilisation télévisuelle que moi j'ai connue depuis mon enfance.¹⁷² » L'événement qui a précipité, peut-être, cette prise de conscience nabienne, c'est son fameux passage chez Ruquier en 2006, quand il avait quitté le plateau, refusant de répondre aux attaques de Gérard Miller. Il avait alors affiché tout son mépris pour ce média en train de mourir, et il avait surtout découvert, en profitant de la révolution Internet pour mettre une version longue (filmée sur les écrans de contrôle par sa compagne) de l'émission sur la toile toute la puissance de ce nouvel outil. La vidéo avait eu un grand succès, retournant « l'échec » de l'émission de télévision en sa faveur. Il l'explique dans un chapitre au titre révélateur « TV vs 2.0 » :

« Décidément, cette émission de Ruquier n'arrêtait pas de se retourner à mon avantage. Bien des spectateurs qui n'avaient jamais entendu parler de moi apprirent mon existence à cette occasion. C'était comme si sortir du plateau télé m'avait fait entrer ailleurs (au sens théâtral). Où ça ? Dans Internet, bien sûr ! Et celui-ci n'était pas les coulisses d'une "grande" scène qu'aurait représentée la télévision officielle ; c'était Internet, désormais, la réelle scène où tout se passait (...) Désormais convaincu de l'inanité de la télévision, tout admirateur d'un artiste se tournerait vers Internet. Tout le monde ressentait la n du monde télévisé.¹⁷³ »

C'est peut-être grâce à ça que Nabe a tourné en 2007 la vidéo « Nabe sous Sarkozy » dont, là encore, il raconte tout dans un chapitre dédié. C'est peut-être son premier effort de vidéaste sur la toile. Il se promène dans Paris, de façon totalement spontanée, et vit en direct l'élection de Nicolas Sarkozy. C'est de la même veine que le direct du 11-Septembre, quelques années plus tôt, mais cette fois-ci en connaissance de cause. Nabe jubilait de découvrir ce média nouveau. Jubilation renouvelée ! D'autant qu'il sentait qu'Internet tuait en un clic beaucoup des univers dont Nabe a tant eu à souffrir : la société médiatique, la démocratie occidentalisation, et sa façon de rendre compte des informations, l'information elle-même, la presse, bref, la télévision.

« On avait trop sacralisé, et toujours plus artificiellement, la "grandeur" de la presse, la "noblesse" de la profession... Mais la plupart n'y croyait plus du

172 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper
173 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 378-379

tout : la presse était en liquidation, comme d'ailleurs tout le reste des médias.
L'informatique avait niqué l'Information !¹⁷⁴ »

Tout un chapitre, « L'Internité » est rédigé à ce sujet . Nabe s'y sert de l'exemple de la diffusion en direct de la mort par pendaison de Saddam Hussein dont les médias traditionnels n'ont su que faire :

« Au contraire, il fallait se réjouir que le journalisme télévisuel ou de presse se soit fait doubler par le téléphone portable et Internet (...) Fini ! Il avait fallu la mort en presque direct d'un mythe du xx^e siècle pour que le monde prenne conscience qu'Internet était devenu le seul support capable de transmettre, en toute liberté et sans aucune censure, un événement historique d'une telle envergure. Voilà pourquoi la mort de Saddam sur le Net était l'évènement le plus moderne de ce début de siècle. Même le 11-Septembre, chopé au vol par feu la télévision, était ringardisé.¹⁷⁵ »

Nabe fait ici un clin d'œil au livre que nous avons étudié juste avant...

« Un type comme moi, d'avant le numérique, ne pouvait pas s'attendre à ce que ce soit Internet qui ait finalement raison du Spectacle. Il fallait un autre monstre à la hauteur des médias traditionnels pour les dévorer : les deux bêtes Internet et Télévision se bouffaient sous nos yeux (...)»¹⁷⁶ »

La bascule est totale. Comme le dit Nabe : « C'est Google qui acheva la Société du spectacle, pas Guy Debord. », et ce n'est pas pour lui déplaire. Nabe s'habitue très vite, il attrape au vol Youtube, Dailymotion, les moteurs de recherche. Il est grisé de la puissance d'Internet par rapport à la presse, de sa modernité face à la ringardise, grisé aussi par sa nouveauté, sa vitesse, son anonymat (sur lequel il est revenu aujourd'hui), sa force de destruction des habitudes, de la petite culture. C'est une caverne d'Ali Baba formidable.

« Les fictions, les docu-fictions, les docu-dramas, les mélanges de fiction et d'images d'archives, tous à la traîne, tous en train de s'essouffler à poursuivre l'image pourrie captée par un portable et di usée mondialement sur Internet. Où était le problème ? Il était dans le manque de talent fictionnel, plus personne ne savait faire de fiction, voilà pourquoi la réalité avait pris le pas. En soi, c'était déjà une première victoire. Un avant-goût d'éternité. Elle est enfin trouvée.
Quoi ? — L'Internité.¹⁷⁷ »

Nabe retombe alors parfaitement sur ses pieds et peut trouver en cette révolution nouvelle des échos formidables sur son travail de toujours, sur ce qu'il avait déjà senti et amorcé vis-à-vis de la télévision. Un nouveau monstre est né, et il lui faudra à nouveau le dompter. Parce qu'il va également vite comprendre que si Internet ouvre des perspectives sublimes, cela va être un vecteur de mensonge et d'une sorte de démocratisation radicale de la pensée qui peut mener au pire. Et le pire, ce sont ses anciens amis qui vont se charger d'en donner l'exemple, de Soral et de ses fameuses vidéos du mois à Salim Laïbi dit Le Libre Penseur, ils vont tous prendre immédiatement le pli de la nouveauté et lancer

174 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 406
175 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 406
176 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 407
177 Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, antiédition, 2017, p. 410

des séries de vidéos sur Internet. Nabe lui, ne le fera pas. À la place, dans *Les Porcs*, il ne va pas se contenter de décrypter et de dépouiller la télévision, il va faire la même chose avec les vidéos d'Internet, déjà. Des chapitres entiers sont consacrés à des analyses exhaustives des ignobles et indigestes vidéos délirantes d'Alain Soral, par exemple. Nabe transcrit tout et répond à tout. Sa plume et le papier au combat, finalement, contre le pire de ce que l'utopie merveilleuse de la toile a pu créer. Le flou de la vidéo, sa rapidité, sa démagogie très efficace, orale, visuelle, Nabe veut l'écraser à l'épreuve du concret, du sérieux, du papier. Pour lui : « on ne pouvait rien créer sur Internet, à part quelques jeux vidéo très bien faits et d'une grande laideur – je n'appelais pas ça une œuvre d'art » et à partir de là, il fallait attendre de trouver une forme convenable pour se lancer dans la gueule de ce nouveau loup, et d'ici là, il fallait essayer de le dominer par l'écrit.

« Oui, en effet, c'en était fini des médias traditionnels, c'était net, et même Internet. En 2008, tout se jouait désormais sur cet espace. Les enjeux moraux, politiques, esthétiques même, se tramaient aux fils de ces toiles d'araignées internautes avec une apparente liberté de ton et des implications personnelles encore timides, souterraines, mais qui ne demandaient qu'à surgir plus violemment comme des geysers de pétrole intime ! Le Net allait mettre à jour le fond des âmes inconscientes (...) N'arrivions-nous pas à l'aube d'une nouvelle ère, encore ?... Corollaire à celle de l'Internité ? L'Internullité !¹⁷⁸ »

Nabe découvre que cette liberté nouvelle, immense, infinie même, va être synonyme de défouloir, de paradoxe entre une censure qui continue même par delà la dématérialisation (Nabe appelle ça l'Hitlernet) et une possibilité pour tous d'avouer ce qui est porté au fond de l'âme, du cœur, tout ce qu'il y a de plus sale. Internet, c'est un monde nouveau qui n'est pas parvenu à boucher ses égouts. Nabe espère y déverser son encre pour évacuer ce qui est toxique.

La réalité, rien que la réalité ! Que ce soit dans l'écran, derrière l'écran, par l'écran, ou avec le nouveau monstre Internet, Nabe ne s'en inquiète pas, il fonce, et il fait, comme un homme en mission ; mais après avoir bataillé des décennies avec la télévision, il se retrouve à nouveau aux pieds d'un colosse, Internet. Nabe s'est retourné contre la télévision non pour l'abattre mais pour la dominer, et il y est parvenu, grâce à la littérature. Critique, utilisation comme une matière première, métaphorisation, peu importe. Une bataille de plus contre la vidéo rondement menée ! Mais en voilà déjà une autre, sûrement la plus puissante, pour un écrivain de cinquante ans alors, et aujourd'hui soixante. Peu sont ceux qui auraient été capables d'affronter ces monstres, ce monstre numérique. Comment va-t-il faire ? Il possédait déjà un site exceptionnel, le meilleur site d'écrivain, mais ça n'a plus été suffisant : la vidéo a tout emporté. Pendant que certains comme Soral, Dieudonné ou Laïbi, dont les parcours sont liés à la vidéo, dont les polémiques naissent par la vidéo, ont grillé des milliers de cerveaux (comme Nabe le dit dans une de ses vidéos titrée « Des brochettes de pigeons roulés dans la farine »), en faisant des millions de vues, beaucoup d'argent, et en récupérant une frange énorme d'une population perdue, soi-disant rebelle, Nabe, lui, n'a pas bougé. Beaucoup lui reprochent cette inactivité sur la toile entre 2005 et 2015, disons. C'est un peu facile : Nabe a écrit *L'Homme qui arrêta d'écrire* et *Les Porcs*, entre autres. C'est un choix. Avant de remporter une bataille, il faut établir un plan pour avoir la bonne stratégie. Nabe va la trouver...

III. DOMINATION DE L'ARTISTE SUR LE MÉDIUM

1. Les *Éclats de Nabe*

À partir de la fin de l'été 2015, en pleine finalisation des *Porcs* à venir et cinq ans après le succès de *L'Homme qui arrêta d'écrire*, Nabe revient à Paris par la peinture. Et par sa peinture il revient surtout par l'ouverture de galeries où ses lecteurs et les amateurs de sa peinture peuvent venir le rencontrer. C'est comme cela que notre rencontre s'est produite, justement. Ce n'était pas dans la galerie de 2015 dont je vais beaucoup parler mais dans la précédente, à l'hiver 2014. Des mois plus tard, donc, il ouvre rue Frédéric Sauton, entre Maubert et Saint-Michel, une galerie pour exposer ses toiles. Il va même l'ouvrir à nouveau en mars 2016 et y vivre à partir de mai quand le propriétaire de l'appartement qu'il occupait lui ordonnera de partir après avoir lu un article sur Internet – et non dans la presse ! La vie collective dans cette galerie, alors que Nabe s'entoure de jeunes gens, est propice aux développements d'idées, de projets, aux tentatives. Quand de jeunes hommes d'à peine vingt ans se suivent pour reprocher à leur écrivain favori son absence du média Internet, la place qu'il a par conséquent laissé à Soral et aux autres tristes rois d'Internet, son ambition, sa lucidité, peut-être même sa fierté, sont touchées. Malgré sa réponse réfléchie sur le chemin qu'il a préféré parcourir avant de se jeter sur ce nouveau média, il était indéniable que cela manquait à son œuvre d'ordinaire si moderne. Nabe n'avait pas trouvé sa forme. C'est en 2017, dans une interview en vidéo, qu'enfin la question lui est clairement posée et que Nabe va pouvoir expliquer ses choix.

« Durant toute cette période, on te voit très peu sur Internet, alors qu'à cette époque là, il y a des grandes figures, on peut parler d'Alain Soral et d'autres, qui occupent beaucoup d'espace sur Internet avec beaucoup de vidéos : est-ce que tu n'as pas l'impression à ce moment-là d'être passé à côté d'un média qui aurait pu servir à ta parole ?¹⁷⁹ »

La réponse de Nabe est plus claire que jamais et sous-entend plusieurs pensées qui traversent ses actions : d'abord il y a la nécessité et l'envie de bien comprendre dans sa totalité l'arrivée d'un média nouveau, et il ne s'agit jamais de peur tant Nabe a suffisamment prouvé comme il avait su s'intéresser, toujours, aux nouvelles technologies ; ensuite il y a le refus de se lancer dans une bataille contre ceux qui pourtant pouvaient être ses rivaux et qui pouvaient jouer de son absence pour abîmer sa carrière et son lectorat, Nabe ne pouvait consentir à les imiter ou à forcer une présence sur Internet puisqu'il a eu le sentiment, finalement, que la vidéo sur Internet était comme prise en otage, mal utilisée, aplatie, et il lui était hors de question de faire partie des bourreaux et même d'être en face, ou alors si, par l'écriture ; enfin il y avait l'exigence éternelle de Nabe de trouver le moyen de capturer l'essence d'un médium pour parvenir à en extraire une œuvre à créer.

« Oui mais il y a des raisons à ça. D'abord, la riposte que je prévoyais contre eux quand ils ont commencé à m'attaquer : j'aurais pu faire un tract, j'aurais pu en effet lancer une espèce de chaîne vidéo, mais je ne voulais pas être un type d'Internet, en tous cas comme ça, sur une vidéo : pour moi les vidéos de Soral ne sont pas

179

Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

Internet ! C'est une façon de prendre Internet et de l'utiliser pour ne faire jamais que des vidéos sur un divan d'un type qui parle du monde et qui raconte les choses qu'il pense de l'actualité. Quelle différence avec l'abécédaire de Deleuze ? Qui, lui, a une grande réputation pour le fond de ce qui y est dit, qu'on aime ou pas, mais c'est exactement la même chose ! Soral n'a fait que copier ça. Pour moi c'est le degré zéro d'Internet. Ce n'est pas ça de s'intéresser et ce n'est pas ça de créer une œuvre Internet, typiquement Internet. Je ne voulais pas répondre à l'actualité de mon époque par ça parce que je suis avant tout un homme de l'écriture, et j'ai raison, et je voulais que ça passe d'abord par mes écrits.¹⁸⁰ »

Il serait malhonnête de ne pas comprendre que de cette prise en otage a découlé, pour Nabe, une sorte d'impossibilité, et donc de rejet. Puisqu'il ne pouvait pas faire partie de ce monde, il l'a d'abord non méprisé mais repoussé, pour se concentrer totalement, et probablement plus fort et plus solitairement que jamais, sur l'écriture, son vrai métier, sa véritable façon d'exister et de faire exister sa voix. Ce n'était pas une défaite mais l'acceptation d'une bataille probablement perdue, et certainement d'un orage à laisser passer ; l'averse qui lui semblait en tomber paraissait trop salissante, et même si se mouiller lui aurait peut-être permis de vendre plus de livres, il a préféré ne pas se précipiter, et continuer à faire grandir son œuvre littéraire.

« Mais c'est vrai qu'il y a eu un trou comme ça et c'est de cette carence, de cette vacuité, qu'a profité mon ennemi principal à l'époque, Soral lui-même, donc, qui lui a comblé ce trou en faisant un véritable empire. Comment "comprendre l'empire" soralien ? En regardant ce qu'il a fait sur Internet. C'est très bien, ça lui correspondait. Il n'a fait sur Internet par vidéos que ce qu'il faisait dans les bistrot, c'est-à-dire raconter des trucs, 90% de mensonges, se faire valoir comme un grand penseur et n'avoir jamais aucun interlocuteur, ce qui me semblait une grande faiblesse déjà dans le dispositif que je voyais de lui. C'est tellement facile ! Je n'ai pas voulu devenir une petite marionnette d'Internet et j'ai continué mon travail d'écrivain.¹⁸¹ »

Pourtant Nabe n'a jamais été un vieux conservateur en retard, il a même plutôt toujours été à la pointe de la modernité, aussi bien en l'utilisant que pour l'écrire. Il avait déjà écrit souvent ses grands espoirs et ses grandes craintes quant à l'utilisation d'Internet. L'Internet littéraire, politique, et soi-disant « dissident » de cette période était simplement si horrible, si petit, morne, mensonger, qu'il ne pouvait se forcer à y participer. C'était comme gâché. Cela ne l'empêchait certainement pas d'être lucide sur les possibilités et peut-être même les obligations qui existaient, pour un tel artiste, de s'y frotter. Si on remonte quelques instants des décennies en arrière, Nabe, dans l'ignorance de celui qui découvre tout juste les débuts d'un monde nouveau, avait déjà tout pressenti.

« Quant à Internet, je n'ai aucune idée de la façon dont ça peut se faire, dont moi je peux récupérer ça, comme j'ai pu récupérer les prestations médiatiques dans mes propres livres. Pourquoi pas ? C'est un défi de plus. Je l'ai bien fait dans *Coups d'épée dans l'eau*, j'ai bien récupéré toutes les interventions. Tout le bien de la parole d'un écrivain peut en effet se récupérer se reprendre, après avoir été subtilisé provisoirement par les médias... Donc ce médium-là, je peux aussi essayer d'en faire quelque chose qui peut m'appartenir. Pour

180 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper
181 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

l'instant, je ne le connais pas encore suffisamment bien pour imaginer la façon dont je pourrais m'en servir (...)»¹⁸² »

Nabe s'interroge. À peine toutes ses batailles avec la télévision menées, la révolution de la toile déjà lui fait penser à la façon dont il devra, un jour, dompter la bête. Mais plus intéressant encore, Nabe trouve dans le flux de sa pensée préliminaire d'ores et déjà la vérité de ce que sera son travail vidéo, quasiment exactement, forcément proche de sa grande entreprise de Journal si personnel, dans une livraison de soi absolu, d'une radicalité intime extrême, dans son rapport presque névrotique au temps et au désir de voir son écriture en arrêter l'écoulement.

« Maintenant il y a une accélération, je ne sais pas si ça vient de ce qui se passe ou bien de la volonté, du fantasme d'avoir tout sous la main, qui s'est peut-être accéléré grâce à Internet, ou à cause de la dimension qu'a pris maintenant mon Journal au bout de 4000 pages, mais c'est vrai que je sens qu'on voudrait... Il y a quand même un désir d'avoir mon journal du jour maintenant. Alors, ça passe par le reproche ou simplement la constatation qu'il y a ce décalage de dix ans et que c'est dommage. Il y a ça, je sens que ça fait partie de cette volonté d'avoir en direct ce que j'écris, que ça se rapproche de plus en plus du temps réel présent... Peut-être même que ça va déborder, que ça va aller jusqu'au temps futur, peut-être qu'on va me proposer une machine qui me permettrait d'écrire ce qui va m'arriver dans deux ou trois ou quatre ans, ou dix ans pourquoi pas !... On verra, ça peut venir. Pour l'instant, nous sommes en train de chercher, oui c'est encore très expérimental. C'est vrai qu'il y a quelque chose entre mon entreprise journalière et les nouvelles technologies, c'est exact. Je suis obligé d'en prendre conscience. Je ne sais pas dans quelle mesure il est possible que les deux se rencontrent et que ça puisse faire des choses intéressantes. Pour l'instant c'est encore trop tôt, mais j'écoute et j'ai entendu.¹⁸³ »

Nabe a toujours su bien s'entourer pour rester particulièrement connecté, à tous les âges, et être vraiment en tête de gondole du milieu littéraire sur les sujets de la modernité. Cette exigence lui est sûrement venue de certains de ses modèles :

« Je ne suis pas totalement fermé à ça et là je serais si vous voulez plus du côté de Ernest Hello que de Léon Bloy, puisque Ernest Hello était donc comme vous savez un ami de Léon Bloy, qui était totalement dans une espèce de prophétisme mystique exalté et totalement dévastateur pour la société de son époque, Hello, mais, il y a des textes tout à fait étonnants et qu'aucun autre penseur ou intellectuel de l'époque n'aurait pu écrire, sur les technologies de cette époque-là, c'est-à-dire le téléphone, la machine à vapeur, le télégraphe aussi et le gramophone. Non seulement, il les prend en compte mais il les accepte. Ce n'est pas du tout une réaction réactionnaire qu'il a vis-à-vis de ces objets-là, mais au contraire il leur trouve une sacralisation presque théologique (...)»¹⁸⁴ »

Mais revenons en 2015, ou plutôt en 2017, lors de cette fameuse interview où Nabe fait le point de son rapport à la vidéo sur Internet. Cette forme tant recherchée, il a fini par la trouver !

182 FNAC Forum, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000

183 FNAC Forum, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000

184 FNAC Forum, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000

« Mais on t'a vu revenir sur Internet avec un format vidéo original à partir de Septembre 2015, où tu as ouvert une galerie à Paris dans laquelle tu laissais une caméra filmer ce qui se passait et tes échanges avec les visiteurs...¹⁸⁵ »

Mis au défi de retrouver une place sur Internet par un jeune lecteur, Dimitri, en train de se sortir d'une affection vidéo de jeunesse pour Soral, Nabe est piqué. Il a conscience qu'il est temps, même si certains pensent qu'il est tard, de faire passer sa langue à travers cette nouvelle brèche.

« Voilà, et ça a été un concours de circonstances me poussant à trouver enfin ma forme Internet. En effet, il fallait peut-être que je trouve une idée pour exister en-dehors de mes écrits. Et comme j'ai pris ce principe là, de ne pas être tout seul, de ne pas faire un cours magistral, de ne pas avoir une espèce de domination devant l'internaute en lui expliquant la vie, j'ai horreur de ça, j'ai pris le risque de filmer ce qui se passe dans cette galerie. Il fallait un espace, c'est ça qui est à la fois intéressant et paradoxal, pour être diffusé sur Internet, il fallait un espace réel en dur. Une sorte de site en dur qui était la galerie.¹⁸⁶ »

Un jour de fin septembre 2015, alors que j'ouvrais la galerie, seul, à onze heures, juste avant midi, j'ai été rejoint par Nabe que j'ai vu rentrer, souriant et décidé, et me crier qu'il avait trouvé son idée, qu'on allait lancer une chaîne Youtube (avec toutes les questions de néophyte curieux que ça générerait chez lui) qu'il comptait appeler « Éclats de Nabe ». Il m'expliquait qu'il faudrait filmer les mouvements dans la galerie et poster ainsi des petites bribes sur Internet : c'était d'abord assez humble dans nos esprits, nous imagions des éclairs d'une minute ou deux, de quelques secondes, à la façon de ce qu'on peut voir sur les réseaux sociaux. Nabe tenait là une idée qui lui permettrait de mettre en branle tout ce qu'il aime toucher : l'anarchie organisée, la starification de l'inconnu, le discours littéraire par la voix improvisée, le naturel, le collectivisme sans sectarisme, la grâce finalement. Bien entendu, c'était aussi une façon de plus de maîtriser le destin de celui qui n'avait plus accès aux médias traditionnels. Dans le tout premier Éclat tourné dans cette galerie, Nabe l'explique :

« Il y aurait tellement de choses à dire... Et je trouve que c'est bien que ces choses soient dites ici. C'est ici le média qui va parler. Le nombre de gens différents qui sont venus, qui ont parlé, de différentes choses... Mais on va trop vite ! C'est nous qui sommes en avance. Eux, ils sont largués. Ils ne connaissent rien.¹⁸⁷ »

Nabe a conscience qu'il a trouvé sa réponse parfaite au défi de l'image, d'Internet, de ses lecteurs, de ses ennemis. Il va revenir par une petite porte, celle de sa galerie, donc par la porte d'un véritable lieu comme il le dit, assurance pour lui d'être dans le concret, et dans le concret d'un lieu qu'il sentait déjà potentiellement explosif, magique, novateur, bouillonnant. Nabe a su recréer finalement ce qu'il a toujours fait de sa vie : la transformer en littérature. Il ne s'agissait plus alors de se « servir » de son entourage pour

185 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

186 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

187 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Ce n'était pas à moi de faire la chronologie de *Charlie Hebdo* ! », https://youtu.be/OL_HthLILH8

les immortaliser dans son Journal à l'écrit, il ne s'agissait plus de côtoyer du monde et de vivre avec en tête l'idée d'en faire un livre ; il ne s'agissait plus de voyager pour peindre ; il était question de prouver ce postulat nabien, celui qui fait de ceux qui croisent sa route ses personnages, en vrai, en direct, sous l'œil d'une caméra sans pitié.

« J'étais présent toute la journée, avec des personnes et des personnalités qui ont fini par se mêler à notre équipe de base et à former une sorte de *dramatis personae*, c'est-à-dire qu'il y avait comme des acteurs qui jouaient dans ces petites vidéos. Elles ont été filmées principalement par David Vesper, assisté par son frère et par Valentin Ribolla, et on se passait la caméra et le jeu c'était de filmer ce qui se passait dans la galerie en improvisé sans jamais réfléchir à quoi que ce soit ! Et on s'est aperçus qu'on bout de quelques épisodes (...) il y avait des choses qui se disaient. Selon la personnalité ou le métier de celui qui rentrait, la façon dont moi je l'accueillais, les petites algarades qu'il pouvait y avoir, les conversations de fond, et puis évidemment la fréquence énorme de belles filles qui passaient, de gens souvent très jeunes et pleins de curiosité qui venaient me demander des choses, eh bien la parole non seulement se libérait mais s'entortillait autour de moments de grâce, on peut le dire, et sur des sujets d'actualité qui étaient traités mieux que si j'avais été tout seul sur un divan en déployant ma roue de paon.¹⁸⁸ »

Nabe, je le crois, a voulu prouver ce que ses lecteurs passionnés sentaient tous déjà dans son œuvre alors qu'elle continue d'avancer, c'est-à-dire sa cohérence absolue entre ce qui semble sortir de lui entre ses lignes, et la vérité de son être : pour lui son écriture n'émane pas d'un esprit intellectuel qui réfléchit, calculateur, qui songe à comment faire croire, à comment sublimer, à comment donner l'impression, à comment tourner la vérité pour l'écrire, mais plutôt de son essence personnelle même, immédiatement reliée à la littérature ; c'est comme si Nabe voulait prouver que ce qui était littéraire chez lui n'était pas l'écriture ni même, pire, le livre, mais lui-même, et qu'ainsi ce qui semblait être du domaine du possible dans ses livres, cette énergie, cette machine qui semble ne pas s'arrêter, ce narcissisme tendre et irrésistible, cela existait dans la réalité la plus quotidienne, parce que ces vidéos étaient quotidiennes.

« On montait bien sûr. On montait surtout sur le plan du son. On a énormément travaillé avec David sur la méticulosité du discours qui apparaissait dans chaque Éclat pour qu'il y ait toujours quelque chose qui soit dit et quelque chose qui soit montré. (...) On a créé un monde l'air de rien. Et ça, ça a été vraiment révolutionnaire puisque beaucoup de gens sont venus et ont adorés ces Éclats. Et alors là, tout d'un coup, j'ai trouvé mon format Internet ! Là, oui ! Ça ne peut être que sur Internet ! On ne peut faire ça que comme ça, on ne va pas présenter des cours métrages dans des festivals... Mais en revanche, des espèces de mini-clips comme ça où on voit un écrivain vivre en direct dans sa propre galerie, ça me semblait pertinent, et voilà pourquoi je l'ai fait, et je crois que ça a marqué ce moment-là.¹⁸⁹ »

L'originalité de cette forme c'est la concentration que Nabe a voulu porter sur la textualité des vidéos : s'il fallait avoir un discours avec la caméra elle-même, il fallait surtout que le discours filmé par la caméra, audible par celui qui regarde, soit totalement

188 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper
189 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

et parfaitement possible à transposer sur le papier pour y donner alors un texte tout à fait acceptable et fidèle au style nabien. Son vrai défi intime, c'était celui-ci : prouver que sans le vouloir, naturellement, dans un endroit quasiment privé bien qu'ouvert à tous, Nabe pouvait, sans préparation, être au niveau de ses textes littéraires, sur tous les plans : l'humour, la politique, l'émotion... Au montage, dont j'étais en charge sous sa supervision, l'image devenait secondaire : c'était le son qui prévalait. Nous montions ces vidéos en fonction de ce qui était dit, quand quelque chose était dit, plutôt que par la beauté de ce qui pouvait être montré : c'est-à-dire que nous étions capables de couper des phrases avant l'arrivée de leurs fins, de les reconstruire avec un morceau juste après, comme la suppression de virgules. Sans mentir et toujours en restant fidèles à la réalité et à la chronologie, il y avait un choix impitoyable, même si toujours léger, dans le découpage des rushes : tout le monde, Nabe le premier, pouvait se faire couper la parole, et à l'inverse, tout le monde était susceptible, au moindre son émis, et même dans les silences, de passer à la caméra. Elle filmait tout et notre travail était de ne mettre en ligne que l'essence de chaque scène, ce qui y était dit, ou tu, ou montré, en enlevant le reste, comme dans un roman, pour être attentif au rythme. Dans un *Éclat* intitulé « Le dernier Éclat ! » (le dernier de la première saison seulement, la saison deux étant toujours en cours), Nabe dit :

« Alors après on monte, on enlève deux ou trois trucs qui ne vont pas mais surtout du point de vue du rythme, et au point de vue du sens. On enlève tout ce qui peut être *private joke*. Si l'internaute il y a quelque chose qu'il ne peut pas comprendre parce que c'est un truc entre nous qu'il n'a pas vécu dans la situation, on enlève ! Il faut qu'il comprenne tout, que le discours qui se passe dans l'*Éclat* soit compréhensible pour tous, pour ceux qui n'ont pas vu d'autres *Éclats* et pour ceux qui ne me connaissent pas. Rien ne lui échappe, si un truc peut lui échapper, même si c'est un truc que j'ai dit et qui est bien, on l'enlève.¹⁹⁰ »

Nous avons également une technique, que Nabe m'a expliqué avoir appris de la technique de montage de Pagnol : fermer les yeux pendant le déroulé de la vidéo à monter pour se concentrer sur le discours. Pagnol, en effet, après des scènes tournées par lui et son équipe retournait s'enfermer dans sa caravane pour réécouter la scène sans l'image. Nabe et moi faisons pareil au bureau. Il n'existe pas d'équivalent sur Internet, et pour trouver un programme qui pourrait ressembler de loin à la philosophie des *Éclats*, il faut remonter à l'émission belge *Strip-Tease* qui vient d'ailleurs d'être relancée cette année sur RMC avec de nouveaux épisodes inédits. Les points communs, ce sont d'une part la mise en avant quasiment totalitaire d'inconnus absolus, et d'autre part la façon avec laquelle la caméra semble se faire miraculeusement oublier. Les différences existent néanmoins : dans l'émission de télévision, les inconnus ne sont pas cadrés et évoluent dans leur monde alors que dans les *Éclats*, ils sont soumis à un lieu, et à des personnages récurrents qui finissent par ne plus être des inconnus – sans parler de la présence du maître des lieux –, et puis alors que dans l'émission de télévision les équipes tournent

des mois pour s'habituer aux filmés et faire un court montage ensuite, dans la chaîne Youtube nabienne les montages sont comme faits par la réalité puisqu'il n'y a pas de second jour, ou plutôt pas de second tournage prévu, et que la caméra doit réussir à rentrer dans l'intimité du moment en direct, sans avoir le temps de la complicité habituelle ou de la familiarité due au temps, celle-ci doit se gagner à la seconde, souvent par Nabe, et aussi par ses amis. De la même manière, les *Éclats de Nabe* ont été souvent comparés à *Paris dernière*, l'émission du duo Ardisson – Taddeï, anciens camarades de Nabe, pour la liberté de ton, l'anarchie apparente, les moments nocturnes, etc. Pourtant, la technique est presque inversée : Taddeï était présent dans l'émission, il commentait, il parlait derrière la caméra, et c'était lui qui allait s'incruster ; chez Nabe, c'est le contraire, la caméra est muette, et on est chez lui. Nos *Éclats* ont d'ores et déjà eu d'autres échos, en particulier sur Internet, puisqu'on a pu voir germer des « programmes » qui paraissent directement s'en inspirer : on peut penser par exemple à la série de vidéos de la chaîne « Isadora Duncan¹⁹¹ » tournées par le paparazzi Marc Rylewski ! Isadora, comme il se fait étrangement appeler, faux journaliste qui a surfé sur la vague des Gilets Jaunes pour se construire une audience, a forcément eu connaissance de la série des *Éclats*, comme beaucoup de monde dans le milieu culturel et dans le milieu dissident auquel, par une sorte de complotisme habituel, naïf, décomplexé, inculte, auquel Rylewski appartient. Il a d'ailleurs capturé Soral dans sa série en faisant de lui le seul à qui il a donné la parole en organisant un rendez-vous plutôt qu'en l'attrapant à une sortie d'interview, parce que c'était ça la philosophie Rylewski (couché depuis, et totalement disparu, pour cause de procès pour harcèlement intenté par Audrey Crespo-Mara, journaliste, femme du producteur de *Paris dernière* – le monde est petit !) : forcer des personnalités, d'abord des célébrités, et puis ensuite des inconnus dans la rue, dans des bars, ou, pour revenir aux célébrités, à la sortie des plateaux de télévision, à s'exprimer en leur posant, comme le paparazzi qu'il était, des questions sur des sujets qu'il pensait tabous. C'était très intéressant dans le dévoilement que cela opérait des figures connues de nos postes de télévisions ! Malheureusement, sa série a vite été gâchée par l'omniprésence de son tenancier même et le dévoilement que cela opérait sur lui. Nabe, on le verra, a fait de lui un personnage de son ouvrage *Aux rats des pâquerettes* paru en 2019. Les *Éclats* ont inventé quelque chose d'unique, d'impossible à reproduire également parce que puissamment lié au sujet : le dévoilement aussi intime, aussi long, aussi complet, aussi véritable, d'un écrivain. Le visiteur cinéphile du « Dernier Éclat » le confesse :

« En fait, sur Youtube il y en a beaucoup qui ont essayé de passer au truc moderne, et pour moi c'est le premier truc que je vois qui a de la valeur. Il y a un côté un peu distant dans les vidéos, justement ça filme ce qui se passe ici et c'est mieux car souvent ils veulent s'installer sur Youtube, parler aux gens, alors que là on dirait qu'on filme et on voit ce qui se passe entre les gens, pas quelque chose d'installé avec une ligne éditoriale, etc. Il y a de tout. Pour le fan et le non-fan ! C'est beau. Et surtout il n'y a jamais eu ça. Moi je n'ai pas vu ça.¹⁹² »

191 <https://www.youtube.com/channel/UCnDe3g44LrSqYZ4JN4TQLug>

192 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Dernier Éclat ! », <https://youtu.be/u2KNPeQdNpg>

Révolutionnaires, les *Éclats* peuvent aussi être vus comme tant de réponses aux positions des autres écrivains de l'époque par rapport à l'image, à la vidéo ; Soral on l'a vu, mais d'autres encore, que ce soit Houellebecq, son éternel nemesis, ou Sollers, son éternel mentor ! Prenons Houellebecq, par exemple... Houellebecq est devenu acteur, tout simplement, carrément. Il a même adapté un de ses livres au cinéma et a tourné dans sa jeunesse plusieurs courts métrages avant même de publier : *Cristal de souffrance* et *Déséquilibres* (1978 et 1982) ! Son dernier film, dans lequel il joue aux côtés de Gérard Depardieu vient juste de sortir, et il dit tout : Houellebecq y joue un personnage qui est censé être Houellebecq – ce qu'il avait déjà fait par le passé au cinéma... Il dit d'ailleurs, dans *Paris Match*, à propos de ce dernier film, quand on lui pose la question sur la différence entre le personnage et lui : « C'est moi car le personnage est un écrivain qui porte mon nom, mais ce n'est pas du tout ma vie. »

Mais il lui est aussi arrivé de jouer tout autre chose, et d'y prendre goût. Sur France 3, il admet même que le cinéma est « peut-être » son « nouveau métier ». Quand le journal *Marie-Claire* lui demande s'il joue pour essayer déjouer les certitudes à son sujet, Houellebecq répond : « Non, c'est pas pour ça. J'avais envie de savoir ce que ça faisait d'être acteur (...) ça ne ressemble à rien d'autre comme sensation. Ou alors, si vous voulez, un peu à l'état qu'on ressent quand on se fait hypnotiser. » Houellebecq veut s'oublier, comme s'endormir, et même s'il le nie, brouiller les pistes, que ce soit conscient, de l'amusement ou une passion, peu importe. C'est une quête parallèle chez lui qui s'écarte de la littérature et n'a rien à voir avec elle : ce n'est pas une infiltration pour en tirer des livres, ce ne sont pas des prolongements de ses livres, il n'écrit pas les scénarios... Houellebecq veut et aime être acteur, un acteur au cinéma. Ce n'est pas si étonnant quand on connaît sa propension à faire de son image d'écrivain également celle d'un personnage qui n'est pas exactement celle qui colle très fidèlement à l'homme qu'il est. Il fait des séparations, il joue, il cherche, il se cache pourrait-on dire. C'est tout l'inverse de Nabe. Au moins, les deux s'entêtent à faire de l'artistique. Ce n'est pas le cas de beaucoup d'écrivains de leurs générations qui ont un rapport encore plus charnel, ou plutôt financier, avec l'image : Yann Moix, Nicolas Rey, Beigbeder, Angot, Bedos, Zemmour, et bien d'autres, ont tous participé à la création de travaux vidéo en tant qu'employés, de salariés ou de missionnés de chaînes de télévision, que ce soit pour chroniquer ou parfois même pour présenter. Il ne s'agit alors ni d'être littérairement intéressé, d'une curiosité créatrice, ni d'un élan artistique découlant d'une envie de dépersonnalisation comme au cinéma, il est plutôt question d'un simple deal financier d'écrivains profitant de leur notoriété et de ce que la société pense qu'ils ont à dire pour gagner de l'argent en échange d'accepter de se montrer en vidéo. La littérature ne permet plus à tout le monde de vivre correctement : la télévision devient alors un univers de défense financière... Moix est passé, on le sait, chez Ruquier, qu'il a quitté pour Ardisson ; Angot a été chez Guillaume Durand puis chez Ruquier également, Beigbeder a présenté de nombreuses émissions et avait même été pressenti par Ardisson pour présenter *Paris Dernière* à la place d'un Taddeï moins connu ; Bedos a fait des billets, dans tous les sens

du terme, partout... Le monde est encore petit ! L'écrivain accepte alors de descendre du piédestal artistique pour, non se confronter, mais collaborer avec le système audiovisuel jusqu'à se faire payer par lui : ces auteurs n'y jouent pas vraiment un rôle puisqu'ils y sont en tant qu'eux-mêmes, et pourtant ils semblent ne plus être liés à leurs écrits. Ils passent à l'image pour parler, donner leurs avis, maquillés, coiffés, sous leurs noms toujours, chaque semaine, sans ambition artistique supérieure. Ces écrivains transformés en travailleurs vidéo utilisent des fiches, préparent leurs interventions, et la spontanéité si précieuse à l'image disparaît naturellement : un passionné des *Éclats de Nabe* de passage à la galerie et capturé en vidéo dans la dernière scène de la saison 1 expliquait d'ailleurs en quoi la philosophie nabienne était différente :

« On dirait que le fait que ce soit à l'improviste et qu'on n'attende rien, eh bien il y a beaucoup plus de choses ! Ça prend de la valeur parce qu'on ne s'y attend pas. Sinon ça ferait ligne éditorial de quelqu'un qui dit « Moi je suis Nabe, alors je pense ça ça et ça, et chaque semaine on dit la même chose.¹⁹³ »

Sollers, lui, peut-être dans une sorte de sagesse de l'ancien, retourne dans l'artistique, plus proche donc de Houellebecq et de Nabe. Il a notamment collaboré avec Jean-Paul Fargier, vidéaste mythique, à de nombreuses reprises. Dans les années 1980 en particulier, les deux collaborent beaucoup et tournent de nombreuses vidéos ensemble, puisqu'en effet, on ne peut pas véritablement appeler ces œuvres des films mais elles sont probablement parmi les premières tentatives de vidéos au format plutôt Internet de vidéos aussi d'écrivain mis en scène. Parce que c'était ça, les « films » de Fargier. D'un côté ils étaient totalement « vidéo », et assumés comme tels, c'est-à-dire étranges, faits pour un Internet qui n'existait pas encore, et pourtant, d'un autre côté, encore très cadrés dans un esprit cinématographique ou au moins télévisuel, c'est-à-dire techniquement propres, avec du matériel, une écriture, de la mise en scène. Et puis ensuite, le travail sur l'écrivain : Sollers apparaît dans beaucoup de ces films. Parfois en tant que Sollers, soi-disant naturel, et parfois en tant que personnage, et même en tant qu'acteur jouant un personnage qui est tout simplement un personnage historique, un autre écrivain, Diderot par exemple ! En 1988 sort un recueil de textes écrits par Sollers et Fargier qui entérine la période de collaboration entre l'écrivain et le vidéaste. *Sollers vidéo Fargier : une voix sept fois* propose des réflexions sur le sens à attribuer aux projets vidéos issus de leur travail commun. Sollers affectionne ces exercices intellectuels. En tout, on peut compter sept vidéos principales nées de l'union artistique du réalisateur et de l'auteur de *Femmes* devenu faux ou vrai acteur à ces occasions : *Le Trou de la vierge* (1981) dans lequel Sollers fait un long monologue sur la peinture ; *Sollers au pied du Mur* (1983) dans lequel Sollers se promène dans Jérusalem et ses lieux de culte en récitant son livre *Paradis* ; *Sollers au Paradis* (1980-1983) où Sollers, avec un montage pop dans le fond récite encore son ouvrage dans une continuation intellectuelle et textuelle de son œuvre, de *Tel Quel* à la vidéo (Sollers en fera même des performances) ; *Sollers joue Diderot* (1984) est

193

David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Dernier Éclat ! », <https://youtu.be/u2KNPeQdNpg>

un film amusant où Sollers, déguisé en Diderot, se promène dans Paris avec des femmes dénudées ; *Godard/Sollers : l'entretien* (1984) ; *Le Phallus mis à nu...* (1985) ; *Picasso by night by Sollers* (1988)... Sollers a ensuite changé de coéquipiers mais continue de faire des films, plus simple, dans lesquels souvent on le voit à sa table dans l'Ile de Ré en train d'écrire et de lire, mais toujours avec une certaine mise en scène, des plans fixes, travaillés, des ajouts. Dans leur fameux ouvrage commun, Sollers s'amuse d'ailleurs du mystère de cette collaboration d'un genre nouveau :

« Analystes futurs, au travail ! Pourquoi ont-ils fait ça, Fargier et Sollers ? Combien d'allusions ? Que veut dire Fargier en se servant de Sollers, pour quelles raisons logiques ? Et moi, comment me suis-je arrangé de cette encombrante poupée qu'est Sollers ? Marionnette utile ! Polichinelle taoïste !¹⁹⁴ »

Sollers n'avait pas tort : nous y sommes. Malheureusement, je suis bien persuadé d'être le premier à évoquer le sujet dans un mémoire de littérature. C'est doublement malheureux puisque je n'en parle que pour rebondir vers Nabe, mais la porte est ouverte. Il serait trop long et loin du sujet d'analyser tous ces films qui le mériteraient, mais pour rebondir cependant, cette citation de Jean-Paul Fargier, extraite d'un texte qu'il avait écrit pour une des représentations qu'il avait réalisées en province avec Sollers, est intéressante :

« De quel corps émane, jaillit ce texte inouï ? D'un corps glorieux. *Paradis* est la vision, la préhension, l'audition, l'intellection, la déambulation, le rire d'un corps qui ne peut être que ce que la théologie nomme un corps glorieux. Un corps qui a traversé toutes les représentations de la vie et de la mort, qui a survécu à tous les avatars. Le corps dont nous serons dotés au terme de la résurrection finale. »

C'est en effet absolument et totalement une histoire de corps. On l'a vu précédemment, Nabe arrive étrangement à toujours être physiquement et donc corporellement fidèle à la situation littéraire dans laquelle sa carrière se trouve. Autour de l'époque de la galerie et de sa chaîne Youtube, Nabe est dans une situation particulièrement précaire : ses publications, toujours plus ambitieuses et choquantes pour la société écartent une partie de plus de son public de l'achat de ses ouvrages, et surtout son confort d'habitat lui est retiré puisqu'il est expulsé de son appartement et doit se réfugier dans l'étage minuscule de sa galerie, en trouvant des solutions pour stocker ses tonnes d'affaires et de livres, et avec comme épée de Damoclès l'idée qu'il lui faut absolument parvenir à payer chaque mois le loyer de la galerie (2500€) sans quoi, non seulement il la perdra, mais il se retrouvera à la rue. On retombe alors sur mon mémoire de l'an dernier : c'est sur ses tableaux qu'il compte pour survivre. Nabe que ses lecteurs ont toujours connu assez chic, parfois même en supposé dandy, semble se clochardiser, mais d'une façon différente de celle de Houellebecq et même de Céline. Céline, d'ailleurs, avait compris à l'époque déjà comme ça allait être le corps qui allait tout dicter avec l'image vidéo :

194

Philippe Sollers et Jean-Paul Fargier, *Sollers vidéo Fargier : une voix sept fois*, p. 11

« “Tu t’es pas vu, Ferdinand ? t’es devenu fou ? pourquoi pas téléviser ? avec ta poire ? avec ta voix ? tu t’es jamais entendu ?... tu t’es pas regardé dans la glace ? ta dégaine ? ” Je me regarde pas souvent dans la glace, c’est exact, et le peu que je me suis regardé, à travers les ans, je me suis toujours trouvé de plus en plus laid... c’était d’ailleurs l’avis de mon père... il me trouvait hideux... il me conseillait de porter la barbe...¹⁹⁵ »

Et puisqu’on aime les échos, c’est en voyant Céline bouger que Nabe réalise aussi l’importance splendide de la vidéo dans la mythologie de l’écrivain :

« [...] Mais tout cela n’est que turpitude qu’un peu de vidéo efface... Je visionne en effet les six minutes de l’interview de Céline en 1959 qui sont passées - en surprise - dimanche soir. À s’évanouir d’impressionnante... Non seulement on assiste à la suite des brides connues sur le style (...) mais surtout on voit des plans de coupe où *Céline vit* ! Je ne pensais pas ça possible ! Véritablement inoubliable ! Le voir, voué, ouvrir sa porte, lâcher ses chiens, caresser son perroquet Toto et lui parler ! C’est comme un rêve qui revient de si loin ! Un mirage qui soudain me fait rattraper tous les retards : désormais *je l’ai vu bouger*, je sais comment son volume se mouvait dans l’espace ! Quelle apparition ! Le plus beau moment, c’est lorsque Céline entre dans son bureau et s’assoit à sa table couverte de paquets de pages et de pinces à linge et qu’il se relit... Là, j’ai tout compris : quelle confirmation ! Féline-simiesque, allant presque en dansant à son tréteau shakespearien (...) Jamais plus je n’*imaginerai* Céline : je le *verrai* pour toujours, après cette goutte de réalité qui a fait déborder tout mon vase de fantasme ! J’ai vu sa féminine silhouette d’aristocrate magnifiquement responsable, pour qui chaque geste est une montée à l’échafaud !¹⁹⁶ »

Nabe s’envole à sa façon, et dessine sa philosophie continuelle : tout va avec tout, le hasard n’a pas sa place, un génie ne peut pas être un salaud, et un grand écrivain a forcément un corps qui mérite d’être vu. En laissant réaliser les *Éclats*, Nabe se montre. Dans cette galerie, il est visible à tous, plus que jamais, jusqu’à l’éternité de la toile numérique ! Mieux encore, il va pousser cette pensée sur le corps, sur l’habillement même, jusqu’au bout, jusqu’au malaise dirait-il (ou diraient ses détracteurs dans les commentaires sur Youtube), en organisant une exposition totalement unique qu’il a appelée « Vieux vêtements ». Cette exposition en dit énormément sur le rapport au corps de Nabe et de sa fonction littéraire. Elle est lancée en juillet 2016 et annoncée sur le site de Nabe par un petit texte qui se titre « MEN SDF » :

« Dernier dommage collatéral des récents écrits de Nabe : outre la désaffection de tout le milieu dit “intellectuel” et médiatique parisien qui a décidé de l’isoler dans son coin en l’ignorant, le propriétaire de l’appartement qui lui était prêté depuis quinze ans rue des Saussaies congédie Nabe. Ce généreux bourgeois catholique avait hébergé l’auteur de *L’Âge du Christ* ; pas celui de *Patience*. Le 30 mai, Nabe vient se réfugier dans sa galerie et campe à l’étage et à la cave. C’est désormais là où il vit, peint et écrit. Dans l’indifférence générale, il multiplie les tableaux qui ne se vendent pas pour financer des livres à venir, si tant est qu’il ait les moyens de les imprimer ! En juillet, devant l’inintérêt total que suscitent ses peintures, Nabe décide d’exposer et de vendre des vêtements usés qu’il a portés ces dernières années.¹⁹⁷ »

195 Louis-Ferdinand Céline, *Entretiens avec le professeur Y*, Paris : Gallimard, 2016 (1955)

196 Marc-Édouard Nabe, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993, p. 1351

197 <http://www.marcedouardnabe.com>

En parallèle sont tournées plusieurs vidéos. Un teaser¹⁹⁸ est mis en ligne pour annoncer l'exposition. La réalisation de cette vidéo est parlante : c'est un lent travelling sur les vêtements accrochés aux murs de pierres de la galerie par de tristes cintres colorés. Les œuvres pendent directement face aux spectateurs sans la grandiloquence de l'art contemporain qui, lui, aurait certainement encadré les slips pour y coller des petits panneaux explicatifs. Nabe assume jusqu'au bout, et ce sont réellement les tissus qu'il a portés sur son corps, sans assurance d'ailleurs pour l'acheteur qu'ils ont été correctement lavés ! La musique solennelle de Sibelius englobe les prises de vues et la coupe finale qui fait prendre du recul à l'image et qui ressemble aux séquences lointaines des films de guerre qui montrent les champs de bataille après avoir filmés les cadavres uns à uns contribuent à l'humour profond retourné contre le désespoir de l'exposition : jusqu'au zoom ultime sur les initiales de celui qui, si on s'en référait uniquement à la vidéo semble être défunt, sauf que la pierre tombale est une robe de chambre et que les gravures sont d'un rouge sang bien vivace ! D'autres vidéos sont consacrées à cette exposition : le décrochage de l'exposition est visible dans la vidéo « Le décrochage des « vieux vêtements¹⁹⁹ » mis en scène par son cadavre, même », et on peut y voir les œuvres être balancées dans un carton sorti pour l'occasion ; une confrontation entre Nabe et un acheteur a également fait beaucoup de bruit, dans la vidéo titrée « Vous n'êtes jamais content, monsieur Nabe²⁰⁰ », un lecteur se débat avec la honte d'abord assumée, assez agressivement – il reviendra d'ailleurs revanchard se confronter aux autres tenanciers de la galerie – d'avoir acheté ses fripes pour des prix ridicules. Parce que c'était là l'autre pied de nez de Nabe à l'art contemporain : plutôt que de vendre ses vestes et ses slips à des prix exorbitants comme s'ils étaient de véritables œuvres, ce qu'auraient fait les artistes contemporains consensuels, Nabe pour marquer le coup de son message colérique, a décidé des prix amusants pour chaque pièce, de cinquante centimes à quatre euros pour une belle veste de marque de luxe. Il y avait des affaires, ça c'est sûr ! Nabe essaie alors d'expliquer à son fan sa démarche, sa colère de voir la société de son époque ne pas comprendre le soutien auquel il devrait avoir accès, son désespoir de voir des fans toujours plus fétichistes et assurant avoir eu la vie sauvée par ses écrits ne pas sentir la basse nécessité pour un écrivain dans une telle situation (n'oublions pas que Nabe s'édite seul, etc.) de pouvoir vivre de son art et donc d'être encouragé financièrement par ses fans, mais sans jamais demander de dons : Nabe est catégorique et a toujours refusé les appels aux dons, les plateformes participatives, etc., il veut être financé par son œuvre même. Ce qui est, pour revenir à notre thématique corporelle, passionnant, c'est que les pièces affichées aux murs par Nabe sont réelles et ont été particulièrement choisies pour ou bien leur portée médiatique ou bien leur histoire littéraire : on y trouve le manteau porté chez Taddeï face à Poelvoorde, les lunettes portées sur les couvertures de ses livres *Oui* et *Non*, le maillot de bain qu'il portait pendant son fameux exil à Patmos, le pull étrange qu'il

198 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2016, « Exposition des vieux vêtements de Nabe », <https://youtu.be/oxVx0lq1-ug>

199 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2016, « Décrochage des vieux vêtements », <https://youtu.be/fgRW6MgeeRw>

200 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « Vous n'êtes jamais content, monsieur Nabe », <https://www.youtube.com/watch?v=tjwgHfZSD98>

portait pendant une interview connue donnée à « Oumma.tv », etc. C'est comme si Nabe avait voulu jouer avec sa conscience de l'importance dans l'inconscient de son époque de ces morceaux de tissus qui paraissent alors devenir même plus cruciaux que ses textes et son œuvre, mais tout en montrant subtilement le mépris profond qu'il porte à cette idée scandaleuse en affichant des prix dérisoires : et il a visé juste puisque ça a été l'exposition la plus réussie de toute sa vie. Tout a été vendu en une nuit. Galerie dévalisée ! Les fans se sont jetés sur les chaussettes vues à la télévision. Nabe voulait essayer d'exprimer à sa façon la réalité dans laquelle il était comme coincé : des fans extrêmement passionnés et nombreux, mais qui tombent trop aisément dans un fétichisme étrange qui ne lui apporte à lui, en tant qu'artiste, absolument rien, et pas même de l'argent dans cette performance, puisque c'est quasiment cela. C'est-à-dire qu'on avait vu le fan ne plus lire et se reposer sur les passages à la télévision, et cette fois-ci Nabe pousse le lecteur à la faute en lui faisant creuser la tombe de la littérature de son écrivain préféré sur l'autel d'un fétichisme nostalgique personnel lié aux images fantasmées d'un artiste qu'ils ont en face d'eux mais dont ils préfèrent les manteaux vus dans les médias, les reliques obsolètes du passé comme s'il était mort. C'est quelque chose que Nabe adore, renaître, tel un phénix, encore et encore, jusqu'à épuiser ses lecteurs mêmes. Et puis, les *Éclats* ont cette qualité d'illustrer toujours dans les faits les tentatives de l'artiste : comme une obsession encore renouvelée de contredire les rumeurs et les accusations de dandy poseur, en invitant une caméra à filmer sans cesse carrément chez lui, Nabe ne peut rien cacher et la pose s'écroule : on peut donc voir, un mois durant, la vie de la galerie continuer, comme si de rien n'était, avec les visiteurs qui entrent et qui se font guider comme dans une exposition tout à fait normale, au beau milieu des cravates qui pendouillent et de Nabe et ses amis qui travaillent au milieu. Des scènes irréelles, et même surréalistes – sans mal utiliser le mot, pour une fois ! –, mais qui sont devenues habituelles dans ce lieu nabien. Nabe se déleste d'une certaine façon de tout un monde en vendant ses vêtements, pour se lancer dans un autre. Le message de Nabe c'est celui de l'empêchement d'écrire. C'est finalement là que se pense tout son parcours : le sentiment d'avoir été empêché, tout le long de sa carrière, jusqu'à la dernière partie de son œuvre, la plus récente, qui lui donne l'impression d'être ignorée et entravée par l'ignorance nostalgique et égoïste des lecteurs. Comme s'il n'était finalement pas l'homme qui arrêta d'écrire mais l'homme qu'on arrêta d'écrire ! Nabe en a marre de ces lecteurs qui lui donnent l'impression de d'ores et déjà le préférer mort, pour des raisons paradoxales : d'une part pour se le garder pour eux, secret, et d'autre part pour le plaisir de le fantasmer un jour célébré et de pouvoir se donner de l'épaisseur en criant à qui voudra l'entendre qu'ils l'avaient dit, qu'ils savaient, eux ! Et tant pis pour l'œuvre en cours. Alors Nabe joue peut-être le jeu de la Postérité à fond : il a bien vu l'importance et la beauté du corps de l'écrivain en mouvement, et il veut, comme il l'a fait pour tout le reste, ses livres et leurs droits, ses propos publics, récupérer son image, récupérer son propre corps, en vendant d'abord les vêtements comme des déguisements, et puis en se filmant tel qu'il est !

« Ce que j'aime bien, et je le disais des fois par rapport au sport ou à la danse ou au dessin, contrairement à l'intellectualité, c'est-à-dire que tu ne peux pas

tricher ! Si le mec ne dit pas ça à ce moment-là, eh bien c'est pas bon. Là je prends tous les risques, c'est sans filet !²⁰¹ »

Dans ces propos qui clôturent la vidéo « Le dernier Éclat ! », Nabe félicite le visiteur pour ses paroles et rajoute quelques mots lui-même. Il résume tout à fait ce qu'il a voulu faire avec cette œuvre : s'écarter de ce qu'il déteste, de la pose, de la littérature du livre, de l'intellectualité, du temps gagné par l'esprit, pour redonner toute sa place à sa véritable quête, la vérité première, charnelle, simple, spontanée, celle avec laquelle on ne peut pas tricher et qui se joue dans les fragments de secondes qui se glissent entre les collisions des êtres, ces moments inaccessibles, incompréhensibles, ces vrais instants littéraires qui obsèdent Nabe et dont il a toujours voulu devenir le roi. On pense trop facilement Nabe en petit fanatique d'art et méprisant du sport, il explique tout l'inverse : il se voit comme un funambule sur un fil, ou comme Zidane à la Coupe du monde, tout est possible, de la panenka géniale au coup de tête suicidaire, mais tout est vrai, et montré sans tricherie.

« Mais moi je prenais le risque de me montrer tel que j'étais, voilà, la calvitie d'un mec de 57 ans, le bide, les habits dégueulasses, les bouteilles sur la table... Mais ça créait un monde !²⁰² »

Cet aveu de Nabe m'est particulièrement touchant, parce qu'à la fois il a raison, et les vidéos peuvent ne pas être flatteuses sans que jamais il ne s'en soucie, tout est montré : la beauté, la saleté, les choses potentiellement honteuses, les erreurs, tous les profils possibles d'un corps, les manies, les yeux, les dents, les rires, les plaisanteries, les confessions, la drague, la libido, tout est balancé avec vérité, et à la fois, malgré ce jugement dur envers lui-même physiquement, Nabe m'a souvent dit qu'il ne s'est jamais autant plu, qu'il n'a jamais été autant en paix avec son apparence qu'avec les *Éclats* et grâce aux *Éclats* : c'est là qu'il considère avoir trouvé et immortalisé son apparence.

« En ouvrant simplement un livre, le visage de l'auteur doit disparaître. Ça ne suffit plus. C'est à un nouveau Saint Suaire que le véritable écrivain confie sa gueule.²⁰³ »

Le destin d'un écrivain n'a pas d'intérêt pour Nabe s'il n'est pas christique. Le sacrifice est obligatoire. Nabe a alors voulu se donner, à sa manière : se donner comme Céline l'avait fait, c'est-à-dire totalement – moins dans le jeu que Louis-Ferdinand cependant, qui d'ailleurs avait été jusqu'à être figurant au cinéma dans sa jeunesse – jusqu'à ce que l'image remplace potentiellement l'œuvre, malheureusement, mais avec le recul de celui qui a appris des anciens, et qui préfère alors, après avoir lui aussi joué son propre personnage, jouer le personnage de son écriture, montrer la réalité de celui qui écrit, c'est-à-dire l'homme, et prouver la relation totale entre les deux, la symétrie, la cohérence, la réalité qui veut que l'écriture émane d'un corps.

201 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Dernier Éclat ! », <https://youtu.be/u2KNPeQdNpg>

202 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

203 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 111

« Une époque où le comte de Lautréamont et le marquis de Sade n'auraient pu échapper à des tombereaux de photographies, de films et de documents annihilants ne peut être démunie d'intérêt. Il faut se ressembler : toute l'écriture en sera changée : il faut ressembler à son écriture ! Qu'est-ce qu'on attend pour forcer les pseudo-écrivains à se brûler les ailes sur la chaîne électrique ? Qu'ils démontrent aux yeux de tous leur pauvreté d'esprit, leur incapacité d'articulation, l'affligeante allure de leur personne !²⁰⁴ »

Nabe a compris la force de l'écrivain dans cette époque nouvelle et les inventions géniales dont il peut profiter ou qu'il peut trouver. C'est pourquoi, non content d'avoir trouvé sa forme, comme il le dit, sa forme vidéo précisément, il s'est agi pour Nabe d'avoir l'ambition d'en faire une œuvre véritable, avec la même valeur que les autres, que ses livres. C'était la possibilité également pour Nabe d'offrir à nouveau aux lecteurs une temporalité serrée, quotidienne, littéraire, comme une sorte de Journal Intime mais remodelé, dopé, internetisé ! On l'avait noté précédemment, Nabe avait pressenti, des décennies auparavant, qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire avec Internet, quelque chose de lié à son Journal : ce sont les *Éclats*.

Avec les *Éclats*, Nabe fait avec la vidéo ce qu'il a fait avec l'écriture : de l'autoproduction radicale. Aux correcteurs et maquettistes habituels s'ajoutent alors les réalisateurs et les monteurs. L'équipe fait tout elle-même, sans demander son avis à personne : pas d'horaire ni de contraintes autres que techniques. Seule nécessité, comme une imprimerie, la plateforme : Youtube. Nabe fait surtout du « Journal » en vidéo : sur le papier, il raconte des passages de sa vie, et dans le premier tome, il précise parfois que ce qu'il vit est vrai. En vidéo, la preuve est immédiate : on voit ce qui se passe. S'il y avait une sorte d'instantanéité dans la diffusion au début des *Éclats* (l'Éclat était diffusé dans les jours suivant son tournage, parfois le soir-même avec le montage réalisé directement par mes soins dans la galerie pour que je puisse mettre en ligne en rentrant chez moi), il y a, à partir de la saison 2 (mars 2016) un décalage temporel qui rappelle la sortie de chaque tome du Journal Intime. De plus, Nabe publie les vidéos par vagues : septembre-décembre 2015 ; à partir du 27 décembre 2018 pour des vidéos tournées en septembre 2016, puis à l'été 2019, etc. L'œuvre n'est pas terminée puisqu'on sait que la galerie a fermé ses portes en février 2017 et que la chronologie des *Éclats* n'en est encore qu'en octobre 2016. C'est un rapport au temps retrouvé par rapport au Journal qui devait manquer à Nabe et à ses lecteurs. Contrairement au Journal, Nabe peut déléguer, il n'a plus besoin de raconter, il lui suffit d'exister.

Comme dans le Journal, la diversité non des journées (quoique !) mais des scènes présentées est infinie ! Dans son journal Nabe ne vivait jamais deux fois la même chose : on alternait entre des scènes de sexe, des monologues sur le jazz, des concerts, des séances de travail littéraire, des soirées plus mondaines, des voyages, des descriptions, des souvenirs, des rencontres... Dans la galerie c'est très logiquement reproduit à l'échelle de cette petite pièce. J'avais écrit dans le numéro 1 de ma revue littéraire *Adieu* (dont le

204 Marc-Édouard Nabe, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992, p. 111

lancement qui s'est déroulé dans cette galerie a été filmé et fait partie des *Éclats*²⁰⁵ !) un chapitre consacré justement à cet endroit et à sa diversité :

« C'est-à-dire que cette bulle permet à des âmes qui ne se seraient jamais vues d'entrer en collision et bien souvent pour faire briller des étincelles de vie, des fusées d'émotions. Je me souviens de cet échange inconcevable et ébouriffant entre deux jeunes garçons qui étaient – et ils ne sont qu'une vingtaine en France – partis sur le front pour combattre contre l'État Islamique et deux autres hommes qui, eux, étaient foncièrement en faveur du mouvement lancé par Daech (...) De l'impossibilité à chaque respiration ! Et pourtant c'était là ! Et ça s'engueulait, ça s'interrogeait, et en tout cas c'était possible, ça s'est produit. Je pense aussi à ces hommes abandonnés de la société (...) un homme d'une cinquantaine d'année, Dominique, me réchauffe particulièrement le cœur ! C'est un pauvre homme placé sous curatelle et qui, visiblement, n'a pas eu beaucoup de chance au cours de sa vie, avec sa famille et ses amis ; ce type venu nous rendre visite « par hasard » doit être dans une solitude totale depuis des années et des années, il n'a personne, aucune femme bien sûr, rien, mais il a tout dedans, et le bonheur sur son visage et le sourire sur ses lèvres d'être accueilli aussi naturellement, aussi chaleureusement et sans aucune moquerie, sans aucun mépris ni amusement, c'est-à-dire sur un pied d'égalité, c'était comme s'il renaissait. Et qu'est-ce qu'il est riche ! Ce sont toujours les plus pauvres qui sont les plus fortunés. Sa finesse lorsqu'il parle de peinture, la beauté précise de sa naïveté, sa capacité d'adaptation et son humour ont mis tout le monde par terre. Il est un symbole pour moi et c'est à pleurer, c'est là que je comprends ce qu'on met en place, ce qui se trame. Ce bonhomme n'a nulle part où aller et personne à qui parler, il est un insecte invisible pour la société tout juste bon à payer le bateau de son connard de curateur : eh bien il est avec nous le roi, un prince parmi les princes, et il le sent, et il s'illumine sans égoïsme d'une lumière qu'il balance directement dans nos corps. Il n'y a pas deux lieux où ces instants peuvent exister, il n'y en a qu'un. Il n'y a qu'ici que des fascistes assumés lecteurs de Nimier et Drieu peuvent bavasser avec des disciples très pointus d'Al-Qaïda – tous fichés, of *course* –, des antisémites notoires rigoler avec des Juifs sionistes, des nanas neuneus d'extrême gauche flirter avec des bourrins d'extrême droite, des ânes soraliens se prendre la leçon par des ringards poutiniens eux-mêmes ridiculisés par des céliniens, de jeunes passionnés de littérature assister au témoignage de la famille Lefrère à propos de la découverte de la photographie de Lautreámont, des Brésiliens converser avec des Polonais, des orphelins confesser leur manque de père, la liste est infinie dans un pied de nez gigantesque au déterminisme de l'accroche des atomes...²⁰⁶ »

205 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2016, « Lancement de la revue *Adieu* ! », <https://youtu.be/u2KNPeQdNpg>

206 David Vesper, « Les Boussolés », *Adieu 1*, 2016, p. 101

La plupart de ces scènes ne sont pas inventées et certaines ont même été mises en ligne. Beaucoup sont politiques, puisqu'à l'image (c'est le cas de le dire) de ses livres, une bonne partie des vidéos de Nabe a un fond concrètement politique. La fameuse discussion entre des combattants qui ont été rejoindre illégalement les Peshmergas pour combattre Daech et qui racontent leur parcours et Nabe qui y défend alors son point de vue tout aussi polémique a été filmée²⁰⁷ ! Dans d'autres scènes Nabe essaie ou bien de raisonner des complotistes ^{208 209}, ou bien présente son avis, en monologue comme dans un mini-pamphlet ou une page du Journal sur une situation politique précise ^{210 211}, ou bien croise le fer avec des visiteurs engagés comme avec ces manifestants travailleurs adultes d'Air France ²¹², ou bien parfois Nabe s'envole dans des longs moments plus spirituels en compagnie de visiteurs, que ce soit pour discuter charité, Bible et vérité, tout en divaguant sur Scorsese, Bowie, et le patron du café en bas de l'ancien appartement de Nabe ²¹³, ou bien carrément pour accueillir un prêtre, un père blanc, et lui faire visiter la galerie deux jours avant le 13-Novembre ²¹⁴ ! À l'instar du Journal, toujours, les vidéos s'écartent parfois totalement de la politique et deviennent alors totalement littéraires. Que ce soit avec des petites saynètes, comme une récitation de Rimbaud²¹⁵, une lecture de Wolfe, de nombreuses lectures féminines des œuvres érotiques nabiennes, la visite de la famille de Jean-Jacques Lefrère pour parler de Lautréamont²¹⁶, une discussion enflammée sur Artaud avec un sosie d'Artaud²¹⁷, une rencontre passionnante et particulièrement bien filmée avec le petit-fils de Supervielle²¹⁸, ou bien carrément, et ça devient alors passionnant, des grandes séances de travail, de corrections, même, sur l'ouvrage en cours de Nabe ! C'est-à-dire que, comme dans le Journal où Nabe se racontait parfois au travail et où il décrivait les coulisses de l'effort littéraire, là, une sorte de double mise en abyme, un procédé très fréquent dans cette série de vidéos, a été mis en place pour non seulement filmer le travail, et les corrections sur le texte, mais projeter le texte à corriger lui-même sur un écran placé au milieu de la galerie, en présence de l'auteur, et alors que l'endroit continuait d'être ouvert à tous. En effet, Nabe a eu l'idée, puisqu'il doit nécessairement faire tout le travail éditorial seul avec son équipe, de corriger son livre à paraître, très logiquement, en cohérence avec sa philosophie de vie et de création, en public, au sein même de la galerie, et sous l'œil de la caméra. Le texte était donc projeté et tout le monde, n'importe qui pouvait entrer et passer un moment, voire des heures, en compagnie de Nabe et de ses assistants.

207 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « Les Peshmergas français », <https://youtu.be/biBZ6u-HD4GE>

208 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Il faut aller aux bonnes sources, bien sûr ! », <https://youtu.be/0CaZrGkuWy8>

209 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Belle bouillie à la syrienne ! », <https://youtu.be/G8B-BpiKptMw>

210 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Netanyahu vient d'ouvrir un boulevard Faurisson à Tel-Aviv », https://youtu.be/ekDySiMj_mA

211 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Toute l'histoire de la Syrie en 7,32mn ! », <https://youtu.be/zJW7Pa1Fo-I>

212 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « La chemise doit être déchirée de toute façon », <https://youtu.be/6wvIR8jeEso>

213 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « La vérité sur la charité », <https://youtu.be/YY2bNC792Jc>

214 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Un Père blanc passe... », <https://youtu.be/e4jcM7hggHc>

215 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Le correcteur pas du tout ivre », <https://youtu.be/gcgBZF-cKaVI>

216 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Un chant d'amour pour Lautréamont », <https://youtu.be/lGhjq0T0JA>

217 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Artaud lui tape sur les nerfs », <https://youtu.be/mQ0wgWvoWFg>

218 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Un Supervielle, vite ! », <https://youtu.be/qZGXrCO8jyI>

« À partir de septembre 2016, avec mon assistant Antoine et mon correcteur Tommy, on projetait l'écran de l'ordinateur sur le grand écran où on pouvait regarder le texte et y travailler. C'était immense parce qu'il y avait 1000 pages. On corrigeait tous les trois, on s'affrontait au texte. Et plutôt que de fermer les portes et de faire les artistes concentrés qui ne veulent pas révéler leurs secrets, c'était ouvert, c'était une correction en public, entrée libre. Donc n'importe qui pouvait passer, aussi bien des espions, que des gens intéressés par mes livres, ou des gens qui ne connaissaient rien comme des jeunes étudiantes allemandes qui ne comprenaient pas un mot de français et qui s'asseyaient à côté de moi au milieu de toute la faune régulière de la galerie.²¹⁹ »

De nombreuses vidéos autour de ces corrections ont déjà été postées, et bien d'autres sont à venir. D'abord, avec la vidéo « Mise en place du dispositif de corrections »²²⁰, on a la preuve par l'image du soir où l'équipe trouve l'idée et l'essaie pour la première fois. Peu après est mise en ligne une vidéo titrée « 37 pages le matin »²²¹, et celle-ci dure plus de 40 minutes, exactement comme la suivante, « Le travail, c'est la sainteté »²²² qui en fait 48, et dans lesquelles on suit de façon quasiment statique l'équipe passer un temps d'une rigueur extrême sur chaque mot, sur chaque phrase du texte : on voit sur l'écran le texte bouger. C'est très intéressant parce que c'est, dans mon souvenir, encore une trouvaille inédite et une vision que nous ne connaissions pas : d'abord d'un écrivain corrigeant aussi longtemps, lui-même, et de façon filmée, un texte, et puis surtout d'apprendre que Nabe aujourd'hui, contrairement au Nabe de mon âge, comme il me l'avait confié, qui aurait été incapable de déléguer la moindre virgule, est capable de laisser de jeunes assistants le contredire, le conseiller, se disputer, débattre sur un texte fleuve de sa production. C'est comme si Nabe considérait ne plus rien avoir à prouver stylistiquement et, sans le faire passer au second plan, avoir suffisamment confiance en son flux naturel pour se concentrer plus fort encore sur la compréhension et le fond de ses chapitres. À ce sujet la vidéo « L'Arche de Nabe »²²³ est très éclairante : on y voit Nabe debout à côté de l'écran, se retrouvant parfois carrément avec le texte projeté sur le ventre, qui décortique pour les présents, et son équipe, tout ce qu'il a voulu faire dans son chapitre dans *Les Porcs* sur l'affaire de l'Arche de Zoé : justification de la chronologie, du style, des masses de texte, tout y passe... Plus symboliques encore, la vidéo « Finis, les Petits Écoliers Lu ! Vive les petites écolières qui lisent ! »²²⁴ où on voit bien comment l'équipe est capable de corriger en compagnie de parfaites inconnues, de jeunes lycéennes curieuses, qui peuvent interrompre la correction et la gonfler alors de discussions à côté, la vidéo « Prières »²²⁵ où l'on voit deux musulmans la tête contre le sol faire leurs prières derrière Nabe et ses correcteurs accompagnés d'une inconnue américaine, et surtout la vidéo « Darius s'en

219 Marc-Édouard Nabe, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

220 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Mise en place du dispositif de corrections », <https://youtu.be/jD-FBsFt70A>

221 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « 37 pages le matin », <https://youtu.be/oZbgmmZYLCI>

222 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Le travail c'est la sainteté », <https://youtu.be/vIq1E-GicPp4>

223 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « L'Arche de Nabe », https://youtu.be/g_fG0dfSLYc

224 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Finis, les Petits Écoliers Lu ! Vive les petites écolières qui lisent ! », <https://youtu.be/6h-mHEVnpkM>

225 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Prières », https://youtu.be/oAAk_KD8s2g

mêle »²²⁶ dans laquelle l'équipe continue de corriger mais cette fois-ci en présence de Darius, un clochard très connu du quartier, pour lequel Nabe s'est pris d'une immense affection, et qu'il a commencé à héberger après de long mois où Darius et les habitués de la galerie se sont apprivoisés, comme un personnage à part entière, à égalité, voire plus, avec tous les autres ! Non seulement Nabe laisse des inconnus rentrer dans son intimité et son travail sans forcément chercher à les convaincre ou à tout leur expliquer, mais de la même façon, sans s'excuser, il accueille un clochard assez remarquable, parfois bruyant ou exubérant, comme si c'était habituel, soumettant alors une vision originale de plus aux potentiels visiteurs qui devaient parfois se demander dans quel univers merveilleux ils mettaient les pieds. Darius a même pris une importance primordiale dans cette galerie, dans l'érection du livre à corriger, et surtout dans la série vidéo des *Éclats* ! Dans la seconde partie de la seconde saison, il en est même devenu non la mascotte mais le roi : il figure dans beaucoup de vidéos, et souvent avec le rôle très largement principal. Nabe s'est tellement pris d'amour pour cet être si particulier qu'il en a même fait une exposition ! Une exposition pour l'anniversaire de Darius avec une quarantaine de toiles de Darius lui-même mis en scène dans la galerie et dans la rue dans les habitudes qu'on lui connaissait et correspondant à son nombre d'années : Nabe versait la moitié des recettes au modèle qui était lui-même présent dans la galerie d'exposition : que des nouveautés dans le monde de l'art. On peut voir l'écrivain s'occuper du clochard, appeler le 115 et l'accompagner jusqu'au camion qui l'emmène, le nourrir, le laisser interagir dans la galerie librement. Une vidéo notamment, « Pourquoi Darius est un roi »²²⁷ met en scène Nabe expliquant à ses amis ce qu'il aime tant chez ce Polonais après l'avoir accompagné auprès du 115, le SAMU social :

« Ils vont dire : “Mais qu'est-ce qu'il lui trouve ? Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a fait ?” C'est toute la valeur humaine que moi je lui trouve arrive à déteindre dans le respect que même les autres doivent avoir avec lui. Tu as vu ce que j'ai dit au mec ? “Le respect dû à son rang !” Toute la journée, eux, ils emmènent des clodos... “Mais quel rang monsieur ?” Un jour un mec va dire ça et se demander pourquoi. Parce que je l'ai décidé et surtout je l'ai éprouvé. Tout à coup la qualité humaine du mec est reconnue à sa juste valeur. Pas besoin qu'il ait fait quelque chose. On s'en fout. On s'en fout complètement, de ce qu'il a fait comme métier, etc. Ce qu'il fait en tant qu'être humain est suffisamment important pour qu'il soit considéré comme un roi, pour deux ou trois trucs que je l'ai vu faire dans la vie, une élégance particulière qui fait que moi je le considère comme un roi, ce qui fait que les autres aussi doivent le considérer pareil. Tu as vu un peu ? Ça c'est le sommet de l'anarchie ! On ne peut pas faire plus haut que ça ! Là il n'y a plus de politique, il n'y a plus rien, et en plus c'est vrai ! Si encore c'était moi qui délire, que je prenais un mec qui n'a aucun intérêt : c'est pas vrai ! Tout le monde peut voir qu'il est exceptionnel. Seulement il faut le trouver, et c'est lui qui est venu à nous, on est pas allés le chercher.²²⁸ »

226 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Darius s'en mêle », https://youtu.be/pPmo7iu4_B4

227 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Pourquoi Darius est un roi », <https://youtu.be/8gJPNp76-4A>

228 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Pourquoi Darius est un roi », <https://youtu.be/8gJPNp76-4A>

La série vidéo a cependant une portée également, à l'instar encore une fois du Journal, plus festive, mondaine, légère, drôle. On y voit des soirées avec des femmes, on y voit Nabe danser, comme dans « Vianne »²²⁹, avec des inconnues, manger des glaces avec des touristes²³⁰, faisant la cuisine dans la cave et mangeant en silence à la Warhol, on y voit encore des vernissages incessants, des projections de films, puisque Nabe avait également eu cette idée de faire de la galerie comme une cinémathèque mais gratuite, improvisée, et ne projetant que des immenses films, rares, eux-mêmes filmés par notre caméra, et mis en ligne sur Internet : une mise en abyme vidéo de plus : Murnau²³¹, Dreyer, Vadim, Pialat, Eisenstein, Sirk, Pasolini presque²³², Fassbinder, ils ont tous été projetés, la nuit, le jour, n'importe quand, devant n'importe qui, Darius compris, partageant ces moments de grâce cinématographique avec de jeunes touristes venues de Chine qui finiront alors par éponger le front d'un Darius évanoui et s'oubliant un peu (pas encore publié)... Parfois, les personnages regardent des Éclats dans les *Éclats* ! Nabe n'hésitait pas non plus à utiliser les titres et les descriptions des vidéos comme des outils littéraires, précisant les dates, cherchant les références, les jeux de mots, et profitant également de l'immédiateté des diffusions, au moins au début, pour parfois répondre aux commentaires au sein des vidéos elles-mêmes.

En effet, c'est une autre grande particularité de cette série vidéo : jamais un espace de commentaires sur la plateforme Youtube n'a été aussi hystériquement violent, ravageur, bête, envieux, crétin, raciste, illégal... À chaque vidéo postée Nabe et ses amis croulaient sous les insultes, les moqueries, les incompréhensions, les rumeurs, les menaces. À tel point qu'il existe une vidéo où Nabe en lit certains en plein milieu d'une soirée de décrochage mouvementée²³³ ! Sur certaines vidéos, ce sont des milliers de commentaires qui étaient postés, sans jamais être ni censurés ni modérés : Nabe y tenait.

Ces Éclats sont véritablement des trésors nabiens qui, comme des chapitres de livres, dévoilent des pièces du puzzle de l'auteur : ses goûts, ses grands thèmes (beaucoup de vidéos sont consacrées au jazz, que ce soit pour en parler, pour le chanter, l'écouter, etc.). Une galerie de personnages se fait connaître petit à petit, et des histoires, comme dans les séries américaines, arrivent à se créer en fils rouges en périphéries des nouveautés de chaque vidéo, des échos se forment entre les visiteurs qui, sans se connaître, discutent des mêmes choses d'un jour à l'autre, des coïncidences se mettent en branle, des rencontres et des découvertes émouvantes filmées se produisent comme si elles avaient été inventées et mises en scène (la rencontre avec le chanteur Edouardo), et puis le grand point central de cette série : la place offerte à l'inconnu. Ce sont les quinze minutes de Warhol, encore lui, mais à l'envers. Loin de l'inconnu cherchant à tout prix à se faire connaître par lui-même, ce sont ici des inconnus innocents, surpris, qui se voient offrir un bout d'art et d'éternité

229 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Vianne », <https://youtu.be/p74cV8OmIP8>

230 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Table ouverte aux chaudasses (même yankees !) », <https://youtu.be/KMjoMEsfkAc>

231 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Le cinéma chez Nabe, c'est Tabou », <https://youtu.be/KMjoMEsfkAc>

232 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Ostia », <https://youtu.be/ZO22IexG-SU>

233 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Soirée finale ! », <https://youtu.be/pBDMfncY88U>

sans l'avoir cherché, par l'artiste lui-même. Il n'est pas rare que des vidéos se focalisent sur l'histoire intime d'un inconnu, en gros plan, qui la livre directement à Nabe, seul, pour qu'ils en discutent à deux, avec d'un côté l'inconnu, souvent l'inconnue d'ailleurs, qui offre en quelques minutes toute sa psychologie, toutes ses blessures, toujours avec une mise en valeur par la caméra discrète, et Nabe de l'autre qui se sert, en consolateur biblique, de ces histoires pour digresser sur les thèmes qu'il veut évoquer. C'était la grande force et du lieu, et de Nabe, et des jeunes qui filmaient, de savoir mettre tellement à l'aise, et installer les visiteurs dans un état si second, rare, hors du temps, qu'ils étaient alors capables de se révéler en une seconde, et c'était capturé. Dans « Putain de dernier métro²³⁴ », Nabe passe une vingtaine de minutes avec une jeune femme dans un long moment quasiment érotique, intime, de confession ; une série de cinq vidéos est consacrée à une jeune fille Leslie avec laquelle Nabe danse toute la nuit²³⁵ ; une autre à une famille de Kosovares qui expliquent leur vie au Kosovo et en Albanie et montrent à la caméra leurs travaux artistiques²³⁶ ; une autre vidéo choc « Deux lesbiennes mineures sur le trottoir »²³⁷ met en scène deux jeunes filles lycéennes qui, devant Nabe, répondent à des questions jamais posées publiquement et discutent de leurs sentiments, de la découverte de leur sexualité ; une très longue vidéo « Éloïse et Martin »²³⁸ met en scène un jeune couple fraîchement séparé qui discute avec Nabe des difficiles relations avec les parents, de l'avenir, de la société, de l'école, alors qu'une autre « Vous êtes écrivain, vous êtes peintre, mais vous préférez rencontre des inconnus »²³⁹ met en scène un couple formé le soir-même grâce aux applications de rencontres auxquelles Nabe s'intéresse de plus en plus ; la vidéo « Un sacré spécimen de couple nabien »²⁴⁰ met en scène une jeune femme et son copain tous les deux fous de Nabe et tombés amoureux grâce à cela... Pour Nabe, c'était la quête de l'inconnu qui comptait, à tous les niveaux. C'est d'ailleurs quelque chose que j'ai dû souvent expliquer, à la fois en tant que réalisateur, mais aussi en tant que jeune présent dans les lieux ! C'est-à-dire qu'il y avait une incompréhension des spectateurs face à cette série quant au choix de ce qui était montré, comme si le concept même de la chaîne pouvait parfois leur échapper. Nabe était entouré de ses amis, dans cette galerie, une petite bande d'une dizaine de personnes avec des profils atypiques et tous différents, dont je faisais partie. D'évidence, nous étions tous proches et partagions beaucoup de moments qui resteront à jamais gravés dans nos mémoires, des discussions, des engueulades virulentes, des larmes, beaucoup de travail, des fous rires, des dîners, des nuits entières jusqu'à l'aube, etc. Sauf que tout cela n'a pas été filmé, et certainement pas montré ! Il ne s'agissait pas de faire une chaîne sur la vie réellement privée d'une collectivité, il ne s'agissait pas de

234 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Putain de dernier métro », <https://youtu.be/jV75xGqHxTc>

235 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Acheminement vers Leslie », <https://youtu.be/mVs-gzX6RSbA>

236 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Les Kosovares », https://youtu.be/bl-duIs1_DY

237 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Deux lesbiennes mineures sur le trottoir », https://youtu.be/_uuABmtQIE8

238 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Éloïse et Martin », <https://youtu.be/CSYyEyF8JdI>

239 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « Vous êtes écrivain, vous êtes peintre, mais vous préférez rencontrer des inconnus », <https://youtu.be/sp-Nwj10t2M>

240 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Un sacré spécimen de couple nabien », https://youtu.be/-3jItFa_d6o

faire les Éclats d'une bande, ou de tel jeune, ou de tel autre personnage, ou des rapports de Nabe avec tel ou tel bonhomme, il s'agissait de faire ceux « de Nabe », avec comme concept ses interactions dans la galerie avec ce que l'inconnu amènerait d'inconnu et non ses échanges plus personnels, habituels, et privés, tous différents, avec les gens qu'ils connaissaient, fréquentaient, aimaient déjà. Pour certains fans c'était une frustration, et pour beaucoup d'autres une occasion pour cracher leur venin et attaquer cet univers qu'ils ne connaissaient pas en parlant d'une secte, de mignons, toutes ces banalités trop souvent entendues à travers les siècles. Mais il fallait tenir et continuer le projet. Nous avions tous le même objectif et donc les mêmes habitudes : se mettre en retrait et en silence pendant les séquences filmées, arriver à sentir quand une scène se créait entre Nabe et un visiteur et éviter de « ramener sa fraise » en plein milieu en comprenant ce qu'il fallait faire de ces moments où il était nécessaire de rappeler que c'était la galerie de Nabe, la chaîne Youtube de Nabe, pour Nabe ; nous avions tout le reste du temps et du monde pour être ensemble, pour discuter, se disputer, avancer, s'aider, etc. Cela a fait des quiproquos mondains dont je souffre encore aujourd'hui personnellement mais dont je m'accommode très bien parce que l'œuvre est faite, le travail vidéo autour de l'écrivain Nabe aura été fait, et réussi : le reste sera expliqué et écrit petit à petit, et les places naturelles de tous regagnées. Créer c'est toujours un sacrifice, et parfois il vaut la peine. Et ces inconnus étaient tous mis au même niveau que les célébrités qui sont elles aussi passées se faire capturer à la galerie, de Bruno Gaccio²⁴¹ à la compagne de Jean-Luc Mélenchon Sofia Chikirou dans un moment d'anthologie²⁴², mais aussi Jackie Berroyer, Dominique Besnehard, Hervé Vilard, Michel Maffesoli, Marc Lambron, Philippe Delerm, Virginie Lemoine, Hélène Nougaro, Willem, Jean-Marc Natel, Frédéric Taddeï et Henri Godard le fameux maître d'œuvre de la pléiade de Céline²⁴³. Nabe avait d'ailleurs obtenu un scoop via sa vidéo avec Godard croisé par hasard dans la rue devant la galerie en lui faisant dire qu'il clôturait le chapitre Céline de sa vie. *Le Petit Célinien*, la revue consacrée depuis des années et des années aux nouvelles entourant l'œuvre du docteur Destouches avait d'ailleurs consacré tout un article à cette rencontre et à cette vidéo, en la retranscrivant, dans leur numéro de juillet-août 2017.

Mais ce qui rend vraiment littéraire cette série vidéo par rapport à l'œuvre de Nabe, et qui la lie immédiatement avec ses habitudes textuelles, c'est qu'on peut savoir maintenant à quel point elle livre une dimension biographique : Nabe n'écrivant plus son Journal a laissé et laisse encore des trous dans sa vie comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps, et les lecteurs réclamaient cette écriture : il a décidé de faire passer cela dans ses vidéos. L'exemple le plus absolu est celui de sa rencontre avec Alexandra, sa nouvelle compagne. Alexandra est devenue si importante dans la vie de Nabe qu'elle a très logiquement traversé son œuvre : le dernier numéro de son magazine *Patience* lui est, comme on le verra, totalement consacré. Que ce soit dans son premier livre, dans

241 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « Bruno Gaccio : « Le gars est fou ! » », <https://youtu.be/NSylvLIL2Sc>

242 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « Ne votez pas Mélenchon : sa directrice de la communication est une voleuse de parapluie ! », <https://youtu.be/5KU1gUa3CSU>

243 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2017, « « De toute façon, moi, maintenant, Céline c'est fini ! » Henri Godard », <https://youtu.be/SuoFRpOg8k8>

Alain Zannini ou dans son Journal, Nabe a toujours donné une grande place à ses histoires d'amour, à ses rencontres, à ses ruptures. Il n'y avait pas de raison qu'Alexandra échappe à la règle, et ce qui est très spécial c'est que non seulement leur rencontre a eu lieu dans la galerie et a été filmée, et elle fera sûrement partie un jour de la série, mais leur premier baiser, le moment où leur relation a donc démarré a lui été non seulement filmé mais mis en ligne sur la chaîne des *Éclats*²⁴⁴ pour servir en parallèle de teaser pour la sortie du magazine. Nabe s'y dévoile alors comme rarement un artiste ne se dévoile : l'érotisme, la naissance du sentiment, l'ostentation du désir intime, c'est comme une nouvelle percée dans son entreprise qu'il voit littéraire de don total de lui-même. Les nombreuses pages qui seront certainement écrites sur Alexandra par l'artiste pourront toujours être ramenées à cette vidéo originelle, et cela est très nouveau. De la même façon, on peut être témoin de coups de téléphone que Nabe passe à sa famille, on le voit avec son père, on le voit raconter des souvenirs inconnus de sa vie amoureuse passée qui remontent parfois par des rencontres improbables... Et puis, bien sûr, on le voit créer, on le voit peindre, on le voit écrire, et la caméra se glisse alors dans ces moments de vie profondément intimes comme, à son échelle, celle de Clouzot à travers le dessin de Picasso.

244 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2019, « Première étreinte avec Alexandre », <https://youtu.be/w6h3s-nOaQo>



COMPARAISON ENTRE DES PLANS DU *MYSTÈRE PICASSO* D'HENRI-GEORGES CLOUZOT (1956)
ET DES *ÉCLATS DE NABE*.

La technique qui semble approximative en ce qui concerne le tournage de ces vidéos a d'abord été la conséquence d'une précipitation spontanée puis, par la suite, quand l'habitude est arrivée, avec une amélioration logique, un désir de cependant garder le côté brut, peut-être même brutal, le côté totalement interdit de l'image qui tremble : il n'était pas question de professionnaliser, même légèrement, la prise d'image et de son par l'achat d'un trépied ou de micro : nous voulions garder l'authenticité, l'invisibilité. Mais cette technique sommaire, peut-être plutôt ce matériel sommaire puisque tout a été tourné avec un simple Canon et l'objectif de base, n'empêche pas l'ambition cinématographique d'exister. La finalité de ces vidéos sera de sortir en DVD et un jour, qui sait, d'être diffusées dans des rétrospectives, dans des salles : peut-être verra-t-on ce jour ? D'abord, il y a évidemment l'esprit du film de Clouzot sur Picasso qu'on retrouve avec tous les instants de peintures volés et les traits de pinceau ou de crayon qu'on voit immédiatement courir et se marquer sur la feuille de papier ou sur la toile : Nabe livre dans cette série, comme si ce n'était rien, les coulisses de son travail artistique, et cela fonctionne pour l'écriture aussi quand par gros plans sur l'écran de correction on peut voir le texte grossir, bouger, des mots se supprimer, les blocs se déplacer comme les masses d'un tableau. La différence, c'est que Clouzot en a fait un film à part entière, pensé, produit, dirigé, et Picasso lui-même participait à l'opération, et se faisait d'ailleurs guider parfois par le réalisateur, alors qu'ici, c'était le contraire, il s'agissait de capturer l'art se faisant au vol, comme une photo mais mouvante, longue, intime.

Mais les *Éclats* ont aussi quelque chose de beaucoup plus social, ou pourrait-on plutôt dire sociologique, quelque chose qui se glisse entre Jean Rouch et Louis Malle. On est comme plongés exactement entre *Chronique d'un été* pour les discussions interminables et philosophiques avec les gens, les Français, avec le monde de la rue, sur tous les grands sujets, avec cet œil qui permet de montrer comme la vie se vit, et les voyages de Rouch en terre d'Afrique, où il s'effaçait pour laisser sa caméra filmer des visions inconnues alors. Nabe cependant se veut encore plus hasardeux et spontané puisque même dans la *Chronique* de Rouch et Morin, se trouvaient des phases plus écrites, des rendez-vous prévus, etc. Mais les *Éclats* se sont aussi exportés plusieurs fois dans la rue, comme cette vidéo cruciale où l'équipe de Nabe se rend au restaurant Drouant pour perturber la remise du Goncourt ! Chez Nabe cependant, rien ne préexiste à la caméra.

« Quand on voit les vidéos on dirait que c'est un discours qui est préparé alors qu'en fait non c'est le vrai Nabe, c'est réagir sur l'actualité avec des choses authentiques. Ce sont vraiment des gens atypiques qui passent et ça me surprend. À chaque fois c'est vraiment un thème différent et c'est magique. On dirait une chronique !²⁴⁵ »

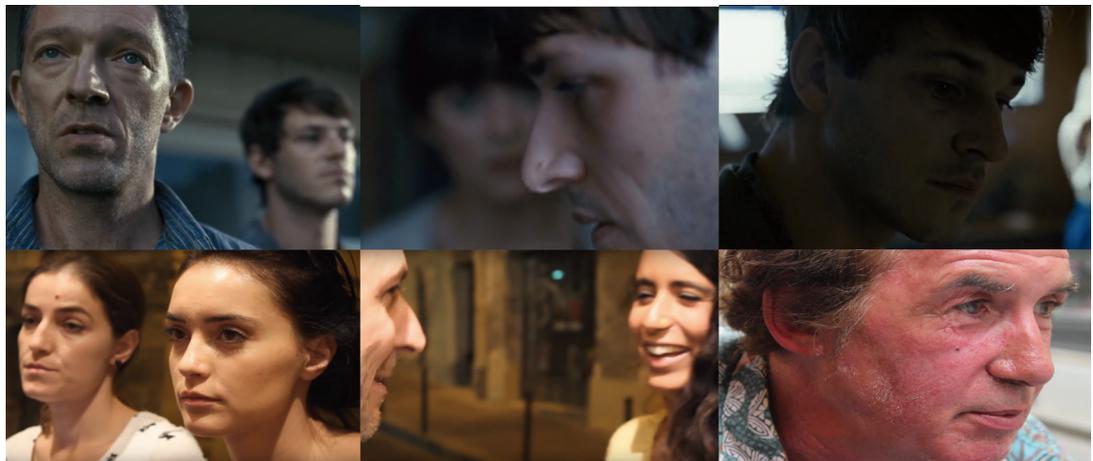
Décidément, ce visiteur avait le nez fin : on dirait bien une chronique, celle d'un automne, d'un hiver, d'un printemps, d'une galerie, d'une époque, d'un écrivain, de tout ce qu'on veut. Louis Malle faisait lui aussi des interviews dans la rue – ou sur la place de la République par exemple, dont il a tiré un film – et certaines sont fameuses pour leur décalage qui semble aujourd'hui idéologiquement polémique : sur ce point, les discussions des *Éclats* n'ont rien à leur envier. Eustache n'est jamais très loin non plus quand on regarde la série de Nabe. Que ce soit par le ton des voix, les sortes de trouvailles de montage comme dans ces différents courts métrages *Les Photos d'Alix* ou *Une sale histoire* qui peuvent jouer sur la chronologie, la mise en abyme, l'illusion, le commentaire qui ne va pas avec l'image, etc., les monologues et anecdotes, mais aussi par l'esthétique, et ça ne pouvait s'inventer : les personnages, les vêtements, les coiffures, la place de Paris, la littérature. Des personnages récurrents, Valentin, Anthoine, et les Vesper font particulièrement eustachiens, l'un pour Léaud, l'autre pour la narration orale de ses anecdotes personnelles et les derniers pour le look.

245 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Dernier Éclat ! », <https://youtu.be/u2KNPeQdNpg>



MOSAÏQUE DE PLANS DE *LA MAMAN ET LA PUTAIN* (1973) ET DU *PÈRE NOËL A LES YEUX BLEUS* (1967)
DE JEAN EUSTACHE ET DES *ÉCLATS DE NABE* (PASSÉS EN NOIR ET BLANC).

D'autres fois ce sont les influences des jeunes responsables de la réalisation de la série qui se montrent, avec des mouvements de caméras qui rappellent ceux de Terrence Malick ou de Xavier Dolan dans les gros plans énormes, les contemplations²⁴⁶, les contre-plongées, la marche de la caméra épaulée qui pénètre l'action, découpe les corps et les visages.



COMPARAISON ENTRE DES PLANS DE *JUSTE LA FIN DU MONDE* DE XAVIER DOLAN (2016)
ET DES *ÉCLATS DE NABE*.

246

David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2018, « Un derviche passe... », <https://youtu.be/6ZMo0Svu2qk>



MOSAÏQUE DE PLANS DE *TREE OF LIFE* (2011) ET *TO THE WONDER* (2012) DE TERRENCE MALICK
ET DES *ÉCLATS DE NABE*.

Même le son de la série nabienne mérite une attention quasiment cinématographique parce qu'elle est tout le long comme bercée par une bande originale riche : parfois c'est au montage qu'est rajoutée une musique, on pense alors au « Vernissage de l'exposition Trente-trois Christs » ou l'adagio de Barber s'étend sur un ralenti très émouvant, et parfois, et c'est encore plus intéressant, c'est tout simplement la musique écoutée (voire jouée !) en direct dans la galerie qui est tellement puissante qu'elle danse avec les paroles des protagonistes, et quelle musique : Maria Callas, Charlie Parker, Chet Baker, Prince... La musique est aussi centrale que la peinture et la littérature dans cette œuvre.

Enfin, on ne peut pas terminer ce plongeon dans les *Éclats de Nabe* sans signaler que si les vidéos durent en moyenne une dizaine de minutes, il existe certaines pièces qui durent bien plus longtemps et qui existent quasiment comme des films en elles-mêmes, isolées, c'est le cas notamment de « Regarde toutes les flèches qu'ils m'ont envoyées, tes frères... »²⁴⁷ et d'une vidéo qu'on ne peut pas éviter s'il faut parler de l'activité sur Youtube de Nabe, la fameuse « Nabologie du terrorisme ». La première a été prise très

247 David Vesper et Marc-Édouard Nabe, *Éclats de Nabe*, 2015, « Regarde toutes les flèches qu'ils m'ont envoyées, tes frères ! », https://youtu.be/e_HtP3T1gy0

tard dans la nuit, alors que la galerie était d'une humeur tendue, solidaire, fraternelle, triste, et que Nabe discutait avec un jeune lecteur et ami algérien et musulman. On connaît le rapport de Nabe à la cause arabe, faite d'autant d'amour que d'incompréhensions, de combat et d'ingratitude. Nabe monologue pendant une demi-heure sur cette question et révèle plus fort, et plus sincèrement, et plus personnellement, et plus visuellement qu'il ne l'avait jamais fait les blessures que lui ont coûté ses prises de positions et son sentiment de n'avoir pas été soutenu comme il l'aurait voulu. C'est l'une des vidéos les plus vues parce qu'à la fois très émouvante, et évidemment très discutée. On y voit un Nabe plus ému qu'on ne l'a jamais vu, quasiment au bord des larmes qui ne coulent pas et sont dominées par le feu qu'on lui connaît. Si cette vidéo est particulière c'est aussi parce qu'elle reflète ce dont on a déjà parlé : le désir de Nabe de faire de ces vidéos des substituts à ses livres. Typiquement, ce discours, retranscrit, vaut exactement un long article ou un petit livre. C'est du Nabe littérairement, exactement. Maintenant qu'on sait que Nabe a dicté l'essentiel de ces derniers ouvrages, puisque c'est ce qu'il a beaucoup fait pour écrire *Les Porcs*, cela a du sens : pour lui sa parole, même improvisée, vaut dorénavant son écriture. Et puis vient alors la « Nabologie du terrorisme » qui est la vidéo la plus longue de la chaîne mais également la plus vue, la plus connue – dorénavant supprimée, trois ans après sa publication, par Youtube. Le 13-Novembre, le bataclan est attaqué. Nabe a publié un an avant un premier numéro de sa revue *Patience* extrêmement polémique dans lequel il explique ce qu'est l'État Islamique avant que ce ne soit très connu en France, et six mois après ça et avant les attentats du 13-Novembre, il publie un second numéro, tout aussi explosif, sur l'affaire Charlie Hebdo et les frères Kouachi. Ces prises de position ont peut-être définitivement entériné son statut de paria médiatique. Elles lui ont fait perdre beaucoup de monde, de lecteurs, de fans, d'amis. Alors quand les attentats de 13-Novembre arrivent, et qui sont ce qui a peut-être été l'événement le plus important du siècle pour la société française, il est attendu au tournant. Seulement il n'est pas question pour lui de faire un troisième numéro sur un sujet encore similaire, et si rapidement. Ce serait trop attendu, trop cliché... Cependant, il ne peut pas non plus esquiver la question : il lui faut en parler... Il l'explique dans la vidéo « Porcs in Progress » :

« Il arrive cet événement, on était d'ailleurs dans la galerie quand ça a eu lieu. On a vécu ça en plein centre de Paris. Et les réactions ont d'ailleurs été très intéressantes. On a même filmé le jour même, à l'instant même où on apprenait l'événement. Mais je n'allais pas faire un troisième numéro de *Patience* ! Ce n'était pas possible ! Techniquement ce n'était pas possible. Donc il fallait bien que je m'exprime sur cet attentat qui était la suite de ce que j'avais déjà expliqué sur L'État Islamique dans le premier numéro de *Patience* et sur l'affaire Charlie dans le deuxième. Et comme on était en train de faire des Éclats, très logiquement, très naturellement, on a filmé un éclat un peu plus long que d'habitude qui est donc celui-là : *Nabologie du terrorisme*. Il fallait l'expliquer ! Donc je me suis permis de produire cette vidéo qui a eu, apparemment, un écho assez grand.²⁴⁸ »

Au-delà des propos tenus dans la vidéo et qui ont beaucoup choqué des milliers d'internautes, c'est plutôt le travail vidéo qu'il faut considérer : une fois de plus, Nabe a voulu faire de cette vidéo en particulier un véritable pamphlet. En se servant de son nouveau médium, de son lieu, et des visiteurs qui sont venus le voir, il a fait passer son discours. La vidéo a été mise en ligne le 21 novembre, et pendant tous les jours précédents, l'ambiance dans la galerie était très spéciale, stressante, au milieu des rues vides : les rares visiteurs qui venaient étaient des curieux qui ne venaient que pour ça : interroger Nabe ou l'écouter. Pendant une semaine, il a écouté, discuté, débattu, et nous avons fait un montage dantesque qui a duré des heures et des heures où, comme nous avons déjà l'habitude de le faire, nous nous étions focalisés sur le texte, en particulier des passages de Nabe. Chaque phrase devait faire mouche et être au niveau d'un texte. Cette vidéo est totalement un petit essai, un court pamphlet, ni plus ni moins. Nabe a fait de la littérature directement par sa propre personne filmée, en réaction aux inconnus, donc par la vidéo.

Aujourd'hui, la série n'est pas terminée. Le rapport au temps est modifié : nous ne sommes plus dans une publication immédiate et on se rapproche réellement du décalage qui pouvait exister lors de la publication de ses *Journaux Intimes*. Nabe a pris à bras-le-corps la vidéo et a créé une œuvre, une œuvre vidéo, presque cinématographique, une œuvre artistique c'est sûr, et peut-être bien même une œuvre littéraire, et tout cela en profitant en parallèle de l'aspect documentaire exceptionnel sur lui-même que ces images ne feront qu'avoir de plus en plus avec le temps qui passe. C'est amusant, puisque nous avons évoqué Fargier, de l'utiliser à nouveau pour voir le chemin parcouru par la pensée nabienne sur la question :

« Mercredi 14 décembre [1983]. - [...] Je papote avec des techniciens en cassant du sucre sur l'art bâtard de la vidéo, imparfait, étrié, limité, sec. Ma satisfaction, c'est de sortir, chez le numéro un même de la vidéo française [Jean-Paul Fargier], une phrase comme : "La vidéo, c'est l'acrylique du cinéma."²⁴⁹ »

« Tout est irréel quand c'est vrai. Aucune fiction n'aurait pu donner la vérité d'une mort pareille. Pourtant, on en a vu des films, pas toujours ratés, sur des fusillades de western ou de guerre de 39-45 ! Rien ne renseignera mieux l'art sur la violence du réel que cette vidéo misérable. Que c'est beau le Spectacle baisé par la réalité en fin de course, *in extremis* dans les derniers jours de 89 !²⁵⁰ »

Le scepticisme du jeune utopique radical littéraire transformé et dompté par l'enthousiasme de l'amoureux de la réalité – la plus belle des œuvres d'art –, et des possibilités uniques de la vidéo quant à sa capture – et non sa sublimation. Pour terminer cette étude, il reste un élément à décortiquer, c'est comment Nabe, très récemment, est parvenu à faire passer cette utilisation de la vidéo, de ses vidéos, sur le papier, donc dans l'œuvre littéraire même, et la boucle serait alors bouclée.

249 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p.190
250 Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000, p. 3514

« Et d'ailleurs, je crois que l'une des caractéristiques de mon journal c'est qu'il n'est pas introspectif, ce n'est pas une somme de vagues à l'âme, ou d'auto-analyse comme le sont la plupart des sinistres mémoires. Je me considère plutôt comme un cameraman qui tour, vous savez comme dans le film de Buster Keaton, il est avec sa caméra au milieu des Chinois en bagarre, et il y prend part aussi.²⁵¹ »

Nabe se considérait déjà comme un cameraman casse-cou, comme un documentariste de l'extrême, littéraire, lors de la rédaction de son journal : il dit avoir pris part à la bataille : à quel point ?

2. La liberté totale et le don de soi absolu

« Pouvez-vous dire s'il y a, ou non, une censure dans votre écriture ?
— Aucune censure. Et même au contraire. Je m'en veux parfois d'avoir oublié des choses choquantes à écrire. Mon effort est surtout de ne pas oublier de tout dire. Un écrivain qui se censure collabore avec le silence.²⁵² »

Rien n'est plus intolérable pour l'écrivain que la censure, le boycott, la fermeture des portes vers la possibilité de faire porter sa voix. Nabe a dû particulièrement subir ce traitement au long de sa carrière, et ces dernières années, par ces publications successivement inaudibles, il sait s'être encore plus éloigné de la possibilité d'être vu et entendu. Alors Nabe a tout simplement utilisé Internet et ses possibilités vidéos, après en avoir fait, avec ambition, de l'art, aussi comme miroir à la censure, ou plutôt comme porte de sortie pour mieux pouvoir l'éviter et ouvrir alors la diffusion de sa parole ailleurs, vers un univers où il aurait toute la liberté et tout le contrôle. Deux nouveaux projets ont été lancés, et j'en suis encore bien informé puisque j'en suis, avec lui, le responsable principal : il s'agit d'abord d'une série de vidéos qu'on pourrait appeler *In progress* et puis surtout une « gazette virtuelle » : *Nabe's News*²⁵³, qui contient déjà plus d'une vingtaine de numéros.

Nabe n'attend plus qu'une équipe vienne l'interroger. Il se donne la parole lui-même pour pouvoir donner de ses nouvelles, expliquer son parcours et parler de ses publications, le tout sous une forme choisie : et l'écueil à éviter était encore l'écueil « soralien ». Cette fois-ci Nabe avait envie de se confronter, pour ne pas copier les *Éclats*, à quelque chose de plus statique, de plus classique, de plus lent et long, centré sur sa parole et son visage. Pour éviter l'aspect « intellectuel sur un divan » Nabe a de nouveau innové et s'est inspiré de ce qu'il avait peu à peu compris et senti d'Internet en le mélangeant à son savoir faire d'ancien tenancier de revues, de journaux, et surtout de participant à *Hara-Kiri* et à *L'idiot international* pour construire des vidéos vraiment nabiennes. Il en a fait deux : *Porcs in progress* puis *Patience in progress*. Des vidéos équivalentes sur les *Éclats* et sur *Nabe's News* sont en préparation. Nous en reparlerons mais le travail de montage

251 Marc-Édouard Nabe, entretien avec Pierre Bouteiller sur *Inch 'Allah*, 26 novembre 1996, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, p. 329

252 Questionnaire d'Élisabeth Reynaud, *Le sang de L'écriture*, Éditions du Rocher, Octobre 2002

253 <http://www.nabesnews.com>

sur ces longues vidéos est également très proche du travail de mise en page littéraire sur ses magazines *Patience*. Nabe fait de ses vidéos des petits morceaux de vidéo véritables, en mélangeant les documents, les effets, les époques... S'il est principalement question de le voir, toujours interviewé par un interlocuteur qu'on entend, les vidéos sont remplies d'ajouts peu conventionnels : des vidéos rares retrouvées, des photos, des documents inédits, des chansons, etc. Sauf que contrairement à un travail dit de post-production classique, Nabe brouille les cartes et fait le choix de la différence. Les codes de Youtube sont ignorés, ceux de la télévision et des vidéastes professionnels à la Soral également, et le montage des *In progress* est fait avec un œil littéraire plus que technique : les photos peuvent par exemple ou bien se superposer à l'image ou bien la remplacer alors que le son continue, et elles peuvent parfois même couper et le son et la vidéo pour simplement apparaître pendant quelques secondes devant les yeux du spectateur patient. Trois techniques de montage quasiment introuvables sur l'Internet récent, mais chez Nabe cela a toujours un sens, un désir, l'envie d'isoler, de surprendre, de concentrer, de perdre. De la même façon, les documents ajoutés ne sont pas toujours expliqués et n'existent que s'ils apportent quelque chose au contraire de l'habitude vidéo de voir la personne filmée dire quelque chose et la post-production rajouter une illustration qui correspond exactement : Nabe, lui, dévie systématiquement, ou montre autre chose, ou laisse un temps supérieur à l'ajout qu'au discours. Les ajouts sont d'une grande diversité : archives du professeur Choron, documents inédits de Nabe, photos ou vidéos, images d'archives historiques, montages érotiques, musique, vidéos choquantes trouvées sur Internet, œuvres d'art, etc. Comme pour ses vidéos dans sa galerie, mais avec une attention encore plus pointue, le montage sur le discours est également extrêmement sévère et saccadé, comme, là encore, on ne le verrait jamais à la télévision ou sur une chaîne Youtube classique : Nabe découpe ses phrases, coupe à la serpe, élimine les répétitions, les tics, il recolle, il reconstruit, pour que le discours soit fluide, compréhensible, parfait. Enfin, même pour ces vidéos, bien que cadrées de façon plus classique, l'utilisation d'un trépied est encore évitée volontairement, et le matériel utilisé est le même, sommaire, que pour ses autres vidéos : cela permet un mouvement plus libre, des zooms plus invasifs et surtout de garder le grain si particulier, maintenant, de son œuvre vidéo.

« Dans cette société totalement insensible au verbe, si la parole d'un écrivain ne porte pas, ce n'est pas seulement à sa personnalité "provocatrice", "insolente", "non-conformiste", "politiquement incorrecte" (les clichés ne manquent pas) qu'elle le doit. C'est à ses livres. Rien de plus insupportable au Pouvoir qu'un être humain (ça existe !) qui ose parler comme un livre, et comme un des siens, ce qui aggrave son cas.²⁵⁴ »

Non seulement Nabe parle comme un livre, mais évidemment comme les siens, et des siens ! Dans *Porcs in progress*, par exemple, il répond à des questions qu'il sentait être en suspens aussi bien chez ses lecteurs que chez ses détracteurs, quant à son travail ces dernières années et en particulier autour de la publication des *Porcs* qu'il avait

254 Marc-Édouard Nabe, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999, préface

annoncé chez Tadeï en janvier 2014²⁵⁵ et qui n'est paru que plus de trois ans après : il prend la liberté d'expliquer, longuement, calmement, pourquoi, comment, puis déroule son discours jusqu'à tout expliquer de ce qui entoure l'écriture, l'édification, le contenu, et la publication de son livre, pour répondre aux premières critiques, expliquer ses choix, creuser certains sujets, etc. Il fait, en somme, l'interview rêvée que tout écrivain voudrait pouvoir faire à la télé. Nabe se l'offre et l'offre à ses lecteurs, et aux futurs chercheurs comme moi. Cette liberté de médium lui permet alors conséquemment une liberté de ton et d'illustration : Nabe peut dire ce qu'il veut et montrer ce qu'il désire, sans censure. Il se sert de la révolution numérique.

Mais pour aller encore plus loin, et creuser encore plus la révolution Internet et les possibilités pour utiliser la vidéo et pouvoir s'exprimer, Nabe a lancé en 2017 une gazette virtuelle *Nabe's News*. Je n'entrerai pas dans tous les détails, même si ce serait passionnant, parce que toute la gazette n'est pas fondamentalement liée à l'image ou à la vidéo, on y trouve aussi beaucoup de montages, de littérature, de textes, d'analyses, d'archives, etc., mais s'il faut l'évoquer c'est parce que la vidéo y est bien présente, et de plusieurs manières. D'abord, la gazette est tout simplement utilisée comme un prolongement des *Éclats* : à la fois de façon visuelle puisque sont postées sur la gazette, dans chaque numéro, des vidéos qui n'ont pas été postées dans la série Youtube, et je pense en particulier à une série de vidéos, en bribes de quelques dizaines de secondes, consacrée à Darius dans sa vie hors de la galerie, mais aussi de façon plus littéraire puisque des articles sont souvent écrits pour rapporter les coulisses des *Éclats*, les conditions de tournages des vidéos, et les conflits qu'il y a pu avoir par la suite avec les protagonistes filmés. La gazette est également utilisée par Nabe pour pouvoir écrire sur la vidéo, qu'elle vienne d'Internet ou de la télévision : les articles d'analyses d'extraits de la télévision sont très nombreux, les règlements de compte appuyés sur des vidéos Internet aussi, et Nabe a même une rubrique (« Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! ») qui revient à chaque numéro et qui montre à voir, comme une sorte de Zapping, des morceaux choisis qu'il a vu à la télévision et qu'il trouve intéressants ou scandaleux, sans explications. C'est un moyen de plus pour Nabe de s'exprimer, de coller à l'actualité, de répondre, de montrer, d'étudier, à un rythme libre et très souple qui lui permet une vitesse supérieure parfois aux anciens canaux (et donc aux écrivains) dépassés par l'affolement d'Internet. Les lecteurs eux ont un contenu régulier, et souvent très chargé et long, complet et foisonnant, qui complète tout le reste du travail de Nabe. Il est définitivement le seul écrivain de sa génération à utiliser la toile de la sorte.

Mais au-delà des *Éclats* et de la critique de la vidéo par sa gazette, Nabe se sert aussi, dans la logique de sa découverte vidéo, de *Nabe's News* comme la continuité de ses livres, et il met alors en ligne beaucoup de vidéos qui le soulagent au présent de la rédaction de chapitres de futurs livres qu'il ne peut pas encore publier ou que, peut-être, il ne publiera jamais. Par exemple, il a annoncé être allé visiter la ville de Fatima, au Portugal, terre de miracles, sujet très intéressant pour ses lecteurs chrétiens, par une

255 https://youtu.be/E9L8cSxa_Eo

vidéo personnelle accompagnée d'une longue interview spirituelle. Récemment, il a mis en ligne une vidéo où on peut le voir visiter l'appartement de Georges Simenon. Tant de scènes qu'avant Internet il aurait fallu attendre et prier pour les trouver un jour dans ses écrits.

Cependant, pour aller encore plus loin dans l'utilisation cette fois purement littéraire d'Internet et de la vidéo Internet, c'est dans sa revue *Patience* qu'il faut se plonger. Nabe résume l'entreprise efficacement dans sa vidéo *Porcs in progress* à propos de ses magazines : « J'ai créé un magazine qui est une espèce d'innovation du livre illustré avec des images d'Internet. » C'est en effet ce qui est visuellement le plus frappant dans ces publications : jamais Nabe n'avait publié d'ouvrages si illustrés, si « journalistiques » en apparence, et jamais l'imagerie Internet n'avait été utilisée avec si peu de scrupules en littérature. Nabe a pris ce qu'Internet avait à offrir, avec tous ses défauts, et s'en est servi pour sa littérature. Mais sa fascination pour les images filmées en direct – parce qu'il s'agit énormément de captures d'écran de vidéos – remonte à loin...

« Celui qui est mort très courageusement, c'est le second : Nicholas Berg, un Américain à la gorge tranchée, puis décapité devant une petite caméra et dont les images sont diffusées dans le monde entier. On avait déjà eu les prémices de cette nouvelle modernité médiatique avec le procès et l'exécution des Ceausescu en 1989, là aussi filmés par des amateurs. En combinaison orange comme un prisonnier de Guantanamo, et barbu comme un musulman de fraîche date, Berg raconte presque tranquillement qui il est, il égrène les prénoms de sa famille...²⁵⁶ »

Bien avant que l'État Islamique existe, et popularise universellement cette imagerie de l'otage en combinaison orange exécuté dans une barbarie montrée, bien avant donc que Nabe puisse écrire son premier numéro de son magazine, il avait déjà remarqué la force de ces images sur la rétine collective. Il trouvait que ce que pouvait offrir ou bien la télévision ou bien, surtout, les vidéos rares dénichées sur la toile, même pixélisées et sales, tremblotantes et floues, montraient une réalité si précise, si forte, si immédiate, qu'elles se transformaient alors en beauté indépassable.

« Quelle défaite du cinéma au moment où celui-ci croit se perfectionner dans la plus haute technologie ! Les photos les plus nulles, les vidéos les plus tremblées, les images les plus minables sur Internet remplacent à tous les niveaux le cinéma d'aujourd'hui.²⁵⁷ »

Pour Nabe, la télévision avait amoindri la force du roman, et Internet amoindri celle du cinéma. C'est comme si pour lui la réalité était parfois comme l'adversaire de la création artistique en ce qu'elle se suffit à elle-même, et dans un monde qui est de plus en plus capable de la capturer fidèlement, et à la seconde, le travail de l'artiste transposeur, sublimateur, devient infernal et difficile, et donc excitant. Parfois, ces vidéos sont si

256 Marc-Édouard Nabe, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004, p. 240
257 Marc-Édouard Nabe, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004, préface

violentes, si réelles, si choquantes, qu'elles ne survivent même pas sur Internet. Pour Nabe, c'est alors un travail intéressant de chercher à savoir pourquoi et parfois d'aller les récupérer pour les transformer en papier et les montrer à nouveau : sa mission, on l'a compris, c'est celle d'un fidèle de la réalité, comme d'un pèlerin qui marche sur toutes les routes du monde pour remonter à tous ceux qui ne voient plus ou à qui l'on cache. Dans *Patience*, il y a des corps brûlés, des têtes découpées et enfoncées sur des sortes de piquets, des enfants meurtris, tout est montré, même le pire. Mais le pire se couple au meilleur, puisque Nabe mélange, ajoute des photos d'autres sujets, probablement trouvés sur Internet également, il joue avec le placement des images par rapport au texte, etc.

« Ça rejoint aussi les captures d'écran, aujourd'hui, de photos qui sont floues parce que moi j'en ai fait des captures de films ! Je pense par exemple à une double page dans *Patience 1*. C'est extrêmement flou et aucun support journalistique n'accepterait de publier une photo comme ça puisqu'elle "pas bonne". Mais on s'en fout qu'elle ne soit pas bonne ! Ce qui compte c'est le sens que ça a et à quel moment dans la temporalité du support choisi, donc en l'occurrence mon magazine, je la balance !²⁵⁸ »

Nabe assume l'esthétique parfois troublante de certaines de ses illustrations : elles viennent d'Internet et il n'existe pas d'équivalent en haute définition des images qu'il choisit, notamment parce qu'il ne cherche pas à illustrer esthétiquement avec n'importe quelle photo, mais il cherche plus la photo en elle-même, la seconde d'une vidéo qui lui semble la plus parlante, et alors il la sauvegarde comme elle est. Paradoxalement, cela finit par créer une esthétique propre à ces publications, et d'autre part, les années passant et la qualité des caméras des téléphones se démocratisant, il ne faudra plus attendre longtemps pour que les *Patience* de demain, avec le même genre de philosophie, soient remplis de captures d'écran d'une splendide qualité.

Au-delà de l'image, c'est aussi le texte qui prend le pli de la numérisation du monde. Et c'est dans le second numéro, *Patience 2*, que c'est le plus frappant. Le même système d'illustrations, en plus poussé encore, est repris, et amélioré, et on trouve donc des captures d'écran, notamment autour des pages qui évoquent les terroristes, les frères Kouachi, illustrées par des images de caméras de surveillance, des captures d'écran de vidéos de civils... Mais c'est dans le texte que Nabe démontre que l'utilisation de la vidéo peut aboutir sur des pages de trouvailles littéraires : que ce soit lorsqu'il retranscrit totalement le discours tronqué à la télévision de l'assaillant de l'Hypercashier Amedy Coulibaly, lorsqu'il retranscrit et étrille un sketch de Nicolas Bedos, ou surtout lorsqu'il, par une utilisation ingénieuse des parenthèses et du gras, répond violemment, avec toute sa hargne d'amoureux du souvenir choronien, à Philippe Val, comme si c'était en direct, alors qu'il le voit s'exprimer à la télévision :

« — Y a Tignous, poursuivait d'une voix blanche Val, y a Riss, y a Charb, y a Cabu, Wolinski, Bernard Maris, tous ces gens avec qui on a refondé ce journal. Et on a pu continuer à le faire sous protection policière, ce qui est pas

normal dans une démocratie ! (Pas tellement de différence avec la dictature, ta démocratie, hein, mon con ?) La police, en l'occurrence la République, nous a permis de continuer à faire ce métier. (Bravo ! J'entends Choron vomir dans sa tombe.) Et deux policiers sont morts aussi. (Un Charlie qui plaint des flics !) Et ce que je voudrais dire c'est qu'il faut qu'il y ait un avant et un après, il faut pas qu'ils soient morts pour rien... (C'est à cause de tes conneries qu'ils sont morts !) C'étaient des gens très bien. (On a compris.) Et il faut parler des choses autrement, maintenant. On a été peut être un peu irresponsables avec tout ça. (Surtout toi, face de rat sarkozyste !) On a pas voulu voir le danger qui montait, suf samment, dans les médias... (Pour Val, le danger c'est les Arabes qui ne supportent plus qu'on se foute de leur gueule.) Moi je pense que les musulmans d'aujourd'hui, qui vivent ici, ont très peur ! Il faut les protéger eux aussi contre ce qui se répand chez eux, et qui les terri e ! Ils n'ont pas envie de ça ! (Si, tous ont envie que quelques-uns parmi eux les vengent.) Ce sont des gens comme nous (sûrement pas !), ils ont envie d'aller, de venir, de faire leur métier, élever leurs enfants... (Pas du tout. Leurs enfants sont les premiers à avoir envie de faire le djihad quand ils supportent depuis trop longtemps des crapules comme toi.) — C'est ta faute, salaud ! hurlai-je en direction de la tronche de Val sur le Mac.²⁵⁹ »

Le propos est violent, très polémique, contestable et contesté, mais c'est la forme et non le fond qu'il est intéressant d'analyser pour notre étude, ne serait-ce parce qu'il est compréhensible immédiatement, ce qui n'est jamais le cas de l'idée, de la pensée. Ces salves explosives qui ont choqué beaucoup et affichent un point de vue pour le moins iconoclaste ne sont possibles, la conclusion nous le confirme, que parce que Nabe a pu revoir et étudier le passage de Val sur son ordinateur, et il s'en sert alors, avec une pirouette stylistique, pour créer et faire passer son discours, quel qu'il soit.

Avec *Patience 3*, publié en 2018, Nabe va être radical et cohérent et va réellement aller au bout de la recherche du caméraman-acteur-écrivain, et aller plus loin que tout ce qu'il avait pu faire alors, même avec les *Éclats*, *Nabe's News*, etc. On va en effet découvrir un Nabe littéraire carrément caméraman !

Et Nabe derrière la caméra n'est finalement pas si étonnant quand on a lu son œuvre. À travers son Journal, on pouvait lire déjà dans les années 80 et 90 qu'il aimait se prêter à ce jeu :

« Mercredi 20 juillet [1983]. - Journée lourde où je me sers de la vidéo pour filmer Hélène, très belle. Je commence à maîtriser cet appareil. J'ai déjà une bonne heure sur ma cassette : quelques bribes sont intéressantes.²⁶⁰ »

« Je bataille pour enregistrer avec une caméra prêtée par Berroyer une petite vidéo sur mes tableaux à l'aide du magnétoscope de mon père. Journée désastreuse. Je ne trouve pas le bon bouton. Va-et-vient insupportable entre le réparateur de télé et Berroyer, Daumesnil et la rue Vergniaud.²⁶¹ »

« Dimanche 6 septembre 1987. - [...] Ma tante s'éloignant, nous restons ma splendeur et moi au fin fond du jardin. Je filme ma belle pendant qu'elle me

259 Marc-Édouard Nabe, *Patience 2*, antiédicté, 2015, p. 11

260 Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991, p.46

261 Marc-Édouard Nabe, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 1990

branle. Juste sa tête qui passe du sourire à la gravité. La plénitude de mon gland qui se gonfle grâce à elle l'émeut. Ses yeux brillent trop : je dépose la caméra de Dick sur l'herbe et j'entraîne Hélène dans une petite cabane à outils de jardinier. On s'échappe !²⁶² »

Il filmait déjà en 1983. Et déjà il n'y pense qu'en fonction de ce qui est intéressant ou non, comme s'il utilisait déjà cette technologie comme une esquisse, comme un brouillon, une recherche. Même quand la technique lui échappait, il recommençait, et l'écho du passé avec le présent est frappant tant c'était aussi par amour de la femme qu'il enfilait ce costume de caméraman :

« Mardi 8 septembre 1987. [...] Je continue à faire joujou avec la caméra de Dick. Hélène me filme en train de visiter le square de l'Empereur, je passe entre les pigeons et les vieillards, je parle de Picabia et de Rouault. Puis, c'est moi qui filme Hélène à la plage, en pin-up gouttelée d'eau de mer, très Karina chez Godard ! Dans la cour bric-à-braguesque de Tante, Hélène lit pour moi à haute voix la fin du chapitre 25 du *Bonheur* (un des passages qui lui plaît le plus) : les retrouvailles d'Andrea et d'Athénée dans la piscine de nuit. Je compose ensuite une nature morte vivante avec tout ce que je trouve comme pots, vases, assiettes, objets et saloperies, puis Hélène m'interviewe pour finir pendant une demi-heure : très bonnes questions d'elle, sur le corps, les grizzlis, le théâtre, Claudel et le narcissisme... »

Cet épisode avec Hélène est presque d'une symétrie parfaite avec celui de la vidéo à Fatima avec Alexandra, qui d'abord filme l'écrivain, avant que l'écrivain ne se saisisse de l'appareil pour filmer la muse, et entre les décors, il n'est pas impossible de parler, d'interviewer, de délivrer encore quelques cartouches nabiennes : ça aussi il l'a fait sur *Nabe's News* à propos de l'écrivain Ramuz par exemple.

La concrétisation, donc, de toute cette recherche, c'est *Patience 3* : Nabe va encore plus loin dans l'utilisation de la vidéo puisque, pour la première fois de sa carrière, il va jusqu'à joindre à la revue un DVD qui va avec.

« C'est un document qui peut compléter le texte. C'est ma logique, tout à coup, puisque je mets des illustrations et des photos, pourquoi ne pas mettre carrément le film avec !²⁶³ »

Non seulement un DVD s'ajoute au texte et le complète, mais parfois il permet la comparaison en parallèle : on a tant vu Nabe décrire, critiquer, raconter, parfois à s'en demander s'il pouvait réellement vivre tout ce qu'il avançait, qu'avoir à portée de main la preuve par l'image de ce qui est écrit est très intéressant. En effet, il n'est pas rare que les scènes narrées dans le texte soient exactement filmées dans le DVD et qu'elles se superposent. Nabe filme son ami Catsap dans le train, sur le quai, à destination, il le filme parler, plaisanter, choquer les autres visiteurs... Nabe se contente de filmer, et, comme on peut le faire avec un carnet de notes, de commenter par bribes. Dans cet ouvrage, Catsap, le « héros », si on peut dire, du film, filmé par Nabe donc, parce que c'est aussi

262 Marc-Édouard Nabe, *Inch 'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996, p. 2254

263 Marc-Édouard Nabe, *Patience in progress*, Paris, 2018, interview par Laurent Dimitri et David Vesper

ça la grande originalité du DVD, c'est que Nabe en est le caméraman et non la star, offre aussi des petits dessins que Nabe publie, des dessins d'inspiration situationniste avec des images détournées grâce à des légendes inventées par Catsap – la couverture de Nabe reprend aussi cette idée. Or, de tels montages sont excessivement internetisés de nos jours, on appelle ça des memes : rien n'est plus populaire sur Twitter, Reddit et Youtube, trois des sites les plus influents chez les jeunes, que ce qu'on appelle les memes. Les memes sont le plus souvent des images, souvent une seule, légendée, ou alors un montage de plusieurs, qui cherchent à évoquer un événement, à faire rire, à moquer, etc. Nabe publie des memes, peut-être sans le savoir, et des memes introuvables ailleurs ! Avec ce film, long, duquel Nabe est quasiment absent, il va au bout de son idée, il prouve que son écriture, comme il le disait, et celle d'un caméraman enregistreur qui va sur le terrain...

Enfin, la finalisation absolue de cette quête de l'utilisation de la vidéo dans la littérature dans son travail, et c'est très logique avec lui, toujours cohérent dans la chronologie, c'est en 2019 qu'il me semble l'avoir atteint. Avec les deux ouvrages publiés jusqu'ici cette année : *Patience 4* et *Aux rats des pâquerettes*. Ce dernier est un petit essai d'un peu moins de cent pages, publié fin mars 2019, au sujet des Gilets Jaunes. Rarement, et même jamais, un événement social en France avait été autant couvert et relayé, aussi bien par les médias traditionnels que par ceux inventés pour l'occasion, sur Internet, par des journalistes indépendants voire des inconnus civils. Nabe les cite d'ailleurs, prouvant à quel point il a tout regardé des événements :

« Pas plus, même si on aurait pu voir ma mère à sa fenêtre sur les images de RT, de Spoutnik, de BFM, de Brut, de Stéphanie Roy, de Clément Lanot (le meilleur des reporters hebdomadaires sur le terrain, de loin) !²⁶⁴ »

Dans cet ouvrage, Nabe assume la puissance des images, celles du direct, et celles d'Internet : exactement comme je le décrivais plus haut, nous ne sommes plus loin d'un monde où n'importe quel passant avec son téléphone au poing pourra faire un reportage plus efficace et d'une aussi belle qualité d'images, quasiment, que n'importe quelle télévision professionnelle armée de ses grosses caméras. Nous y sommes, presque ! Le monde avance vite et n'attend personne. Nabe veut être dans le train ! Ainsi, il a bien compris que ces révolutions étaient des armes inespérées pour les écrivains, ou en tout cas inattendues, à utiliser absolument, malgré tout ce qu'on peut en dire. Nabe est un écrivain du terrain : pour écrire un livre politique en 2003 sur la guerre en Irak, il a été à Bagdad ; pour écrire sur saint Jean, il a été à Patmos ; pour écrire *L'Homme qui arrêta d'écrire*, il a arpenté Paris nuit et jour... Et pour écrire sur les événements des Gilets Jaunes, politiquement, socialement, il a également été sur le terrain, au moins quelques heures pour sentir l'ambiance, mais il a surtout été sur le vrai terrain, le plus précis, plus précis encore que le terrain lui-même, puisque protéiforme, multiple, aérien parfois, permettant l'écriture en même temps que la vision, il a été devant son écran, devant les images, pendant des heures et des heures, des semaines durant, à tout décortiquer, à tout noter,

264 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédité, 2019, p. 17

et grâce à ce travail gigantesque, ressemblant à celui qu'il avait pu faire sur *Patience 2* quand il avait dépouillé sur microfilms les dizaines de numéros de *Charlie Hebdo* sur vingt ans. Nabe ouvre par exemple son ouvrage sur une belle description rimbaldienne :

« Crevant un nuage rose, un CRS traîne par le col un « Gilet jaune » au sol comme un homme de Cro-Magnon sa femme par les cheveux. Une chaise de bureau vient s'écraser contre une barricade, une voiture ambe pas loin. Des plots de travaux traversent le ciel gris, ô orange ovnis ! « Macron, démission ! » Plusieurs roues de béton sont échouées là, sur les Champs-Élysées : meules de gruyère antique. Au coin de la rue de Tilsitt s'est posté un groupe de gendarmes aux pattes en écailles articulées d'insectes noirs et bleus. Un manifestant, sac à dos et masque à gaz, agite un drapeau bleu blanc rouge comme une muleta devant un taureau de la Police. Une colonne Morris tourne lentement avec ses affiches glacées de films sans intérêt qui ne feront aucune entrée. Un mégaphone enroué parle dans le vide. Un camion blanc avance lentement avenue d'Iéna et envoie horizontalement son puissant jet d'eau de baleine jouissant sur une rangée de manifestants fauchés comme les quilles d'un bowling.²⁶⁵ »

Sans les images, pas de rimbaldisme sur les Gilets Jaunes, pas de visions comme celle d'un oiseau survolant les manifestations. Nabe est même allé jusque sur les pages Facebook des protagonistes Gilets Jaunes inconnus du grand public pour, comme on lui connaît maintenant l'habitude, écouter, retranscrire, rendre compte :

« Résultat : une vidéo (prise avec un iPhone) de Ramous, le lieutenant de Rodrigues. Appel au boycott de Berléand, insultes à l'appui... Clashé pour l'hiver par Ramous le tordant ! C'est là qu'on s'aperçoit que le meilleur comique désigné pour parler des Gilets jaunes n'était pas à l'extérieur du mouvement mais à l'intérieur ! C'est Ramous ! Clown virtuel ! Clown gagnant !

— Oyez ! Oyez, amis français ! François Berléand, un inconnu au bataillon, se permet de cracher sur les Gilets jaunes. Il n'avait pas la carrière estompée. Là, ta carrière est terminée, sache-le. Bouffon, va ! Connard ! Tu étais une célébrité pleine de drogues et de privi- lèges, maintenant tu vas te sentir Gilet jaune toi aussi, tu vas bientôt lui demander un emploi, à Pôle. Il y aura plus de monde devant ton théâtre que dedans. Tu vas la sentir, la concombre. Tu as manqué de respect aux victimes, au peuple. Tu es comme toutes les stars en carton. Tu n'arriveras jamais aux doigts de pied de Coluche, au caca de Balavoine !

Super, sa philippique à Berléand ! Ramous est mûr pour le Jamel Comedy Club ! Pour le Paname ! Qu'attend Kader Aoun pour le produire ?²⁶⁶ »

On le sent, on le voit, Nabe embrasse toute cette technologie, il la maîtrise, techniquement, linguistiquement, littérairement.

« Tous disent, dans les centaines de com' YouTube sous la vidéo, que Chouard a « plié » Mathieu, que le constitutionnel en face faisait pitié, mais non. Il avait raison, ce Bertrand Mathieu...²⁶⁷ »

265 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédicté, 2019, p. 7

266 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédicté, 2019, p. 33

267 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédicté, 2019, p. 55

Même pour démarrer ses discours politiques, ses démontages d'imposteurs à la Étienne Chouard, ancien soralien duquel Nabe sait tout, il embraye d'abord avec une évocation ultramoderne de l'Internet le plus brûlant. C'est également le cas avec l'affaire Finkielkraut qui va occuper de nombreuses pages de l'ouvrage et que Nabe débute par la description de l'événement, comme s'il y avait été, grâce à la vidéo filmée par un amateur :

« Alors qu'il raccompagnait sa belle-mère Topaloff sur le boulevard Montparnasse, il est pris à partie à l'entrée de la rue Campagne-Première, ma rue Campagne-Première (1980-82) !... On voit même ma porte du 5 sur les images des smartphones... Un petit groupe de muslimes invectivent le « philosophe » souriant blémement, protégé et évacué par les flics :

— Casse-toi ! Barre-toi, sale sioniste de merde ! Bâtard, sale merde, nique ta mère ! Rentre à Tel Aviv ! Palestine ! Dégage ! T'es venu exprès pour nous provoquer ! Nous sommes le peuple !

Un surtout, rouquin à barbe, avec un foulard vert pâle (qu'il désignera lorsqu'il s' "attribuera" la France) fume plus que les autres, et balance à la sainte face Finkielkrautienne :

— Espèce de haineux ! T'es un haineux ! Tu vas aller en enfer, Dieu va te punir, le peuple va te punir ! La France est à nous, elle est à nous, la France ! Espèce de sioniste ! Grosse merde ! Sale race ! Sale raciste !²⁶⁸ »

Mais ce n'est pas pour autant que Nabe est tombé amoureux d'Internet pour les autres :

« Vous, Gilets jaunes, êtes tellement empreints de virtualité et pétris de fausses informations par dix ans, au moins, de pratique Internet, que le réel où vous débouchez ne vous fait plus rien !... Anesthésiés ! Les *lives* contre la *life* ! Vous avez choisi... C'est foiré, c'est foiré. Vous allez bientôt rentrer au bercail virtuel. Dans vos sous-sols facebook, par vos ruisseaux twitter, vous regagnerez vos canalisations pleines à ras bord de *likes* et de *tchats* !²⁶⁹ »

Les téléphones portables de tous les inconnus du monde sont maintenant des matières littéraires pour les écrivains de la planète, c'est indéniable.

Plus loin encore, donc, *Patience 4*, publié en juillet 2019. Nous avons vu Nabe caméraman, avec ou sans femme, nous avons vu Nabe se livrer corps et âme dans les *Éclats*, perpétuant sa fameuse philosophie de liberté acquise à l'aune de ce qu'il donne entièrement aux autres de lui-même, mais quelque chose manquait encore, Nabe sentait qu'il pouvait et devait encore aller plus loin, et que pour ne pas tricher il allait falloir aller au bout du bout de lui-même, c'est le cas de le dire. Il a profité alors de sa nouvelle histoire d'amour, tout a toujours un sens, et de l'explosion grand public et politique du féminisme moderne avec des mouvements comme #metoo ou #balancetonporc pour réaliser ce fantasme artistique : publier un ouvrage totalement pornographique de lui-

268 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédité, 2019, p. 29

269 Marc-Édouard Nabe, *Aux rats des pâquerettes*, antiédité, 2019, p. 93

même. Il s'agit alors plus d'une performance, et là on retrouve le Nabe drôle, totalitaire dans sa démarche, celui enfant de Choron, que d'un ouvrage littéraire, mais c'est un livre qui existe, imprimé en grand, sur beau papier, et composé d'un éditorial puis de 120 photos de lui et sa compagne, nus, ou faisant l'amour. Nabe aurait peut-être inventé un concept nouveau, une sorte de pamphlet d'illustrations. Aujourd'hui, toutes les célébrités ne craignent rien plus fort que de se faire voler leurs photos de nus, Nabe, lui, les expose toutes de son plein gré ! Nabe ne rougissait jamais devant le défi de décrire ses ébats sexuels avec ses compagnes précédentes (notamment dans le Journal), mais cette fois, il les montre.

« Ça aurait été facile de publier des photos de ma meuf seule nue magnifique bandante en solo, coquine à point juste ce qu'il faut (ou ne faut pas)... Je laisse ça aux tricheurs de l'esthétisme. Il faut sortir de l'imagination quand on prétend être dans la vérité. En 2019, on ne fait pas d'œuvre d'art sans tout dire et tout montrer. Ce numéro de *Patience*, c'est la goutte de foutre qui fait déborder l'autobiographie !²⁷⁰ »

Pour Nabe, faire paraître ce magazine, c'était faire d'une pierre quatre coups. D'abord, répondre politiquement aux mouvements féministes ; ensuite répondre à Naïma Haoulia, une avocate qui lui fait un procès pour une lettre ouverte de séduction ; puis continuer son travail autobiographique radical dans l'effacement, presque à la Schuhl à l'envers, de soi-même par le don total, jusqu'au corps, avec l'idée historique et littéraire d'être le premier écrivain de renom, avec un lectorat, à aller aussi loin (il fantasmait un Mallarmé à la télévision, pourquoi pas un Bloy en plein coït ?) ; enfin, dans une preuve d'amour extrême, utiliser les outils de son époque pour créer jusqu'au bout, jusqu'à ne plus pouvoir aller plus loin.

« Avec des photos à l'iPhone et des captures de vidéos, des selfies flous assumés pris en pleine action, on sort du culturisable, on est dans le grand art d'aujourd'hui avec les outils d'aujourd'hui. Oui, on reconnaîtra au passage du Degas, du Rodin, du Modigliani et aussi du Soutine, du Courbet, mais naturellement, sans affect quelconque, *imprémedités*. Nous photographiant ou nous filmant au portable ou au Canon (...) Aucune de ces photos n'a été retouchée, photoshopée, et très peu ont été recadrées.²⁷¹ »

Voilà, Nabe l'écrit, avec précision, tout est là, limpide. Il déballe tout, jusqu'à son pénis et ses testicules. Sa quête d'être irrécupérable par la culture continue. Son travail sur la société aussi. Il avait présenté Alexandra au monde par la vidéo, elle continue de pénétrer son œuvre alors qu'il la pénètre sur le papier. Les jeunes, et particulièrement ceux, violents, qui arpentent les forums et les zones de commentaires sur Internet, attendent toujours de toutes leurs idoles qu'elles « posent leurs couilles » : Nabe l'a fait. Et il l'a fait à l'iPhone, en vidéo, en vidéo sur page, en littérature, en art. Bataille gagnée à grands coups d'amour ?

270 Marc-Édouard Nabe, *Patience 4*, antiédité, 2019, p. 1

271 Marc-Édouard Nabe, *Patience 4*, antiédité, 2019, p. 2

CONCLUSION

D'aucuns, peu habiles de l'esprit, reprochent à Nabe de n'avoir pas, contrairement à ses héros Céline et Dostoïevski, fait la guerre. La guerre des fusils et des canons, et peut-être même celle de l'épée, a depuis bien longtemps été rattrapée par d'autres, des batailles intimes, artistiques, médiatiques, sociétales. Nabe les a toutes menées, peut-être plus que d'autres, sûrement différemment de tous. Rien n'importe plus que l'écriture, et il semblerait que pour l'écrivain rien ne compte plus, quant il s'agit de la motiver, de la lancer, de la créer dans le cœur d'un homme, que la puissance unique, personnelle, d'un acte fondateur, si ce n'est d'un acte manqué. Les écrivains naissent bien après la sortie du ventre maternel. Et mieux encore, ils renaissent à l'infini en cherchant le miracle qui permettra aux rares élus de ne jamais mourir.

Pour Marc-Édouard Nabe, dont la vocation était plutôt la peinture ou le dessin, l'écriture est arrivée à l'âge adulte, au début de sa vingtaine. Il a écrit, et puissamment écrit, seul, dans son coin, s'amenant au regard du monde littéraire d'un coup brutal ; mais peut-être que l'écrivain, c'est-à-dire celui qui allait écrire des dizaines d'ouvrages à venir, est né grâce à la télévision, en face de la télévision, tout contre elle. L'explosion exponentielle d'un tel média nouveau ne pouvait que trouver un écho particulier dans le destin d'une personnalité si explosive et d'un auteur si sulfureux. La tentative et la curiosité l'ont mené à inspecter la vidéo comme un enquêteur professionnel, comme un chirurgien autopsie un corps : s'enthousiasmer aux larmes d'émotion ou se dégouter jusqu'à la colère haineuse, c'est évidemment du pareil au même, était obligatoire pour le jeune auteur. Par son père, Marcel Zanini, c'était en plus un univers que le jeune Nabe parcourait déjà, mais l'arrivée de son esprit d'écrivain et de la facilité de la diffusion ont renforcé l'intérêt et la connaissance. Il a alors fallu réfléchir à comment se servir soi-même de l'existence d'un tel médium, il fallait parvenir à le pénétrer, en le comprenant et en s'y glissant avec force : de la patience à la présence quasiment kamikaze, en passant bien sûr par le fantasme d'une littérature possible à y faire naître, à montrer aux yeux des téléspectateurs par le vecteur même de son corps propre, de son corps humain, d'écrivain, en portant alors sur ses épaules, comme un Christ littéraire, tout le poids d'un art qui le dépasse et d'une responsabilité mégalomane splendide et amoureuse, Nabe a tout connu. La télévision, il l'a bien étudiée, et il y est passé. Tout a changé alors. Son existence à venir serait bouleversée à jamais plus fortement en quelques minutes de télévision qu'en des années de vie et des milliers de pages.

Il s'y était pourtant préparé. Il connaissait les parcours de ses aînés, de ses mentors, il connaissait la télévision, il connaissait ceux qui la faisaient et connaîtrait ceux qui continueraient à la faire, il s'y est entraîné par de courts passages pas si discrets avant la sortie de son ouvrage, mais ça n'a pas suffi : son univers a explosé en 1985. Une émission a modifié en lui, et pour tout son futur, une perception du combat, du positionnement de l'artiste dans la société, le rapport aux autres et à la création. C'est une chose que de savoir, et Nabe savait, c'en est une autre d'expérimenter, de vivre le savoir ! L'anticipation

n'est pas l'action et le savoir n'est pas la vie. La réalité a fait que l'écrivain qui n'avait pas encore trente ans, s'est retrouvé dans la position du chouchou paria, de l'espoir diabolique, du talentueux démon, du salopard prolifique. Pour compenser, Nabe a pris les armes, il s'agissait pour lui de se défendre et de se récupérer lui-même en cherchant à regagner ce que d'autres lui avaient fait perdre, à commencer par sa propre langue, sa propre existence médiatique, qu'il voulait littéraire et qu'il a voulu transposer finalement à l'écrit en comprenant qu'à la vidéo le message pouvait encore ne pas aussi bien passer.

Mais cette cicatrice, marquée concrètement sur son visage et au fond de son œil, a continué de le lancer, à un point de conscience qu'il sera à jamais le seul à connaître, toute sa vie. La chronologie de ses publications et leurs analyses permettent de le sentir. Et personne n'a jamais encore vraiment fait l'effort d'essayer de bien comprendre pourquoi. D'un côté, ses détracteurs voient en lui un homme et un écrivain qui s'est rigidifié avec le temps dans une posture qu'ils disent aigrie, violente par vengeance, nombriliste, désabusée, pleine d'amertume, et de l'autre côté, ses admirateurs opposent à cette critique la passion, la lumière, la création prolifique, la force, le courage, et surtout comprennent les blessures de Nabe à l'aune d'un discours parfois trop simple et romantique, celui sur l'artiste maudit, et donc au fond isolé, souffreteux, incompris, mais ils ne cherchent jamais à expliquer ce qui n'est pas compris ou ce qui doit, au-delà de l'ignorance intellectuelle d'un milieu étriqué dont on se remet très bien, faire souffrir. La flamme de Nabe, c'est celle de l'injustice généreuse. Celle qui le met dans une colère si profonde qu'elle lui donne envie de consoler les autres. C'est celle qui brûle en lui littérairement et politiquement, celle qui le fait choisir ses sujets, ses causes, ses lectures. Mais c'est aussi et surtout l'injustice personnelle, celle qu'il ressent au fond de lui. Peut-être d'abord, tristement et psychologiquement, celle du petit garçon de Marseille, fils d'artiste, qui doit forcément être dans une quête de légitimité éternelle, dans l'ombre des géants qu'il admire si fort, dans l'ombre d'un père à qui il a laissé son nom, dans l'ombre de son corps qui lui a donné son nom, dans l'ombre de ses femmes, de ses fans, et d'un monde qu'il vit si fort qu'il ne doit penser parfois n'être capable que de lui courir après. Et puis surtout, l'injustice ressentie intimement du sort qu'il considère lui avoir été réservé par le monde entier, aussi bien à l'échelle privée qu'à l'échelle du ciel, celle qui monte dans les nuages, celle qui peut dégoûter du catholicisme, celle qui prend son appui dans la société et qui n'a cessé de lui construire des barreaux cassés sous ses pieds. Et l'erreur des détracteurs de Nabe est de croire que c'est un sentiment d'aigreur d'un ambitieux frustré alors qu'il s'agit d'une révolte romantique qui se sert d'une mégalomanie narcissique volontairement rendue extrême dans le seul but d'en faire paradoxalement oublier son propre cas et le sacrifier, par l'effacement, sur l'autel de la littérature éternelle, de l'Artiste en général, de l'art collectif de l'être humain, de ce dont Nabe au fond souffre d'avoir l'impression d'être le seul à voir et de devoir en payer le prix : la beauté qui reste indescriptible de l'existence et de l'art qui en découle.

Je me souviens d'un soir, dans un restaurant du 15^{ème} arrondissement, un soir pluvieux de septembre 2017, Nabe et moi nous étions donnés rendez-vous pour manger

ensemble et discuter : Alexandra, sa compagne déjà, travaillait sur place, c'était très sympathique. J'avais été stressé toute la journée parce que je savais l'échéance importante. Nous étions si habitués à nous voir quasiment quotidiennement depuis des années que ce n'était depuis bien longtemps plus sa présence qui m'angoissait, il était devenu pour moi bien plus comme un père, ou un frère, ou un ami, en tout cas un mentor, que comme quelqu'un que j'admire comme un admirateur admire avec angoisse – si tant est que j'eus ressenti cela un jour –, mais c'était le sujet, la raison disons, de notre dîner qui m'importait infiniment. Je devais lui présenter le sommaire du deuxième numéro de ma revue pour qu'il me donne son avis et ses conseils. Passons, et arrivons plutôt à la seconde partie de la soirée, quand le restaurant et nos assiettes étaient vides. Alors que nous parlions de sa carrière, de ce que nous avons vécu ensemble à la galerie, du rapport que je pouvais avoir avec certains de ses fans, du rapport que lui avait à son doctorat, d'à quel point j'avais pu ouvrir les yeux dans mes années les plus récentes sur l'omniprésence de la névrose, quasiment malade, dans la population, même la plus discrète et banale, il m'avait alors fait des confessions, très émouvantes, comme il en fait d'ailleurs rarement, même dans ses livres. Nous parlions de nous-mêmes, de nos habitudes, de nos écrits, et puis ça avait glissé, parce que nous partagions alors des griefs contre des ennemis communs, sur la souffrance que ça lui avait causé de se voir voler des choses au cours de sa vie. Il m'avait alors dit, avec une lucidité coup de poing, qu'il se savait atteint comme d'une maladie, d'une paranoïa qui le plus souvent lui permettait de survivre, de créer, de s'enfermer dans une sorte de bulle monstrueuse qui l'aidait à avancer, mais qui parfois pouvait, comme tout le monde, le faire peut-être glisser ailleurs, et cette névrose il l'avait appelée, je m'en souviendrai toujours, « une folie de la dépossession », et c'était d'ailleurs plus une question d'obsession que de maladie, naturellement. Je suis persuadé que tout le travail effectué dans cette étude va dans ce sens : ce dont Nabe souffre, et ce qu'il éclaire par son existence même, c'est ce qu'un être qui se sent injustement traité et surtout dépossédé peut être amené à faire et à vivre en réponse. Heureusement pour lui, il a toujours été assez solide et assez fort pour ne jamais se laisser enfermer, comme malheureusement trop y restent coincés, dans un trou psychologique : Nabe est multiple et a bien des cordes à son arc. Mais je continue de penser qu'une grande partie de son héritage devra s'en rappeler et qu'une partie de son œuvre doit aussi se lire sous ce prisme. Au diable les questions larmoyantes de l'artiste maudit, du dépressif solitaire, de l'incompris romantique : si Nabe laisse volontiers un public le défendre avec cette vision, d'évidence elle ne correspond en rien à sa personnalité qui est à l'envers du dandy. Ce que Nabe porte sur ses épaules, c'est le sentiment d'avoir vu une société et ceux qui la façonnent et la décident, essayer de lui couper ou tronquer les jambes, la tête, l'œuvre, la parole, l'énergie, le succès, la reconnaissance, l'aide, la solidarité. Nabe n'est pas frustré pour lui au présent d'avoir raté le Renaudot ou que des singes copieurs comme Yann Moix aient un succès plus grand que le sien, au moins sur le plan financier. Nabe est en colère que la société des arts, comme elle l'a toujours fait, continue d'être injuste, et de se tromper, et de faire des silences, des procès, de créer des monstres. Nabe ne pense pas à lui, il pense à Van

Gogh, à Lautréamont, à Rimbaud, à Céline, il pense à ceux qui viendront après lui, il pense à moi. C'est dans cette histoire de l'art que, plus humblement qu'on ne le pense, il se place, et en criant ce qu'il vit, peut-être trop fort pour la compréhension de certains qui y voient alors le torse bombé d'un avide d'on ne sait quoi, il inscrit dans les ondes de la postérité la vérité d'une époque. Son nombrilisme lui est forcé par le monde pour pouvoir continuer d'avancer et de créer. Son « antiédiction » qu'il tient depuis maintenant dix ans, envers et contre tout et tous, cela ne peut plus être légitimement vu comme une posture. Elle parle pour lui. C'est la dépossession, la hantise de Nabe, c'est-à-dire que la saleté du monde lui vole sa beauté. Cela peut prendre bien des formes : un ami comme Zagdanski à qui il a tout appris du jazz qui prend à sa place quatre pages dans le *Monde* lors d'un numéro spécial jazz ; des amis fanatiques de son ouvrage sur Billie Holiday qui font appel à tous les écrivains de la planète (dont certains de ses grands fans) sauf à lui pour la célébrer dans des numéros spéciaux ; des escrocs comme Pacôme Thiellement, trentenaire qui fait sa fortune et son nom grâce à son amour et donc son érudition de l'époque de Choron à *Hara-Kiri* qu'il a connue grâce à ses lectures des *Journaux Intimes* de Nabe dont il était si fan qu'il était devenu un habitué de son entourage et qui n'oublie jamais, aujourd'hui, quand sur les plateaux il se déplace pour tout lui piquer, de ne pas le citer ; des jeunes ridicules qu'on ne peut pas appeler écrivains tant leurs publications sont des pastiches ratés d'un Nabe qui n'existe plus, on pense par exemple à Alexis Lucchesi dit Anton Ljuvjine, et qui essayent pathétiquement de se faire une place sur son dos ; des femmes qui l'abandonnent après l'avoir vidé de toutes ses références pour en créer des spectacles joués dans des péniches parisiennes ; des livres, par dizaines, écrits dans des conditions inédites et qui sont, systématiquement ignorés, dont la sortie n'est même pas signalée, encore et encore, et qui continuent pourtant d'être écrits ; des beautés en-dehors de lui-même dont il se sent privé à cause de l'évolution de la société et de la politique, qu'il s'agisse d'artistes censurés, oubliés, maltraités, ou à l'inverse de médiocrités sans cesse mises en avant ; des dépossessions encore plus politiques dont il constate des peuples entiers être victimes, dépossédés de leurs corps, de leurs familles, de leur dignité, de leur terres ; de son corps, qui lui a été tant subtilisé par les médias ; de son style ; de ses références ; de son apport à la littérature chrétienne ; et puis, la plus récente, la dépossession de son lectorat d'une part, et plus grave encore, de la réalité elle-même d'autre part par une société qui plonge dans un complotisme généralisé et effrayant et qu'il a été le premier à sentir au point de vouloir en faire le sujet d'une immense saga à la Dostoïevski, et qui, cette société, alors que les années passent, ne cesse de lui donner raison, partout à tous les niveaux, de Twitter aux manifestations des Gilets Jaunes, des plateaux de télévisions les plus consensuels aux discours d'élus les plus virulents. C'est contre ça que Nabe se bat, alors à la fin, à la toute fin, son petit cas personnel paraît bien loin, et les lunettes que Nabe ne porte même plus ne brillent plus tellement ; restent ses livres, comme il reste la Bible : Nabe l'avait dit un jour à Jacques Chancel qui comparait ses journaux à des bibles (et pas que pour le papier), c'est en effet ce qu'il essaie de faire, que chaque livre soit une bible dont il se passerait assez bien d'être le héros.

Dans sa bataille avec, ou contre, finalement il n'y a plus tellement de différence, la vidéo, Nabe a récupéré son langage puis est parvenu à faire de la télévision en particulier un outil à l'intérieur même de ses livres. Il l'a considérée comme une matière et il a donc retourné son omniprésence concrète d'une part et son ombre imposante dans l'esprit nabien d'autre part à son avantage, et à l'avantage de sa littérature. Il l'a fait en transposant, en utilisant l'allégorie, la métaphore, le symbolisme, il l'a fait plus violemment par le pamphlet et la critique plus intellectuelle et politique, et il l'a fait enfin avec absolutisme en en livrant toutes les coulisses, toute la substance, avec le désir de la dépasser en la rapprochant du réel. Mais puisque ça ne suffisait pas, et qu'Internet est venu ajouter une matière plus puissante encore que la télévision, Nabe a senti le besoin de rattraper le retard que sa génération avait par défaut et de dompter comme un lion cette révolution pour la faire sienne. Il a pris Internet à bras-le-corps, si on peut dire, et il a essayé, à nouveau, d'en faire de l'art, son premier réflexe. Et puis il a pris son temps pour comprendre les rouages de la toile et l'utiliser à bon escient pour mieux qu'avant encore en faire une force pour son œuvre, son message, sa diffusion concrète, puisqu'il y vend ses livres et ses tableaux – il a même créé une galerie virtuelle unique, comme un jeu vidéo, dans laquelle on peut se promener et acheter ses tableaux (le joueur pouvait même voir des *Éclats* diffusés dans le « jeu ») ! Surtout, il a complètement changé ses habitudes. Jeune, il avait un carnet et un stylo partout avec lui ; plus tard, il s'est mis au dictaphone, très fort, qu'il emportait partout et sur lequel il dictait des prises de notes qui finissaient par faire des heures et des heures de cassettes qu'il faisait retranscrire ; aujourd'hui il n'oublie plus non plus, avec son smartphone ou une caméra, de filmer sa vie, que ce soit son voyage sur la tombe de Kafka, dans l'appartement de Simenon, ou dans le corps de la femme qu'il aime au fond de son lit. En ce sens, si Nabe est un exemple si particulier et si éclairant du rapport entre l'écrivain et la vidéo, et les révolutions contemporaines, c'est non seulement parce que son parcours, celui qu'il ne contrôle pas, est particulièrement lié à ces considérations, mais aussi parce que sa propre transformation et son propre apprentissage, qu'il décide consciemment, ce sont aussi spécifiquement concentrés autour de ses thématiques : que ce soit dans le choix des sujets qu'il traite littérairement dans ses livres, ou bien dans sa propre vie et sa présence en vidéo, notamment sur Internet. À part peut-être Bret Easton Ellis de l'autre côté de l'Atlantique, et encore d'une façon bien plus cadrée et professionnelle dans le sens lisse du terme, et puis en réalité totalement hors vidéo puisqu'il a surtout attrapé Internet par le podcast pour remplacer une partie de l'écriture, il n'existe aucun autre écrivain dont la carrière et l'effort contemporain, dont on reste libre de penser ce qu'on veut, sont tous les deux aussi profondément attachés à la question, intéressants sur la question, pensés sur la question, la question étant la révolution vidéo.

Il est amusant de voir Bret Easton Ellis apparaître maintenant... Autour de la sortie de son dernier livre *White* (dont la couverture de l'édition française, c'est drôle, est totalement reprise sur la trouvaille graphique de l'antiédition de Nabe, mais passons), il a à plusieurs reprises, que ce soit dans le *Sunday Times* ou tout simplement dans son podcast expliqué que les *millenials*, c'est-à-dire la génération de mon grand-frère puis la mienne, c'est-à-dire celles

qui, contrairement à celle de Bret Easton Ellis et de Marc-Édouard Nabe, sont nées dans un monde où la télévision et surtout Internet étaient déjà les étoiles du monde, n'écrivaient pas, et ne s'intéressaient pas à la littérature. Contrairement à beaucoup, il n'a pas dit qu'elles ne lisaient pas. C'est faux. Il a dit qu'elles n'écrivaient pas, et il a approfondi en expliquant que le grand roman de l'époque, celui qui saurait réellement transcender cet univers, et montrer ce que c'est que l'humanité d'Internet, la nouvelle humanité, pas celle de Nabe qui prend le changement, même avec *maestria*, au vol, mais celle qui n'a toujours connu que ce monde nouveau, n'a toujours pas été écrit. Ce roman n'existe pas, et j'en suis aussi étonné que lui – ou plutôt je n'en suis pas étonné et j'en suis égoïstement heureux, puisque je m'y attèle. Et là encore, c'est amusant que j'apparaisse à nouveau maintenant. Le temps verra bien où il mène, mais si les choses continuent de se passer comme elles se passent, je risque d'écrire ce livre, et si je l'écris, ce sera en grande partie grâce à deux choses : d'abord mon propre destin qui est, comme celui de Nabe l'est avec la télévision, particulièrement lié à Internet, d'une façon si folle et romanesque que personne ne peut lutter, et ensuite Nabe lui-même auprès de qui j'ai appris ce métier, cette mission plutôt. Pardonnons-moi cette incartade prétentieuse et revenons au sujet plus large de mes camarades *millennials* ! Les attend-on réellement ? Moi, non. La littérature, oui. Il va être passionnant dans les années à venir de voir comment ceux qui n'ont pas eu à mener les batailles que Nabe a eu à mener vont s'y prendre, et surtout comment ils vont réussir, s'ils y arrivent, à faire émerger de la littérature de ce magma. On a vu comme c'était difficile, comme Nabe continue de lutter face à ces monstres de modernité qui ne sont d'ailleurs pas forcément monstrueux avec la littérature mais qui peuvent être des alliés.

« Moi, quand j'avais dix-huit ans, je n'avais pas Internet, lui objecté-je. J'étais bien obligé de prendre le train de ma banlieue, puis de faire la queue devant la bibliothèque de Beaubourg, pour y passer ensuite des heures à farfouiller. Je ressortais avec quelques photocopies rayées de poèmes, de textes, je repartais frustrée de ne pas avoir réussi à trouver tout ce que je voulais. J'étais obligé de faire des pieds et des mains pour obtenir une cassette pourrie, un bout de vidéo, un morceau de revue... Évidemment, je suis conscient que c'est beaucoup mieux de l'avoir tout de suite, mais uniquement pour ceux qui savent s'en servir et qui en ont vraiment, non seulement besoin, mais envie. J'espère que Google n'enlève pas l'amour énorme qu'il faut à un jeune homme pour chercher tout ce qu'il rêve de trouver. C'est juste que je crains que la facilité annule l'amour, car pour savoir bien utiliser une connaissance, il faut qu'il y ait de la passion prise dedans comme du chocolat dans un BN. Si Internet conserve intacte l'exaltation d'avoir déniché après bien des difficultés une photo recherchée, ou un texte inespéré, alors je crie bravo ! En ce qui me concerne, la passion qui me poussait à chercher était déjà en tant que telle un moteur de recherche, j'étais animé d'une vitalité physiquement bien plus stimulante que le petit geste du doigt qui vous fait cliquer, tout en bâillant, sur votre icône.²⁷² »

Nabe s'est forgé dans un univers qui ne connaissait rien de ce qui a le plus d'importance temporellement dans la vie des jeunes depuis vingt ans, c'est-à-dire Internet, la vidéo, l'échange lointain, la dématérialisation, au fond. C'est une réalité qu'il ne pourra jamais combattre et un

272 Marc-Édouard Nabe, *L'Homme qui arrêta d'écrire*, antiédicté, 2010, p. 313

vécu qu'il ne pourra jamais avoir : s'il fait tant, jamais il ne pourra rendre compte de cette réalité précise. C'est alors cette question qui s'élève naturellement : si l'écrivain a pu lutter et combattre et s'adapter en réaction à la révolution, quid de ceux qui sont les enfants de la révolution ?

Mon travail n'est pas académique. Mais il fallait qu'il soit fait, et il ne pouvait être fait autrement. Ce n'est même pas parce que Nabe n'est pas académique, ni même parce que je ne le suis pas non plus, et encore moins parce qu'être académique ne me semblerait pas convenable, c'est plutôt parce que j'ai considéré même que l'intérêt de ce travail était qu'il soit le plus honnête possible, avec la dose, combattue le plus fort possible, de subjectivité qui peut aller avec : la quantité de recherches faramineuse que m'a demandé l'écriture de ce mémoire empêche de toute façon mon histoire personnelle de prendre le dessus. Mais c'est pourtant cette histoire personnelle qui donne tout l'intérêt, me semble-t-il, d'une partie de cette étude. Écrire sur Nabe était risqué tant la littérature à son sujet est pauvre : c'est un sujet nouveau, et à part Houellebecq, les sujets contemporains ne sont pas traités, ou si peu. Il n'existe pas d'ouvrages sur Nabe, aucune thèse, quasiment aucun mémoire, rien. Il existe son œuvre, qui est colossale. J'ai considéré qu'elle se suffisait à elle-même. J'ai considéré qu'écrire sur Nabe, et en particulier sur ce sujet – d'autres après moi se chargeront du reste –, était important, et justifié, et intéressant. Ce qui manquerait alors de comparaisons possibles – que je me suis efforcé de faire autant que possible sans trop alourdir la démonstration –, de critiques sur son travail d'autres auteurs, de pensées intellectuelles développées à son sujet (cela n'existe pas) serait alors compensé à la fois par la quantité de mes recherches et par le nombre de portes que j'espère avoir ouvertes. Il faut bien, toujours, que des gens commencent. Trente livres, des milliers d'heures de télévision et de radio à écumer et à retranscrire, les interviews, les vidéos sur Internet, et puis, et c'est là qu'on entre dans une partie plus subtile, mon rapport personnel à l'artiste. Loin d'être un frein ou un bémol, j'ai considéré que c'était une force. Sans parler des évidences, c'est-à-dire l'accès à des documents introuvables autrement qu'en les récupérant de l'artiste lui-même (retranscriptions d'interviews pas encore publiées, etc.), et puis l'accès aussi à l'esprit de l'artiste, que par définition je connais différemment des autres, de tout le monde peut-être, il y a surtout l'idée que ma connaissance de cet artiste ne se résume pas à une relation ou bien amicale ou bien intéressante dans le cadre d'une étude universitaire, mais doit aussi se comprendre dans l'impact qu'elle a pu avoir sur l'artiste lui-même et sur l'œuvre étudiée ici-même. Et c'est cette subtilité, cette situation étrange qui est passionnante. Sans vouloir évidemment m'offrir trop d'importance et m'attribuer un rôle trop important dans les créations de Nabe, et donc sans dire que son parcours serait différent sans moi, je peux affirmer facilement que tout ce dont j'ai pu parler de sa transformation avec Internet, c'est-à-dire les *Éclats de Nabe*, *Nabe's News*, la série *In progress*, son nouveau site web, son catalogue de tableaux et ligne et sa galerie virtuelle, tout cela n'existerait certainement pas, et dans tous les cas sûrement pas sous cette forme, si Nabe et moi ne nous étions pas rencontrés. Ainsi, ça offre une sorte de double mise en abyme : non seulement je parle d'une œuvre que je connais bien puisque je connais l'artiste, mais j'étudie en plus une œuvre qui n'existerait pas si mon destin de

vie par rapport à celui de l'artiste avait été différent. C'est une perspective unique qu'il fallait absolument utiliser par son originalité et surtout, je le crois, l'expertise pointue, et profonde, et surtout dans la vision cachée des événements, que tout cela a pu m'apporter. Or, une fois que j'ai considéré toutes ces réalités, j'ai pensé qu'il serait ridicule, un peu comme je l'avais d'ailleurs tenté dans mon mémoire de première année, de le cacher, ou de le maquiller en discours universitaire plus neutre : quitte à porter cette étude, à ouvrir des portes, et à me mouiller, à m'impliquer autant, alors il fallait le faire avec le style qui convient, au moins un minimum, c'est-à-dire un style naturel, un style volontairement bâtard, qui navigue entre un style plus neutre de l'étude scientifique littéraire, un style parfois plus lyrique se rapprochant du mien, et parfois un style carrément volontairement nabien, pour donner de la cohérence et du piment. Cependant, j'ai fait très attention à ce que toutes ces originalités fassent face à de profondes recherches, à un plan clair et justifié, à de nombreuses nuances, à une analyse sans compromission ni affect – ou alors assumés et signalés –, bref à une véritable conscience du devoir qui est le mien d'apporter à la recherche future des éléments concrets, sourcés, pensés, intéressants, sur un auteur et une époque. C'était un défi que j'espère avoir relevé.

C'est peut-être l'incompréhension qui entoure l'œuvre de Nabe qui m'a motivé, plus que sa réputation sulfureuse ou la haine qu'il peut susciter et qui peut certainement, souvent, se défendre : on pense ce qu'on veut notamment de ses prises de décisions politiques, et j'ai veillé à ce que ce ne soit pas le sujet de cette recherche. Au-delà de ces considérations idéologiques, et très souvent personnelles, c'est bien un parcours, et un parcours littéraire que je voulais mettre en lumière, remettre dans le contexte d'une époque, et dans lequel je voulais percer des trous pour que les étudiants du futur puissent s'y engouffrer plus aisément, et sans crainte, et c'est une fierté, pour tous je l'espère, qu'on me laisse faire. La place de Nabe dans la littérature des trente dernières années n'est plus contestable. Malheureusement, le discours l'entourant est trop souvent flou, ou militant, ou plein de préjugés : personne n'assume le lire, on ne le regarde que sur Youtube, et encore, où des milliers de commentaires d'une violence unique sont postés (cette violence mériterait une étude), et pourtant il est très discuté, rabaisé, encensé, admiré, jaloué, conchié. Je voulais retrouver un calme, un sérieux, celui que peut apporter l'université, et réfléchir, et lire, et citer, et analyser, et trouver. Nabe est comme un second père pour moi alors que je lui porte, et lui porterai toujours une grande tendresse, comme celle qu'on offre à un petit enfant. C'est un paradoxe intéressant que je ressentais déjà bien avant de le rencontrer, quand je le lisais comme tout le monde. Et c'est en lisant la lettre que le personnage comédien écrit à sa mère à la fin de *Je suis mort* (qui en est réalité une lettre de Nabe écrivain au monde) que j'ai compris pourquoi : parce que sous l'écrivain si passionné, si polémique et radical, et dur soi-disant, et tout ce qu'on veut, ne se cache pas qu'un homme comme on le dit si souvent, mais encore un enfant, éternel, parce qu'un cœur d'homme qu'on ouvre pour en retirer le cynisme, la méchanceté et qu'on bourre d'amour pour l'art et la beauté, c'est un cœur qui retrouve ses battements d'enfant.

La littérature de Nabe n'est pas une littérature de la colère ni de la violence, c'est une littérature de l'exaltation et de la consolation. J'ai énormément cité, dans ce travail, j'ai beaucoup écrit, j'ai donné beaucoup, alors qu'on demandait environ une centaine de pages j'ai pris la liberté d'en faire un peu plus au point qu'on ne soit plus à une ou deux près, et c'est la raison pour laquelle je vais m'offrir une dernière liberté, qui d'après moi en dira long sur tout ce qui vient d'être avancé, et qui conclura correctement ce qui doit être terminé. Parole au sujet :

« Maman,

Ce n'est pas bien de désobéir à son fils unique, surtout quand on l'est soi-même (unique). Tu es ma mère et tu le resteras quoique ce monstre que j'ai enfanté, et qui s'appelle comme tu sais, puisse faire. Tu as eu tort de venir au théâtre me voir t'imiter. Je t'ai jouée, mais je ne me suis pas joué de toi. Il est sans doute douloureux pour une mère d'assister à nouveau, trente-sept ans plus tard, à l'événement le plus regrettable de son existence, mais tu conviendras que, pour moi, c'est encore plus douloureux et regrettable de vivre dans ce monde d'insensibles qui veulent faire payer aux autres leur propre incapacité à leur dire qu'ils les aiment.

Je suis presque heureux que tu m'en veuilles à mort. Tu me donnes l'occasion de te dire aujourd'hui que, pour un acteur comme moi, tu es la mère idéale. Je ne te l'ai jamais dit (tu connais ma haine des mots) mais sans toi, il y a longtemps que j'en aurais fini.

Tu crois être détruite, mais ce qui est indestructible, c'est le cordon d'acier qui relit ton cœur au mien, ou plutôt à ma tête, car moi, mon cœur, il est détruit depuis longtemps, et il ne me viendrait pas à l'idée de t'en faire le reproche.

« Méchant ! » L'a-t-on assez répété dans les journaux, sur tous les plateaux de télévision, sur chaque modulation de fréquence ! Si s'intéresser à l'humain, c'est être méchant, alors je suis méchant, très méchant. Oui ! Je veux que l'être m'offre sa profonde détresse pour avoir le désir (et non le plaisir) de le consoler. Car, je sais consoler : c'est mon art. Me frustrer de consolation, c'est encourir à coup sûr mon mépris. Je peux faire s'attendrir sur eux-mêmes une putain ou un pape avec une facilité que toi tu as vue à l'œuvre. C'est toi-même, ma mère, qui me rappelais comment, le premier jour de maternelle, je consolais les plus grands qui pleuraient à chaudes larmes de quitter leurs mamans alors que moi, c'était la première fois ! Je serai toujours ce petit garçon qui tapote sur l'épaule d'un géant en pleurs.

Je voudrais que tous les hommes soient heureux à l'idée de devenir meilleurs, quitte à en souffrir. Je souffre bien, moi ! Et d'abord de ma naïveté. Qu'ai-je donc fait pour que les autres me culpabilisent ainsi ? Je suis le bain révélateur de leurs angoisses. Ils ne me pardonnent pas d'être coupables, ou du moins de n'être pas aussi innocents que moi. Je t'en prie, maman, ne t'y mets pas. Tu mérites mieux que de te convaincre que ton fils est un salaud.

Instinctivement, les cyniques m'ont honni, haï, exécré. Toutes les pires accusations qui peuvent pleuvoir sur un horrible personnage (pédophile ! coprophile ! exhibitionniste ! étrangleur ! violeur ! poseur de bombes !) ne sont encore rien contre le crime suprême dont je me suis prétendument rendu coupable : y croire ! Oui, en quelques années, je suis devenu celui qui « y » croit. À quoi ? À la vérité, à la sincérité et à l'art surtout : ça ne pardonne pas dans ce monde où pullulent les ricaneurs, moqueurs, déconneurs... Il y a tant de débrouillards qui passent entre les gouttes et qui tirent leur épingle du jeu. Moi, je suis mouillé en permanence et je laisse toutes mes épingles dans tous les jeux. Comme toi, je ne suis pas cynique, et comme toi j'en crève. Tu as voulu absolument voir mon dernier spectacle parce que pour toi, il est inconcevable de ne pas revivre avec moi mes plus affreuses heures étalées sur scène. Quand

je t'ai interdit de venir, c'était à toi que je pensais. Tu as transgressé une loi essentielle : laisser le fils souffrir seul. Ce n'est pas grave (j'en ai transgressé d'autres !). Tu es assez sensible pour comprendre que mon jeu d'acteur ne peut que m'entraîner dans un gouffre du fond duquel je ne pourrais pas facilement ressortir pour rejoindre ceux que j'aime, dont toi. J'ai toujours été deux, mais pour devenir celui que tout le monde croit que je suis devenu, j'ai dû m'expulser de toi (tu as vu dans quelles conditions !). Dans ton ventre se trouve encore un petit animal craintif et buté qui refuse de sortir de son trou. Ne t'y trompe pas, maman : c'est lui qui t'écrit cette lettre, pour rester vivant.

Ton fils.²⁷³ »

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRINCIPAL UTILISÉ

OUVRAGES DE MARC-ÉDOUARD NABE :

- NABE Marc-Édouard, *Le Bonheur*, Paris : Denoël, 1988
NABE Marc-Édouard, *Nabe's Dream*, Monaco : Éditions du Rocher, 1991
NABE Marc-Édouard, *Rideau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1992
NABE Marc-Édouard, *Tohu-Bohu*, Monaco : Éditions du Rocher, 1993
NABE Marc-Édouard, *Lucette*, Paris : Gallimard, 1995
NABE Marc-Édouard, *Inch'Allah*, Monaco : Éditions du Rocher, 1996
NABE Marc-Édouard, *Non*, Monaco : Éditions du Rocher, 1998
NABE Marc-Édouard, *Je suis mort*, Paris : Gallimard, 1998
NABE Marc-Édouard, *Coups d'épée dans l'eau*, Monaco : Éditions du Rocher, 1999
NABE Marc-Édouard, *Kamikaze*, Monaco : Éditions du Rocher, 2000
NABE Marc-Édouard, *Une lueur d'espoir*, Monaco : Éditions du Rocher, 2001
NABE Marc-Édouard, *Alain Zannini*, Monaco : Éditions du Rocher, 2002
NABE Marc-Édouard, *Printemps de feu*, Monaco : Les Éditions du Rocher, 2003
NABE Marc-Édouard, *J'enfonce le clou*, Monaco : Éditions du Rocher, 2004
NABE Marc-Édouard, *Le vingt-septième livre*, Paris : Le Dilettante, 2009
NABE Marc-Édouard, *L'Homme qui arrêta d'écrire*, Paris : antiédition, 2010
NABE Marc-Édouard, *Patience 1*, Paris : antiédition, 2014
NABE Marc-Édouard, *Patience 2*, Paris : antiédition, 2015
NABE Marc-Édouard, *Les Porcs*, Paris : antiédition, 2017
NABE Marc-Édouard, *Patience 3*, Paris : antiédition, 2018
NABE Marc-Édouard, *Patience 4*, Lausanne : antiédition, 2019
NABE Marc-Édouard, *Aux rats des pâquerettes*, Lausanne : antiédition, 2019

OUVRAGES D'AUTRES AUTEURS :

- CÉLINE Louis-Ferdinand, *Entretiens avec le professeur Y*, Paris : Gallimard, 2016 (1955)
HOUELLEBECQ Michel, *Les particules élémentaires*, Paris : Flammarion, 1988
HOUELLEBECQ Michel, *La possibilité d'une île*, Paris : Fayard, 2005
MOIX Yann, *Podium*, Paris : Grasset, 2002
MOIX Yann, *Dehors*, Paris : Grasset, 2018
MURAY Philippe, *Essais*, Paris : Les belles lettres, 2010
PASOLINI Pier Paolo, *Lettres luthériennes*, Paris : Seuil, 2000
PASOLINI Pier Paolo, « Contre la télévision », *Contre la télévision, et autres textes sur la politique et la société*, Besançon : Les solitaires intempestifs, 2003
RIMBAUD Arthur, *Une saison en enfer*, Bruxelles, 1873
SOLLERS Phillipe et Fargier Jean-Paul, *Sollers vidéo Fargier : une voix sept fois*, Paris : Ad'hoc Xavier d'Arthuys, 1988
SUARÈS André, *Art du livre*, Paris : Louis-Jou, 1928

PRESSE, ARTICLES, REVUES ET JOURNAUX :

- CARIOU JOHANN, *CANCER* n°5, 27 décembre 2001

DAVID Angie, *La Revue littéraire*, « Marc-Edouard Nabe, le Vingt-septième Livre »[†]
 janvier 2009
L'Idiot international n°69, 1991
L'Idiot international n°86, 1993
L'Idiot international n°87, 1993
L'Idiot international n°91, 1993
L'Idiot international n°93, 1993
Ligne de risque n°13-14, « Tout reprendre ? », printemps 2000
 PASOLINI Pier Paolo, entretien avec Arturo Gismondi paru dans *Vie Nuove* (Voies nouvelles), n°51, 13e année, 20 décembre 1958
 PIVOT Bernard Bernard Pivot évoque l'affaire Benamou pour ses quinze ans d'*Apostrophes*, Lire, 1990.
 MOOR Louise, « Posture polémique ou polémisation de la posture ? », *COntEXTES*, 2012
 REYNAUD Elisabeth, *Le sang de L'écriture*, Éditions du Rocher, octobre 2002
 VESPER David, « Les Boussolés », *Adieu 1*, 2016

TÉLÉVISION, RADIO ET CINÉMA :

CLOUZOT Henri-Georges, *Le Mystère Picasso*, 1955
 EUSTACHE Jean, *Le Père Noël a les yeux bleus*, 1967
 EUSTACHE JEAN, *La Maman et la Putain*, 1973
 EUSTACHE Jean, *Une sale histoire*, 1977
 EUSTACHE Jean, *Les photos d'Alix*, 1981
 MALICK Terrence, *The Tree of life*, 2011
 MALICK Terrence, *To the Wonder*, 2012
 MALLE Louis, *Humain trop humain*, 1973
 MALLE Louis, *Place de la République*, 1974
 ROUCH Jean et MORIN Edgar, *Chronique d'un été*, 1961
 DOLAN Xavier, *Juste la fin du monde*, 2016
Tapage, « Humanistes et intellectuels : Le pouvoir des mots », France 3, 14 juin 1999
Fnac forum, Saint-Lazare, Paris, 18 avril 2000
La Grand Messe, Canal Web, 24 mai 2000
Tout le monde en parle, France 2, 17 novembre 2001
Campus, Spéciale « Sulfureux », France 2, 23 novembre 2001
Liberté sur parole, Radio Aligre, 14 février 2002

INTERNET :

FARGIER Jean-Louis, *Paradis ; Sollers au Paradis*, 1980-1983
 FARGIER Jean-Louis, *Le Trou de la vierge*, 1981,
 FARGIER Jean-Louis, *Sollers au pied du Mur*, 1983
 FARGIER Jean-Louis, *Sollers joue Diderot*, 1984
 FARGIER Jean-Louis, *Godard/Sollers : l'entretien*, 1984
 FARGIER Jean-Louis, *Le Phallus mis à nu...*, 1985
 FARGIER Jean-Louis, *Picasso by night by Sollers*, 1988
 MOIX Yann, *Cet homme n'est pas Rimbaud*, laregledujeu.org, 18 avril 2010
 NABE Marc-Édouard, *Porcs in progress*, Paris, 2017, interview par DIMITRI Laurent et VESPER David
 NABE Marc-Édouard, *Patience in progress*, Paris, 2018, interview par DIMITRI Laurent et VESPER David

RYLEWSKI Marc, chaine Youtube « Isadora Duncan », <https://www.youtube.com/channel/UCnDe3g44LrSqYZ4JN4TQLug>
THOMAS David, Infonie, réponses à des questions d'internautes, 24 avril 2000
VESPER David et NABE Marc-Édouard, *Éclats de Nabe*, 2015-2019
VIGNALE Frédéric, Alibi TV « Lu du Web », 11 septembre 2001
<http://www.marcedouardnabe.com>
<http://www.nabesnews.com>
<http://www.youtube.com> (visionnage et retranscriptions)
Obtention d'un code pour avoir accès à la plateforme fermée réservée aux professionnels <http://www.inamediapro.com> (visionnage et retranscriptions inédites)

DIVERS :

Archives personnelles de l'auteur

CORPUS SECONDAIRE ÉTUDIÉ :

ALMEIDA de José Dominges, *Forcer le trait. Caricature et la construction du personnage chez Michel Houellebecq : aperçu de la réception critique*, Association portugaise d'études françaises, 2012
ANGOT Christine, *Quitter la ville*, Paris : Stock, 2000
BAUMANN Arnaud et LAMBOURS Xavier, *Dans le ventre d'Hara-Kiri*, Paris : Éditions de La Martinière, 2015
BESSON Patrick, *Le plateau télé*, Paris : Fayard, 2010
BOUTANG Pierre-André, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, 1996
CÉLINE Louis-Ferdinand, entretien avec Jacques Chancel paru dans le numéro 117 de *Télé Magazine* daté du 11 janvier 1958
DEBORD Guy, *La Société du spectacle*, Paris : Buchet Chastel, 1967
DEMONPION Detnis, *Houellebecq non autorisé. Enquête sur un phénomène*, Paris : Maren Sell, 2005
DE JONGHE Matthias, *Michel Houellebecq dans l'enlèvement de Michel Houellebecq*, revue *Captures*, 2017
JOURDE Pierre, *Littérature & authenticité. Le réel, le neutre, la fiction*, Paris : L'Esprit des péninsules, 2005
NABE Marc-Édouard, *Au régal des vermines*, Paris : Bernard Barrault, 1985
PASOLINI Pier Paolo, *La langue vulgaire*, Paris : Éditions La Lenteur, 2013 (1976)
ROUCH Jean, *Au Pays des mages noirs* (1947), *Les Maîtres Fous* (1954), *L'Enclume du Yougo* (1967), *Les Danseurs de Tyogou* (1968), *La Caverne de Bongo* (1969), *Les Clameurs d'Amani* (1970), *L'Auvent de la circoncision* (1974)
STRIP-TEASE (émission de télévision)
<http://www.inamediapro.com> et <http://www.youtube.com> (visionnage des émissions de Marc-Édouard Nabe)
Consultation des vidéos d'Alain Soral sur <http://www.egaliteetreconciliation.fr>
Archives personnelles de l'auteur

TABLEAUX D'ILLUSTRATION DE LA PAGE DE COUVERTURE ET DE LA TABLE DES MATIÈRES :

Marc-Édouard Nabe, *Autoportrait en puberté*, 1973

Marc-Édouard Nabe, *Costume gris - Autoportrait*, 1975